



Relecture et découverte

Colloque à l'occasion du 80^e anniversaire
de l'Institut scientifique français

Tartu, 21-22 septembre 2002

Studia Romanica Tartuensia

II/2

.....

Université de Tartu
Centre d'Études francophones Robert Schuman

STUDIA ROMANICA TARTUENSIA II/2

Relecture et découverte

Colloque à l'occasion du 80^e anniversaire
de l'Institut scientifique français

Tartu, 21 - 22 septembre 2002

Recueil préparé par l'Institut scientifique français,
édité par Katre Talviste, Jean Pascal Ollivry et Tanel Lepsoo

Tartu 2006

Teos on avaldatud publitseerimistoetuse programmi raames
Prantsuse Välisministeeriumi, Prantsuse Suursaatkonna ning
Tallinna Kultuuri- ja Keelealase Koostöö Keskuse toetusel.

Cet ouvrage, publié dans le cadre du programme d'aide
à la publication, bénéficie du soutien du Ministère français
des Affaires étrangères, de l'Ambassade de France et du Centre
Culturel et de Coopération linguistique de Tallinn.

Kujundus: Mari Kaljuste

Autoriõigus: Prantsuse Teaduslik Instituut, Tartu Ülikool ja autorid, 2006

ISBN 9985-56-831-1

ISBN 978- 9985-56-831-1-6

ISSN 1406-9091

Tartu Ülikooli Kirjastus

www.tyk.ee

Tellimus nr. 693

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	9
--------------	---

I

Katre Talviste	15
-----------------------	----

La lecture est-elle une plaisanterie?

Leo Võhandu	23
--------------------	----

Comprendre un texte : le point de vue
d'un informaticien

traduit de l'estonien par Jean Pascal Ollivry

Danielle Risterucci-Roudnicky	31
--------------------------------------	----

Malentendu ou « anomalie » ?

Réflexions sur les transferts littéraires

II

Jan Villemson	49
----------------------	----

Pourquoi les mathématiques sont-elles
si compliquées ?

traduit de l'estonien par Jean Pascal Ollivry

Raivo Mänd	59
-------------------	----

La malédiction de la mère primitive,
ou pourquoi ne comprenons-nous pas
toujours le sexe opposé ?

traduit de l'estonien par Jean Pascal Ollivry

Francis Segond	69
Petite typologie du roman à l'usage des mal-entendants	
III	
Janika Päll	81
Sur les Estes de Tacite et l'impartialité en Histoire	
<i>traduit de l'estonien par Jean Pascal Ollivry</i>	
Marge Käsper	93
L'intersémiotique dans la traduction de la critique d'art : le cas des impressionnistes	
Aadu Must	107
Entre Est et Ouest : la lecture des documents historiques en Estonie	
<i>traduit de l'estonien par Jean Pascal Ollivry</i>	
IV	
Jean Pascal Ollivry	119
<i>Nodus in scirpo</i>	
Silvi Salupere	129
La traduction scandaleuse. De la possibilité et de la nécessité de traduire les obscénités (sur la traduction russe d'une nouvelle de Peeter Sauter)	
<i>traduit de l'estonien par Eva Toulouze</i>	
Tanel Lepsoo	143
La littérature est quand même une chose sérieuse !	

*Le plus fructueux et naturel exercice de nostre esprit,
c'est à mon gré la conference. J'en trouve l'usage plus
doux que d'aucune action de nostre vie...*

Michel de Montaigne

Avant-propos

Irrépressible est notre soif de définir et de classer le monde qui nous entoure. À l'enfant qui parle à peine, on demande déjà comment il s'appelle, quel âge il a. Puis, lorsqu'il a un peu grandi : ce qu'il étudie ; plus tard encore : ce qu'il fait dans la vie. Disposer de définitions nous aide à décider, à évaluer, à nous former une image des autres et de nous-mêmes. C'est indispensable pour nous sentir plus en sûreté dans le monde, pour savoir qui et quoi nous pouvons croire, mais cela amène fréquemment la censure et l'auto-censure, décrète qui peut parler et pour dire quoi, conduit à répartir les individus et les phénomènes dans des cases et des classes, et pour finir nous isole les uns des autres.

Lorsque l'Institut scientifique français fut fondé en 1922, ce fut avec la claire intention d'éviter l'isolement et le morcellement. Loin d'être le repaire secret des spécialistes, l'Institut fut ouvert sur la ville et à chacun de ceux que ses activités attiraient. Le membre de l'Institut *par excellence* n'est pas le spécialiste de la langue française, mais celui qui souhaite faire partager ses connaissances et son expérience, quel qu'en soit le domaine.

Mais partager son expérience – soi-même – n'est ni simple ni facile. Pour parler avec quelqu'un il faut trouver une langue commune. Bien souvent, même, il ne suffit pas que le locuteur et l'auditeur aient en commun une même langue maternelle. Les mots peuvent malgré tout rester étrangers. Nous vivons dans un monde où la masse des mots – des textes – est si grande qu'il est de plus en plus difficile de trouver des gens qui ont lu les mêmes livres, et plus difficile encore de trouver des gens qui ont réfléchi sur les mêmes livres. C'est particulièrement vrai

en Estonie, où chaque chercheur peut quasiment se choisir un thème de recherche exclusif. Voilà pourquoi il est indispensable que nous ne pensions pas seulement à ce qui fait l'objet de notre travail quotidien, mais aussi à la façon de le transmettre à autrui, d'entrer en relation, de comprendre et de donner à comprendre.

Les mots ne sont pas l'apanage des seuls spécialistes de la langue. Lecture et relecture, interprétation et découverte sont des activités aussi compliquées que passionnantes, qu'ont en commun les chercheurs et savants de toutes disciplines. Voilà pourquoi l'Institut scientifique français s'est adressé non seulement à des écrivains, des linguistes ou des sémioticiens, mais aussi à des historiens, des biologistes, des informaticiens ou des mathématiciens, pour leur demander d'exposer leur expérience de la lecture. L'enthousiasme avec lequel il fut répondu à cette invitation, l'abondance des questions et des remarques qui accompagnèrent les conférences, montrèrent à quel point notre requête avait su trouver des oreilles réceptives et, davantage encore, nonobstant la multiplicité des « matières » qu'on enseigne dans les écoles, à quel point le monde dans lequel nous vivons est *un*. Les problèmes qui se posent à nous sont semblables. Commerce et compréhension mutuelle ne dépendent pas de la catégorie par laquelle notre carte de visite nous définit.

Il n'est donc pas surprenant que les spécialistes de différentes disciplines réunis dans ce recueil, non contents de marquer par leur présence et leur participation à la conférence le désir de remettre en cause cette vue du monde classificatrice et spécialisée, aient encore montré de façon éloquente dans leurs exposés comment ils rencontrent ce type de problèmes dans leur travail quotidien. Ainsi, Daniëlle Risterucci-Roudnicky, spécialiste de littérature comparée à l'université d'Orléans, explique comment une édition partielle des œuvres d'un auteur, ou même l'ordre dans lequel ses œuvres sont éditées, suffisent à former des images totalement différentes de cet auteur. Le professeur Aadu Must, historien à l'université de Tartu, nous montre, avec à l'appui quantité d'exemples frappants, avec quelle rapidité nous

intégrons un corps étranger à notre univers familier. Pourquoi nous nous comportons ainsi et comment cela peut s'étudier, c'est ce que nous expliquent les exposés du professeur Raivo Mänd, biologiste, et du professeur émérite Leo Võhandu, informaticien. L'opposition entre le sien et l'autre, entre le plausible et le fait d'expérience, est abordée dans toutes les communications, ce qui prouve que bien que les organisateurs aient laissé aux intervenants entière liberté pour traiter leur thème favori, la réflexion sur le monde qui nous entoure et son interprétation sont le fondement de chaque discipline scientifique. Que l'interprétation suscite l'animation, l'argumentation et le plaisir de comprendre, de nombreuses discussions le montrèrent à l'envi, dont l'écho ne retentit pas entre les pages du présent recueil, mais que l'on peut retrouver grâce à internet.

Je suis persuadé que cette conférence a permis tant à l'Institut scientifique français qu'à tous les participants de se faire de nombreux amis, et que ce volume favorisera encore la compréhension mutuelle. Bonne lecture !

Tanel Lepsoo
membre de l'ISF

I

*Et tous les jours m'amuse à lire en des auteurs, sans soin
de leur science, y cherchant leur façon, non leur subject.
Tout ainsi que je poursuy la communication de quelque
esprit fameux, non pour qu'il m'enseigne, mais pour que
je le cognoisse.*

Michel de Montaigne

Katre Talviste

Institut scientifique français

LA LECTURE EST-ELLE UNE PLAISANTERIE ?

C'est un méchant livre... Je ne l'aime point.

Godefroy de Montmirail

Quand j'étais encore au lycée, j'imaginai que les Français sont absolument sérieux et que leur littérature est instructive et compliquée, destinée aux lecteurs savants qui ne cherchent ni plaisir, ni plaisanteries, ni divertissement. Cette attitude respectueuse mêlée de confusion et de regret, l'attitude d'un profane en face d'un monde d'élus, semble bien répandue en ce qui concerne la littérature française en Estonie. Un grand nombre de lecteurs en souffre probablement – pour cela, il suffit de faire ce qui est évident : croire ce qu'on dit et écrit sur la littérature française et lire les livres à mesure qu'on les traduit en estonien. Et si j'ai appris plus tard que je m'étais trompée, cela s'est fait plutôt par hasard. Il m'est arrivé de relire quelques livres et de découvrir que les critiques et les érudits m'avaient caché plusieurs choses : des textes intéressants, des questions fascinantes et, pour reprendre le point initial, une quantité effrayante d'humour. Je vais surtout me concentrer sur le problème de cette dissimulation, mais à la fin cela nous ramènera à celui de l'humour.

Tout d'abord : la communication avec des critiques et des érudits n'est pas forcément une source de déceptions et n'engendre pas toujours le sentiment d'avoir failli (au mieux) mourir d'ennui. Ils peuvent être utiles. Par exemple dans le cas de Du Bellay : ce dernier a l'habitude d'évoquer plaintivement, à chaque

pas, sa tristesse et sa sincérité, au point que plusieurs critiques ont fini par le croire et par joindre leurs voix à la sienne, même dans les préfaces qui précèdent les textes à l'aide desquels les lecteurs pourraient tout seuls éprouver de la sympathie pour son exil culturel, sa solitude et les conflits avec son temps et ses contemporains¹. Mais d'autres critiques nous mettent en garde contre cette trop facile tendance à croire qu'il s'agirait forcément de son exil, de sa solitude et de ses conflits. Au fur et à mesure qu'il est possible de contrôler ses dires, on s'aperçoit que Du Bellay a beaucoup exagéré ses ennuis, s'est adapté aux conventions poétiques de son époque², et dès qu'on abandonne la lecture de la poésie en tant qu'expression des sentiments personnels du poète, inventée par les historiens de la littérature contaminés par le romantisme³, on ne peut pas décider avec certitude dans quelle mesure il faudrait le prendre au sérieux, s'il faut plaindre ses sentiments tragiques ou s'émerveiller de son astuce, qui lui permet de piéger le lecteur dans son univers désolé. Les critiques nous offrent donc des relectures, et chaque fois nous pouvons découvrir que Du Bellay est plus fascinant que nous ne l'avions imaginé, et même, d'ailleurs, un peu drôle. Mais on ne lit pas Du Bellay en Estonie, l'exemple est donc plutôt théorique.

Le potentiel interprétatif d'un auteur ne se limite pas à une seule explication de sa lecture. Selon Umberto Eco, il se limite pourtant à une certaine économie⁴, à un équilibre des efforts que fait le lecteur et des « biens » qu'il en reçoit. Les biens de la lecture sont surtout la compréhension et l'intérêt. Les lecteurs font des efforts pour établir et maintenir un dialogue avec le texte, soit pour en tirer une leçon vitale, soit pour s'amuser, soit pour trouver du plaisir esthétique ou analyser les parties du discours. Le principe de l'économie implique une

¹ Voir F. Joukovsky, dans J. Du Bellay, *Les Antiquitez de Rome. Les Regrets*. Garnier-Flammarion, Paris, 1971 ; F. Roudaut, dans J. Du Bellay, *Les Regrets*. PUF, Paris, 1995.

² Voir G. Godoffre, Joachim Du Bellay, *Encyclopaedia Universalis*, 1990.

³ H. Friedrich, *Structure de la poésie moderne*. Librairie Générale Française, Paris 1999, p. 153.

⁴ U. Eco, *Interprétation et surinterprétation*. PUF, Paris, 1996.

certaine préférence des efforts et des objectifs, c'est-à-dire un certain type de dialogue qui convient au texte, à la situation de lecture ou aux conventions culturelles. En lisant Simenon le samedi soir chez soi ou en publiant sur lui un article critique dans un magazine littéraire le 12 février 2003, on n'en fait pas la même lecture, ni au niveau des efforts interprétatifs, ni à celui de l'image attribuée à l'auteur. Samedi soir chez soi, on lit des polars, juste pour le plaisir, mais devant un public érudit on lit le néo-réalisme d'un auteur très curieux des problèmes sociaux de son époque.

Jusqu'ici, c'est tout ce qu'il y a de plus simple. Les complications qui m'intéressent sont liées aux préférences interprétatives des critiques estoniens qui se manifestent dans leur lecture de la littérature française, et peut-être ailleurs, moins violemment. Par préférences je n'entends pas une sélection intentionnelle des auteurs, des textes et des modes de lecture, mais l'image contingente donnée à la littérature française par les choix dominants dans sa réception estonienne. En réalité il s'agit d'une seule préférence, qui ne concerne pas le mode de lecture mais l'image qui en résulte. Parmi les objectifs de la lecture que j'ai cités, les enseignements sociaux ou moraux seraient la raison d'être de la lecture et l'aspect le plus appréciable de la littérature. Celle-ci est dès lors un domaine didactique, une école qui nous apprend à vivre par des leçons claires et réfléchies. Pour maintenir cette qualité, il faut, auprès de certains auteurs, retrouver des sens cachés ou supprimer des lectures et des textes qui menacent l'interprétation didactique par leur ambiguïté. Rabelais attaque l'Église médiévale, Molière et Voltaire luttent pour la démocratie et se moquent des vices humains, Diderot ne rédige que l'Encyclopédie. Comme un auteur qui appartient au canon modèle et prestigieux est censé avoir un message sérieux et important, il est compréhensible que la critique académique ait fait des efforts pour en trouver même chez les maîtres du comique, où cela est plus difficile que chez Balzac ou Zola : là, il faut simplement croire ce qu'ils ont dit au lieu de chercher à déchiffrer ce qu'ils ont vraiment voulu dire. Les critiques sont apparemment

capables de deux modes de lecture : l'un plus compliqué, qui correspond plutôt à leur rôle conventionnel dans la vie littéraire européenne, l'autre plus simple, celui du « samedi-soir-chez-soi ».

La lecture sur laquelle s'est fondée la réception de la littérature française en Estonie n'est pas une lecture selon certaines méthodes, mais plutôt une lecture visant à obtenir les « bonnes » réponses. On sait ce que les auteurs ont voulu dire, il reste seulement à en trouver les preuves et à laisser de côté les indices contradictoires. Cette stratégie est présente dans toute interprétation, bien entendu, mais elle ne mène pas toujours à déclarer insignifiante toute l'œuvre d'un auteur prestigieux et canonique, comme chez nous dans le cas de Diderot. Des cas similaires me semblent contredire sérieusement le principe d'économie : on fait des efforts pour maintenir un dialogue tout fait, sans chercher à le varier, ni au niveau des textes (si la critique s'occupe de Verne, c'est pour dire qu'il était un grand partisan du progrès technique et social), ni au niveau des médias (les manuels scolaires, les magazines littéraires et la grande presse sont d'accord sur le mode de lecture, même si leur approche n'est pas de la même profondeur⁵). Le lecteur est censé connaître la valeur canonique établie des auteurs, qui lui est révélée et expliquée sans qu'il ait réellement besoin de lire un seul livre pour en avoir l'expérience ou pour la vérifier. Faute d'explications concurrentes, celle qui est mise en circulation se pose facilement en vérité.

Le lecteur peut naturellement avoir l'idée soudaine, par hasard, de lire un texte et d'y découvrir des « biens » inattendus qui l'invitent à relire et à en découvrir plus. Mais je trouve effrayant qu'une telle lecture – la vraie lecture, si on veut, celle qui n'est pas limitée et prescrite par les cercles académiques –, soit effectivement exclue de l'institution littéraire, au point qu'il existe des lecteurs actifs (et il en existe sans doute

⁵ Voir K. Peterson, *Euroopa kirjandus üldjoontes I*. Kool, Tallinn, 1922, p. 62 ; V. Altoa, François Rabelais (400. surma-aastapäeva puhul), *Looming*, 1953, n° 5 ; R. Jõearand, Maailmakirjanduse tippteos, *Eesti Maa*, 29 janvier 1996, p. 14.

beaucoup) qui ne « s'intéressent pas à la littérature », c'est-à-dire qui n'arrivent plus à voir la connexion entre la lecture quotidienne, « sauvage », et la littérature qu'on interprète à leur usage.

Souvent, cette connexion manque bel et bien : on lit volontiers Dumas, Verne et Simenon, mais on fait plutôt la critique de Sartre dont il n'y a presque pas de traductions. Il y a aussi des cas plus heureux en apparence. Baudelaire a été l'objet d'une lecture active en Estonie depuis 1905. Le témoignage explicite de cette lecture a traversé plusieurs périodes de silence, mais il a été repris par chaque génération. Les points évoqués se répètent. Pour la biographie, Baudelaire a été malade (état physique, mais aussi mental) et malheureux (le second mariage de sa mère, les échecs amoureux, le procès des *Fleurs du mal*, les trahisons des amis, les funérailles minables). Pour l'œuvre, ses poèmes sont terrifiants, parlent surtout des charognes, de la pluie et de la boue ; il est sceptique, nerveux, il manque de sincérité⁶. Parfois, sa conduite est justifiée par sa rébellion contre son milieu ou excusée pour la beauté de ses vers. Si, dans le cas de Dumas et Verne, chacun est plus ou moins seul dans sa lecture et ses découvertes, tant mieux. Selon Harold Bloom, c'est surtout pour la solitude que la lecture est importante⁷. Si, dans le cas de Sartre, chaque lecteur n'a pas accès à la lecture dont il voit seulement des reflets, tant pis. Le champ littéraire peut avoir des niveaux populaires et d'autres plus savants, accessibles par différents chemins. Mais dans le cas de Baudelaire, les efforts des critiques, l'intérêt des lecteurs et les textes depuis longtemps en circulation n'ont pas mené à la relecture et à la découverte de nouveaux points de vue. Depuis un siècle on s'attache à la même lecture terroriste. Ce

⁶ Voir J. Aavik, Charles Baudelaire ja dekadentismus, *Noor-Eesti* III, 1909. Lsk., Kurja lilled laulik, *Postimees* 1927, n° 247, p. 5 ; Ühe kuulsuse viimane teekond, *Kunst ja Kirjandus*, 1934, n° 34/35, p. 17-18 ; A. Sang, "Koostajalt", dans Ch. Baudelaire, *Kurja lilled*. Perioodika, Tallinn, 1967.

⁷ H. Bloom, *The Western Canon. The Books and School of the Ages*. Riverhead Books, New York, 1995, p. 485.

n'est que récemment qu'a commencé à surgir, dans les écrits de Tõnu Õnnepalu⁸ et de Hasso Krull⁹, un Baudelaire moins troublé et moins romantique, plus rationnel et plus moderne, mais la vieille image n'est pourtant pas abandonnée.

Ce n'est pas une image confortable : jusqu'à ces derniers temps, les réactions des critiques ont fait preuve plutôt de confusion et de distance. On y retrouve le même paradoxe qu'avant, sous un angle un peu différent : les lecteurs estoniens lisent depuis cent ans un poète qui leur fait peur et les dégoûte. Je trouve cela difficile à comprendre, bien que j'aie inventé deux explications. Première possibilité : il y a de nombreux lecteurs qui ont une prédilection pour tout ce qui leur paraît incompréhensible, encombré des connotations les plus macabres, accessible surtout par une médiation interprétative des tiers qui savent le déchiffrer. Dans ce cas, les réactions critiques publiées en Estonie au sujet de Baudelaire seraient une représentation réaliste et plus au moins complète de sa réception dans ce pays. Deuxième possibilité : indépendamment de la critique, les lecteurs ont relu Baudelaire et découvert quelque chose qui leur a permis d'établir et de maintenir d'autres dialogues, qui ne sont pas ouvertement admis, par respect pour la tradition critique peut-être.

La première explication me semble douteuse, surtout parce que personnellement je n'aime pas les intimidateurs : ni lorsqu'on limite un auteur, comme Baudelaire, à la folie et au tragique, ni lorsqu'on l'ensevelit, comme Rabelais, sous une excessive respectabilité. Si la poursuite du grand sens caché derrière la plaisanterie, derrière ce qui est écrit en général, ne m'intéressait pas du tout, je n'aurais jamais entrepris de faire de la recherche littéraire, mais le respect et la crainte imposés sans alternative sont du gaspillage, aussi peu économiques que la domination absolue de n'importe quelle autre interprétation, surtout parce

⁸ Voir par exemple l'entretien avec I. Martson, *Eesti Päevaleht*, Arkaadia, 17 novembre 2000 et l'entretien avec I. Raag, http://op.kala.ee/arhiiv/op50_12_12.html.

⁹ Voir H. Krull, *Suurlinnade pikk vari*, *Vikerkaar*, 2000, n° 10.

que les cas signalés montrent qu'au lieu de cultiver partout un respect académique modéré, la critique a tendance à rendre la lecture le plus difficile possible. Comme les questions sont à l'ordre du jour, voici la première que j'ai à poser : la lecture de la littérature française ayant pour base les valeurs correspondant aux conventions didactiques et académiques, quelle est la valeur cognitive ou pédagogique de l'intimidation et de la distance ? Je ne la crois pas très grande. Pour citer Guillaume s'adressant à Jorge : « On t'a menti. Le diable n'est pas le principe de la matière, le diable est l'arrogance de l'esprit, la foi sans sourire, la vérité qui n'est jamais effleurée par le doute. Le diable est sombre parce qu'il sait où il va, et allant, il va toujours d'où il est venu¹⁰. » Ici, une telle gravité fait un peu ridicule, mais je crois pourtant pouvoir conclure de ce passage d'Eco qu'en tournant en rond, d'un air sombre, nous n'arrivons nulle part et il ne nous arrive rien. Mais au cours de la lecture il devrait nous arriver quelque chose.

Il n'est pas forcément important de décider si la lecture sérieuse est meilleure ou pire que la lecture humoristique, ou si c'est la question du sérieux et du comique qui nous intéresse. Il faudrait simplement éviter ce qui s'est passé avec Jorge et les critiques : ils ne cherchent pas à changer leur perspective sur ce qui est important. La relecture est une recherche de nouvelles perspectives. Cela amène toujours le danger de comprendre, après coup, qu'il est possible de changer de perspective. Par conséquent, aucune découverte n'est « la vraie », la dernière, ce qui peut faire peur, et on n'aurait alors plus peur des auteurs, mais de nous-même et pour nous-même. Aucune lecture n'est donnée, garantie et expliquée par avance. Dans une telle situation il n'y a vraiment pas de quoi rire : les lecteurs peuvent continuer à faire des découvertes, à menacer l'ordre académique, à poser des questions inattendues et, finalement, à trouver de quoi rire. Harald Peep a signalé il y a des années que les lecteurs sont déjà, depuis on ne sait pas quand, en train de faire tout cela, et que pour comprendre la littérature et en dire quelque chose, il faut

¹⁰ U. Eco, *Le nom de la rose*. Grasset, Paris, 1982, p. 482.

leur prêter attention¹¹. Autrement dit, il faut prendre la lecture au sérieux. Mais cela ne nous donne pas le droit de prêcher, ni d'intimider ou de laisser s'ennuyer les lecteurs. Êtes-vous d'accord ? C'était la seconde question...

¹¹ « Dans les travaux d'histoire de la littérature, on est en général inévitablement forcé de se régler sur la figure d'un lecteur idéal, de présumer que les œuvres sont lues dès leur parution, comprises comme nous pensons qu'elles doivent l'être, et que l'expérience artistique ainsi acquise passe du stade individuel au collectif. En réalité les choses ne sont pas si simples, mais cette vision peut être un modèle utile. Les choses vont moins bien lorsque l'on tente d'apprécier rétrospectivement, selon le même schéma, l'influence d'une œuvre ou d'une autre sur une époque. Des mythes et des légendes prennent forme, qui n'ont plus rien de commun avec la création artistique et qui entravent la connaissance au lieu de la favoriser. » (H. Peep, Kirjanduse sotsioloogia, *Looming*, 1975, n° 7, p. 1200.) « Nous ne sommes pas capables de trouver une réponse générale à la question : qu'est-ce que la littérature ? Demandons-nous donc plutôt ce qu'elle est pour chacun – pour nous ou pour des milliers de lecteurs. Si nous gardons ces derniers présents à l'esprit, le désir de canoniser nos propres goûts disparaît aussitôt, avec notre savoir scolaire qui s'estompe. » (H. Peep, Paradignade vahetusel, *Looming*, 1981, n° 12, p. 1768.)

Leo Võhandu

Université technique de Tallinn, informatique

COMPRENDRE UN TEXTE : LE POINT DE VUE D'UN INFORMATICIEN¹

Tout texte demande à être analysé sur plusieurs niveaux. Oublions dès à présent la problématique immense qu'ouvrent l'apprentissage et l'enseignement de la lecture. Les experts en pédagogie et les professeurs ont beau déployer de louables efforts, il paraît évident qu'il n'y a pas, dans ce domaine, de méthode universelle. Mais bornons-nous cependant à considérer l'éclaircissement du sens d'un texte par une personne sachant lire. Cette compréhension, déjà, ne va pas de soi : savoir lire les mots du texte n'implique pas nécessairement qu'on le comprenne. Par précaution, je suis allé voir ce qu'en disait l'Encyclopédie estonienne (*Eesti Entsüklopeedia*) :

kirjaoskus, capacité à lire et à écrire dans sa langue maternelle. Indicateur essentiel du développement culturel d'un pays. Dépend du stade de développement économique du pays et de sa politique culturelle. Ce sont ces paramètres qui permettent d'évaluer le niveau d'alphabétisation. [...] Le X^e sommet de l'Unesco (1958) a recommandé de considérer comme « sachant lire et écrire » une personne capable de comprendre ce qu'elle lit et de décrire sommairement par écrit sa vie quotidienne. Dans une résolution de 1964, l'Unesco se fixe pour objectif la « maîtrise fonctionnelle » de la lecture et de l'écriture – c'est-à-dire la faculté de comprendre et de créer des textes oraux ou écrits, à un niveau permettant aux individus de se débrouiller dans la vie sociale.

¹ Ce texte a pu être écrit en partie grâce à la subvention n° 4844 de la Fondation estonienne pour la Recherche (*Eesti Teadusfond*).

La maîtrise de la lecture et de l'écriture nous apparaît donc dépendante de plusieurs facteurs extérieurs. La mesure et l'appréciation du niveau de cette maîtrise soulèvent également de nombreux problèmes. Ainsi, le professeur E. Vääri estime que la moitié des élèves sortant du lycée ne savent qu'à moitié lire et écrire. Ils remplissent pourtant, c'est évident, les critères de l'Unesco.

Oublions donc ce niveau trivial et intéressons-nous plutôt aux problèmes de la compréhension profonde du sens d'un texte.

Un texte se compose de phrases, celles-ci de mots. Si le sens des mots est clair, celui du texte devrait l'être également.

Eh bien non ! Il y a, de façon essentielle, une manière de penser qui est liée à la langue. Le monde occidental (selon la définition de M. Gorbatchev : les peuples qui utilisent l'écriture gothique !) précise sa pensée à l'aide de compléments, tandis que l'Orient interprète une phrase comme un tout, de façon plus philosophique.

Le sens d'un mot, lui-même, varie au fil des époques, selon l'éducation ou le caractère. Permettez-moi de vous livrer une remarque linguistique inédite. Huno Rätsep et moi avons réalisé en 1962 une petite expérience. Nous avons choisi une poignée de mots décrivant l'intelligence ou la bêtise : *sagace, stupide, sensé, doué, simplet, imbécile, intelligent*, etc, et nous avons demandé à deux groupes de cobayes d'estimer, sur une échelle de 0 à 100, la proximité de ces mots pris deux par deux. Le premier groupe était composé d'étudiants en troisième année d'estonien à l'université, le second groupe d'élèves de seconde scientifique du lycée Hugo Treffner (ou, à l'époque, de l'« école secondaire numéro 1 de Tartu »). Le critère de mesure de la ressemblance des mots était la mode (le juge le plus fréquent). Nous avons effectué l'analyse factorielle de cette matrice de similitude et nous avons trouvé, comme on pouvait s'y attendre, deux axes principaux – l'axe de la sagacité et l'axe de la stupidité. À notre surprise, les résultats pour les deux groupes étaient tout à fait comparables, sauf pour le mot *intelligent*, qui se situait beaucoup

plus haut sur l'échelle de la sagacité pour les étudiants que pour les lycéens.

Nous disposons aujourd'hui de méthodes beaucoup plus raffinées que ces outils statistiques classiques. J'en citerai seulement deux. Tout d'abord les méthodes d'extraction de données, qui permettent de déceler des structures cachées dans toutes sortes de bases de données, et d'autre part les cartes auto-organisatrices, qui créent des « paysages » fascinants à partir de bases de données. Je n'en donnerai ici qu'un exemple – la carte de vœux envoyée en 2000 par le professeur Timo Honkela. Cette carte était porteuse d'un texte lacunaire, que le destinataire pouvait compléter suivant sa fantaisie à l'aide d'une centaine de termes à connotation positive. Les liens sémantiques entre ces termes apparaissent élégamment sur la carte suivante :



FIGURE 1. – La carte de vœux du professeur Honkela

Intéressant, n'est-ce pas ? À l'université pédagogique de Tallinn, c'est principalement le groupe de Toomas Niit qui a effectué des recherches sur le modèle dit circulaire de l'espace subjectif des expressions traduisant les émotions. Les liens s'organisent à vrai dire selon un schéma en forme de fer à cheval relativement rigide, mais sans doute utilisable.

Tous ces jolis exemples étaient par nature subjectifs. Cela

n'est pas un inconvénient, dans la mesure où chaque individu est subjectif et où, de plus, chaque langue est liée à une culture, c'est-à-dire à un système de tabous qui garantit le maintien des locuteurs dans les limites d'une utilisation et d'une compréhension stables.

Il est tout de même nécessaire, tant à l'intérieur d'une langue que dans les rapports entre des langues différentes, de trouver des modes de description objectifs. Comprendre le sens d'un mot, et davantage encore celui d'une métaphore, exige la délimitation d'un champ sémantique convenable. Le projet *Wordnet* tente en partie de résoudre ce problème, mais cela demeure manifestement insuffisant. L'expérience des spécialistes de la langue estonienne suffit déjà à montrer que définir les significations selon un modèle hiérarchisé n'est ni praticable ni suffisant. (D'ailleurs, la théorie générale des systèmes nous apprend que les modèles hiérarchisés du monde ne peuvent pas être complets.)

Que faire ? Le professeur Anna Wierzbicka (Pologne, Moscou, Australie) a conçu un système de primitives sémantiques (c'est-à-dire de notions linguistiques de base) qu'elle tient pour universel. Elle utilise de surcroît une métalangue sémantique naturelle. Selon Anna Wierzbicka, toutes les langues ont un noyau commun (lexical et grammatical), qu'il est possible d'utiliser comme fondement d'une métalangue non-contingente et non-ethnocentrée pour décrire aussi bien ces langues elles-mêmes que les sensations et les émotions humaines. Le groupe des primitives utilisées a quelque peu varié au cours des dix dernières années, mais il est demeuré remarquablement stable et se compose actuellement de cinquante-cinq universaux. Je suppose que la plupart des auditeurs ne les connaissent pas, c'est pourquoi j'en donne ci-dessous la liste, dressée par Goddard, le collaborateur d'Anna Wierzbicka :

Substantifs : *je, tu, quelqu'un, quelque chose, être humain, corps ;*

Déterminants : *ce, semblable, autre ;*

Quantificateurs : *un, deux, quelques, beaucoup, tous ;*

Attributs : *bon, mauvais, grand, petit* ;
 Prédicats mentaux : *penser, savoir, désirer, sentir, voir,*
entendre ;
 Discours : *dire, mot, vrai* ;
 Actions : *faire, advenir, bouger* ;
 Existence et possession : *être (exister), avoir* ;
 Vie et mort : *vivre, mourir* ;
 Notions logiques : *non, peut-être, [...] peut, parce que, si* ;
 Temps : *quand, maintenant, après, avant, longtemps, instant,*
quelque temps ;
 Espace : *où, ici, en haut, en bas, loin, près, à côté, dans* ;
 Intensité : *très, plus* ;
 Taxonomie : *espèce, partie* ;
 Ressemblance : *comme*.

Donnons un exemple de définition constituée à l'aide de ces universaux. Les universaux linguistiques devraient exclure en principe les définitions circulaires rencontrées dans les dictionnaires. (En cherchant dans un dictionnaire la définition des termes utilisés dans une définition, on aboutit en général à une liste fermée d'où la définition principale est totalement absente !)

X a été surpris =

parfois un individu pense à peu près comme ça :
 quelque chose s'est produit maintenant,
 je ne pensais pas que ça se produirait ;
 à cause de cela, cet individu ressent quelque chose ;

X a ressenti quelque chose de semblable.

En tant qu'informaticien, je suppose qu'un ordinateur portable quelconque serait capable d'emmagasiner une définition de ce type pour chaque mot et de lui ajouter, sous forme comprimée, un vecteur à soixante composantes que l'on utiliserait efficacement pour une recherche rapide et approchée. Dans un deuxième temps, on rechercherait les définitions précises des

mots voisins et on utiliserait les liens contextuels, sans lesquels la compréhension d'un texte est évidemment impossible.

À quoi pourrait encore servir une telle pratique ?

1. Elle permettrait d'adapter les textes des manuels scolaires et des auteurs difficiles à la richesse de vocabulaire ou aux facultés de compréhension des lecteurs potentiels. (Cela serait également utile pour une meilleure organisation de l'enseignement des langues étrangères !)

2. Si l'on disposait déjà, ne serait-ce que pour le vocabulaire de base, de dictionnaires de primitives dans une série de langues, il deviendrait relativement facile de traduire un texte philosophique de style oriental. D'ailleurs, aussi bien cette adaptation que la faisabilité d'une traduction sémantique à partir de n'importe quelle langue exotique peuvent être représentées par des problèmes d'optimisation mathématique.

3. Dans chaque pays dit cultivé vivent, suivant les estimations, de 12 à 20 % d'individus handicapés (ayant des besoins spécifiques en matière d'éducation). Avec les progrès de la médecine, ce nombre est encore appelé à croître. Pour assurer à ces personnes un niveau de vie et d'éducation convenable, il faudrait des méthodes beaucoup plus modernes que celles que l'État est aujourd'hui en mesure de fournir, alors que le budget de l'aide aux handicapés ne fait, au contraire, que diminuer.

À l'université de Tartu, on enseigne aux phoniâtres la langue de Bliss. À la base de cette langue se trouvent soixante-dix ou quatre-vingts notions universelles, qu'une vingtaine d'indicateurs permettent de modifier. Ces notions sont représentées par des pictogrammes. Il est possible de faire correspondre aux notions de la langue de Bliss des universaux linguistiques, et chacun peut écrire un texte en langue de Bliss en pensant dans sa propre langue, texte qu'un lecteur d'un autre pays, connaissant la langue de Bliss, peut à son tour comprendre.

4. Mentionnons encore un procédé important d'analyse de texte. Le professeur V. Beljanin, de l'université de Moscou, a mis au point pour l'étude des caractéristiques psycho-linguistiques

des textes, le système informatique VAAL-2000, qui lui permet de déceler les tics des auteurs ou des orateurs. Les résultats sont ensuite utilisés pour améliorer l'efficacité des textes. L'équipe de recherche propose à la vente les résultats de ses analyses pour influencer les résultats des élections.

L'automatisation de l'analyse sémantique poussée des textes se présente comme un thème de recherches relativement onéreux, mais qui pourrait donner lieu à d'intéressants développements. Il ne reste qu'à trouver sponsors et collaborateurs.

Danielle Risterucci-Roudnicky

Université d'Orléans

MALENTENDU OU « ANOMALIE » ?

RÉFLEXIONS SUR LES TRANSFERTS LITTÉRAIRES

Introduction

« Relecture et découverte », l'intitulé du colloque se prête à une réflexion comparatiste sur la réception littéraire d'œuvres étrangères. Lorsqu'une œuvre littéraire passe une frontière – linguistique, éditoriale, culturelle – elle suit les lois d'un autre système – linguistique, éditorial et culturel – et fait l'objet d'autres lectures qui sont bien souvent des découvertes ou des redécouvertes. Ces « relectures », parfois véritables réécritures étrangères, révèlent un ensemble de problèmes de réception spécifiques, suscitent une réflexion sur les décalages entre les publics de littératures nationale et étrangère, et permettent des hypothèses méthodologiques et théoriques sur les phénomènes de réception étrangère.

Lire « l'autre » et être lu par « l'autre » : ces processus de captation littéraires obliques créent tout un jeu de miroirs où le même et le différent s'entrecroisent dans un mouvement de décentrement, de périphérie et de recentrement qui attestent les potentialités des œuvres littéraires que le regard étranger dynamise. Goethe fut l'un des premiers grands écrivains conscients des vertus nourrissantes des traductions, œuvres nouvelles éclairant l'œuvre originale : de ce principe naquit sa conception de la « *Weltliteratur* ».

Pour aborder ces problèmes, nous allons partir d'un certain

nombre d'exemples sur lesquels nous fonderons nos analyses et présenterons nos hypothèses de travail.

I. De la relecture étrangère comme processus de découverte

Toute œuvre littéraire traduite est soumise à trois opérations : la sélection (d'un auteur, d'une œuvre, d'un titre), la transposition (linguistique et éditoriale), le différé (toute œuvre traduite accuse un écart entre la date de publication dans son pays et celle de son édition dans un pays étranger, allant de quelques mois – négociation des droits et traduction – à des siècles). De plus, les publications dans le pays récepteur ne suivent pas nécessairement l'ordre de publication du pays émetteur.

Ces opérations de passage engendrent des phénomènes de « relectures », génératrices de découvertes ou de redécouvertes littéraires, dont nous allons présenter quelques exemples.

La sélection et le différé comme relecture-découverte

« Toute sélection étrangère constitue un hypertexte éditorial¹ ». Toute œuvre traduite résulte de l'amputation de l'œuvre originale (on traduit rarement « tout » un auteur) qui donne une « autre » œuvre dans le pays récepteur. Pour illustrer ce postulat, je citerai le cas de l'écrivain hongrois Sándor Márai², qui, après

¹ Cet exemple est le résumé d'un article : « Chronique d'une réception non annoncée : la réception de Sándor Márai en France et en Allemagne après la chute du Mur », *Roman 20-50*, décembre 2001.

² Né à Kassa en 1900 (maintenant Kosice en Slovaquie), Sándor Márai quitte jeune son pays pour être journaliste en Allemagne et à Paris, avant de rentrer à Budapest en 1928. Représentant de la bourgeoisie cultivée disparue avec la fin de la monarchie austro-hongroise après 1918, il en porte témoignage dans un « roman » qui connaît un grand succès en 1934, *Les Confessions d'un bourgeois*. En exil successivement en Italie et aux États-Unis, il se suicide en Californie en février 1989.

la chute du Mur de Berlin et la fin de la censure communiste dont il a été durement victime, a fait l'objet d'une « redécouverte » dans son propre pays et, par ricochet, dans d'autres pays.

Les œuvres hongroise, française, italienne et allemande de S. Márai ne coïncident pas, elles suivent le gré des sélections éditoriales respectives, et donnent de cet écrivain une image très différente d'un pays à l'autre. Ainsi, en France, S. Márai est un grand romancier de culture humaniste, édité par Albin Michel, dans une collection canonisante³ (« Les Grandes Traductions. Domaine d'Europe centrale »). En Allemagne, la figure de l'écrivain humaniste se double d'un diariste de talent, grâce à l'édition de son *Journal* chez Oberbaum, journal auquel seuls les lecteurs hongrois ont accès en langue originale. En Italie, c'est le romancier de trois best-sellers qui s'est imposé. Les lecteurs hongrois et les lecteurs européens ne lisent pas le « même » Márai.

Cette sélection divergente se double d'un décalage chronologique du différé des publications hongroise, allemande et italienne qui infléchit le sens des trois romans-cultes de l'auteur : *L'Héritage d'Esther* (1939), *La Conversation de Bolzano* (1940) et *Les Braises* (1942). Dans les trois textes, un héros – respectivement, Esther, Giacomo Casanova et Henri – est confronté, dans le temps resserré de quelques heures, à l'épisode fondamental du passé qui a déterminé sa vie de manière irrémédiable. Tension dramatique intense, introspection dialogique torturante, réflexions sur la passion et le destin ont assuré à ces livres un même succès en Hongrie, en Italie et en Allemagne, mais non une même lecture.

En effet, la Hongrie a respecté l'ordre chronologique de la création littéraire d'avant guerre (*L'Héritage d'Esther*, *La Conversation de Bolzano*, *Les Braises* : 1-2-3). Cette ligne de lecture permet de saisir, à travers les trois héros principaux, la construction

³ Entre 1992 et 1995, se succèdent *Les Braises* (*A gyertyák csonkig égnek* = Les Bougies se consomment), *Les Révoltés* (*A Zendülők*, 1932), *La Conversation de Bolzano* (*Vendégszék Bolzanóban*, 1940) et *Les Confessions d'un bourgeois* (*Egy polgár vallomásai*, 1934).

progressive d'une « morale » fondée sur un stoïcisme fataliste. Alors que la réception allemande, en publiant d'abord *les Braises* puis *l'Héritage d'Esther* (3-1), « lit » le second roman (qui est en réalité antérieur) comme un prolongement du premier, et le premier roman (qui est en réalité postérieur) comme une première mouture, une esquisse à la manière d'un peintre qui travaillerait un dessin pour l'améliorer : l'ordre étranger du pays récepteur, en inversant l'ordre originel, donne une autre place à l'œuvre reçue.

Enfin, en Italie, les trois romans constituent un triptyque qui brouille la chronologie originelle (3-1-2), *Le Braci* (1998), *L'Eredita di Eszter* (1999), *La Recita di Bolzano* (2000), et propose une variation en trois temps sur l'amour et le destin, selon un crescendo réinventé où culmine la prestation, la « représentation » de Casanova (le titre italien reproduit fidèlement le titre hongrois et conserve le sème de théâtralité qui rend compte du long dialogue de Francesca et Giacomo).

La traduction comme relecture-découverte

Un autre mode de relecture-découverte peut résulter des potentialités de la traduction : un texte traduit peut suggérer ou révéler des lectures nouvelles du texte original. Comme si le passage d'une langue à l'autre, au lieu d'agir par substitution, opérait par surimpression. La nouvelle de l'écrivain argentin Julio Cortázar, *Las Babas del diablo*, traduite en français par *Les Fils de la vierge*, tirée du recueil intitulé *Las armas secretas* (*Les Armes secrètes*⁴) – transposée au cinéma par Antonioni dans un film, *Blow up*, qui, en 1979, a obtenu le Prix du Festival de Cannes –, présente l'histoire suivante :

Roberto Michel, franco-chilien, traducteur et photographe amateur, raconte un épisode qui s'est passé un dimanche 7 no-

⁴ Julio Cortázar, *Las babas del diablo*, *Las armas secretas*, édit. Sudamericana, Buenos Aires, 1959 ; *Les Fils de la vierge*, *Nouvelles (1945-1982)*, Gallimard, coll. « Du Monde entier », Paris, p. 197-207.

vembre, à Paris, sur l'île Saint-Louis. Il prend en photo une femme et un jeune garçon. La femme, qui semble surprise en train de séduire le jeune garçon, s'insurge contre le photographe, le garçon s'enfuit. R. Michel prend alors conscience de la présence d'un homme dans une voiture, en retrait. Quelques jours plus tard, il développe la photo et comprend qu'il a assisté à une scène diabolique : le racolage du jeune garçon par la femme pour l'homme au chapeau gris. Pétrifié, il sombre dans un état de folie léthargique.

Les deux titres métaphoriques, *Les Fils de la vierge* et *Las Babas del diablo*, ont le même référent : les fils que certaines araignées tendent entre les herbes et les buissons. La dénotation renvoie donc, par synecdoque, à l'araignée qui métaphorise la femme racoleuse qui veut prendre l'enfant au piège de ses filets. La nouvelle tisse l'image de la femme-araignée dans le texte : elle porte un manteau de fourrure noire, elle a des « yeux noirs » qui « fascinent » le jeune garçon, « [elle achève] de ligoter doucement le garçon, de lui enlever fibre à fibre ses derniers restes de liberté, en une très lente et délicieuse torture ». La femme-araignée, récurrente dans les nouvelles de Cortázar, incarne le Mal dans les deux versions – le texte espagnol et le texte français. La « bave » du titre espagnol trouve un équivalent métaphorique dans le fil gluant de l'araignée du titre français et suggère l'animalité – la bave et l'araignée rejoignant le bestiaire cortázarien obsessionnel (la Circé-araignée Délia Mañara⁵, par exemple) – mais le dépasse dans l'image du malin, incarnation du péché absolu contre l'enfant.

Pour le lecteur français, le titre est porteur d'autres résonnances : le signifiant (fil(s) ou fils au pluriel) introduit une filiation du garçon et du narrateur avec la Vierge, et fait lire une autre histoire en filigrane : le garçon, sauvé de la crucifixion (sa torture morale est imaginée par le narrateur de façon insistante) par le photographe providentiel, serait protégé par la Vierge-mère : « L'enfant se perdit comme un fil de la vierge dans l'air du

⁵ Julio Cortázar, Circé, in *Bestiaire*, *ibid.*, p. 130-140.

matin⁶ ». De plus, l'homme providentiel qui sauve l'enfant au prix de sa vie – de sa raison, car la profondeur du mal semble l'avoir pétrifié à jamais dans un monde de nuages sans fin (une figuration, démythifiée du paradis ?) – serait une figure possible du Christ qui prend sur lui tous les péchés du monde afin de sauver les hommes.

Le narrateur-traducteur-photographe qui découvre la vérité de la photo – le racolage pédophile – voit, sous ses yeux horrifiés, s'écrire une autre histoire que celle qu'il a cru lire dans la photographie prise sur les bords de la Seine. La photographie, comme l'art, est un langage qui révèle, à travers la mise en forme du cadrage, de la lumière, une vérité sous la réalité apparente. Tout comme la traduction révèle un autre texte, à l'image du titre français qui écrit une autre histoire que celle qu'écrit le titre espagnol. Le photographe-traducteur qui passe d'une langue à l'autre, d'une réalité à sa représentation, affirme, au détour d'un paragraphe : « Mais les fils de la vierge s'appellent aussi dans mon pays la bave du diable⁷ ». Et l'histoire de l'île de la Cité peut se lire, dans la juxtaposition des deux titres associant, dans l'activité traduisante, la Vierge et le Diable, comme le récit-oxymore d'une antithèse irréductible : le texte palimpseste de la traduction.

On voit ici comment, dans un transfert linguistique, les mots créent, par des analogies différentes, une poétique d'échos qui caractérise la spécificité du texte traduit.

La médiation comme relecture

Les médiateurs, à la fois « passeurs » et « lecteurs » aux grands pouvoirs, jouent un rôle fondamental dans la lecture d'une œuvre étrangère dont ils dessinent parfois les parcours originaux et révèlent des aspects inattendus. Un médiateur peut infléchir la lecture d'un écrivain étranger par le discours métatextuel. Deux exemples peuvent illustrer cette thèse.

⁶ *Ibid.*, p. 203.

⁷ Les Fils de la Vierge, *ibid.*

Dans une postface⁸ assez célèbre, Milan Kundera fait le récit de la préface aragonienne de son roman *La Plaisanterie*⁹. En plein Printemps de Prague, Aragon lit le texte comme l'œuvre idéologique d'un intellectuel tchèque dissident. Lors de la réédition de 1985¹⁰, Kundera forme des vœux pour que son roman, libéré de cette préface « historique » française, retrouve son identité de « roman » d'amour (ainsi l'avait perçu le public tchèque en 1967).

La réception de Dostoïevski en France a été le fait de deux grands médiateurs : le premier, Melchior de Vogüé, qui fait paraître chez Plon en 1886 un essai sur *Le Roman russe*, révèle ainsi au public français Pouchkine, Gogol, Tourgueniev, Tolstoï et Dostoïevski. Dans un article intitulé « Dostoïevski d'après sa correspondance », publié dans *La Grande Revue* du 25 mai 1908, André Gide procède à un démontage de la réception de Dostoïevski par de Vogüé (qui lui avait pourtant fait connaître le grand auteur russe) :

Il y a quelques quinze ans, M. de Vogüé, qui fit le noble geste d'apporter à la France sur le plateau d'argent de son éloquence les clefs de fer de la littérature russe, s'excusait, lorsqu'il en vint à Dostoïevski de l'incivilité de son auteur [...] De sorte qu'on ne sait trop ce qui doit l'emporter ici, de la reconnaissance, car enfin il fut le premier à nous avertir, – ou de l'irritation, car il nous présente, comme à contre-cœur semble-t-il [...] une image déplorablement réduite, incomplète et par cela même faussée de cet extraordinaire génie ; et l'on doute si l'auteur du *Roman russe* a plus servi Dostoïevski en attirant vers lui l'attention, qu'il ne l'a desservi en limitant cette attention à trois de ses livres [*Les Pauvres Gens, les Souvenirs de la maison des morts, Crime et châtements*] admirables, certes, déjà, mais des moins significatifs et au-delà desquels seulement notre admiration pleinement s'étendra¹¹.

⁸ Voir l'analyse intéressante de Katarina Melic, « Le Jeu de la préface/postface dans la Plaisanterie de Milan Kundera », dans Mireille Calle-Gruber et Elisabeth Zawisza (sous la direction de), *Paratextes. Études aux bords du texte*, L'Harmattan, Paris, 2000, p. 139-145.

⁹ Louis Aragon, Préface à *La Plaisanterie*, Gallimard, Paris, 1968.

¹⁰ Milan Kundera, *La Plaisanterie*, Gallimard, Paris, 1985.

¹¹ « Dostoïevski d'après sa correspondance », dans André Gide, *Essais critiques*, Gallimard, Coll. de la Pléiade, Paris, 1999, p. 450-451.

À ce Dostoïevski de de Vogüé, André Gide opposera, dans une série de conférences mémorables, un « autre » Dostoïevski auprès du public français, l'auteur de *L'Idiot*, des *Possédés*, des *Frères Karamazov*.

De l'incidence du péritexte

Le péritexte de transfert joue un rôle dans la « lecture-relecture » des œuvres étrangères. Un cas intéressant est fourni par les « manipulations » péritextuelles qui affectent le passage de certaines œuvres d'un pays vers un autre, d'un système éditorial vers un autre système éditorial.

Deux exemples pour illustrer des cas de transfert où le changement de combinatoire d'un recueil de nouvelles, et l'attribution d'un autre titre modifient la lecture de l'ensemble du recueil : *Les Armes secrètes* de Julio Cortázar change de combinatoire lorsqu'il passe la frontière entre l'Argentine et la France, alors que l'éditeur français Gallimard conserve le même titre, sans le signaler au lecteur français ; le changement de titre du recueil de nouvelles de Ingeborg Bachmann (en allemand *Simultan*, du titre de la première nouvelle, en français *Trois sentiers vers le lac*, du titre de la dernière nouvelle) guide une « relecture » de tous les textes du recueil où les thèmes du temps et de l'espace s'entrecroisent en motifs inversés.

(Re)lire et (re)découvrir sa littérature à travers le regard de l'autre : de telles relectures sont-elles des malentendus, des trahisons, des contresens réducteurs, des surinterprétations abusives, ou au contraire, les expansions vivantes de la circulation des textes révélant, dans un ensemble culturel différent, les potentialités et les fonctions des œuvres ?

¹² Pierre Bourdieu, Les conditions sociales de la circulation des idées, *Romanistische Zeitschrift für Literaturgeschichte*, 14 (1/2), 1990, p. 3, p. 5.

II. À la découverte de la lecture étrangère

À partir des exemples précédemment cités, il est possible de tirer un certain nombre de remarques :

1. Une œuvre qui franchit les frontières de son pays ou de son champ culturel est animée d'une vie nouvelle, comme l'illustrent les actualisations divergentes de l'œuvre de Sándor Márai. Vie nouvelle encore, dynamisée par les potentialités linguistiques (les expansions sémantiques de certaines traductions peuvent établir des réseaux de significations différents de ceux de la langue source, ou supplémentaires), historiques, sociales, etc. Ainsi du titre de Cortázar traduit en français.

2. Toute réception littéraire étrangère est l'histoire d'une résistance. Lorsqu'un champ littéraire intègre un élément étranger à ses codes, à ses normes, à ses valeurs, c'est qu'il y a une opportunité ou une nécessité qui procède à sa fonctionnalisation. Pour reprendre des formules-clés de Pierre Bourdieu – il y a « usage instrumentaliste », « interprétation annexionniste », « usage stratégique¹² » de l'œuvre captée.

– C'est ce qu'illustre la position d'André Gide dans sa réception de Dostoïevski. L'auteur russe sert son propre dessein d'auteur dont l'œuvre rencontre de nombreuses résistances morales en France. Sa médiation de l'auteur russe prépare le terrain de la réception de ses propres œuvres.

– C'est ce qu'illustrent aussi les systèmes de censure. Ainsi, en RDA, les expertises rédigées en vue de faciliter le passage d'œuvres « problématiques » (qui s'opposent aux valeurs dominantes), mettent au jour l'instrumentalisation de l'œuvre étrangère dans le champ du pays d'accueil. Dans une expertise de 1972, un expert argumente de la manière suivante pour « faire passer » l'œuvre de Camus

¹³ Trautgott König, Jean-Paul Sartre, dans Jacques Leenhardt et Robert Picht (sous la direction de), *Au jardin des malentendus*, Actes Sud, 1990, p. 168.

auprès des autorités de censure, affirmant par là l'appropriation idéologiquement fonctionnalisante de l'auteur français dans l'espace marxiste :

Neue Ansätze für die Beurteilung von Camus muß auch die marxistische Literaturwissenschaft unternehmen. Die Sowjetwissenschaft-Literaturwissenschaft hat wichtige Akzente für eine Neubetrachtung solcher Autoren wie Saint-Exupérys (vgl. "Kunst und Literatur", Heft 5/1972, S. 503 ff: Die Poesie der menschlichen Solidarität), von Marcel Proust (Vgl. S. Botscharov. L'univers proustien, in: Marcel Proust, À la Recherche du temps perdu, Moscou 1970) und auch von Albert Camus (Vgl. den Aufsatz von Andrejev) gesetzt. Man muß mit der Sowjetwissenschaft darin übereinstimmen, daß die wirkliche Literatur des Westens erst in den sozialistischen Ländern ihre besondere, zweite Geschichte erhält, die noch zu schreiben ist.

[La critique littéraire marxiste doit poser de nouveaux jalons pour juger Camus. La science et la critique littéraire soviétiques ont, de façon notoire, mis l'accent sur une nouvelle approche d'auteurs tels que Saint-Exupéry (voir La poésie de la solidarité humaine, *Kunst und Literatur*, 1972, Cahier 5, p. 503 sq), Marcel Proust (voir S. Botscharov, *L'univers proustien*, voir Marcel Proust, *À la Recherche du temps perdu*, Moscou 1970) et aussi Albert Camus (voir l'essai d'Andrejev). Il faut reconnaître, avec la science soviétique, que la véritable littérature de l'Ouest ne peut connaître sa deuxième histoire spécifique que dans les pays socialistes, et que celle-ci reste à écrire.]

- De même, dans l'ouvrage publié sous la direction de Jacques Leenhardt et Robert Picht intitulé *Au Jardin des malentendus. Le commerce franco-allemand des idées*, Trautgott König met l'accent sur la « fonctionnalisation » de Sartre dans le champ de réception allemand des années 60 :

La deuxième période de la réception de Sartre en RFA commencera grâce au mouvement étudiant des années 60 : on verra alors surtout en Sartre l'homme engagé qui combat le colonialisme et le néo-colonialisme sous toutes leurs formes, et l'accent sera mis sur sa tentative, dans la *Critique de la raison dialectique*, d'intégrer l'existentialisme au marxisme, à l'aide de la psychanalyse, de la sociologie et de l'anthropologie culturelle¹³.

3. Dans la rencontre de deux cultures, il est fréquent d'employer le terme de « malentendu » pour désigner les « symptômes » du décalage entre deux cultures, les « ratés » de la communication dans un échange où les partenaires et l'objet de l'échange sont ancrés dans des contextes historiques, économiques, sociaux, politiques, culturels non symétriques. Tout passage, tout transfert implique un décalage *nécessaire* avec la norme relative du pays d'origine qui n'a pas la propriété exclusive de ses biens une fois qu'elle les exporte ou qu'elle les voit importés par d'autres cultures, et peut s'effectuer sur le mode d'une alchimie parfois inattendue, voire surprenante¹⁴.

Les rencontres entre des systèmes culturels asymétriques se font dans une tension dynamique de résistance-intégration réperables dans des indices que nous qualifions plus volontiers d'« anomalie » que de malentendu. L'anomalie telle que nous l'entendons est un dysfonctionnement de structure, la marque d'une fissure dans un système, soit que l'on se place à l'intérieur de ce système (nous parlerons d'une anomalie intrasystémique), soit que l'on se place à l'extérieur du système (nous parlerons d'une anomalie intersystémique).

« L'anomalie [...] présuppose une référence par rapport à laquelle un fait est étudié. Cette référence est constituée autant par les attendus du pays d'accueil que par les données objectives de la réception dans le pays d'origine. L'anomalie, dans le domaine de la réception littéraire étrangère, est la discordance, la fissure ou la fracture d'une « norme » relative, par rapport à un double système¹⁵. »

Les anomalies ainsi définies seraient des « symptômes » de subversion d'une norme culturelle, traduiraient un état complexe de relations remettant en cause les schémas attendus. C'est là, dans la fissure de la règle, que peuvent se penser les rapports

¹⁴ À ce propos lire l'article très rigoureux et documenté de Jean-Luc Evard, France-Allemagne. De la gestation d'un nouvel archipel philosophique, *Archives de Philosophie* 65, 2002, p. 269-289. En particulier, le paragraphe intitulé « Une spirale de déformations productives », p. 274.

¹⁵ Danielle Risterucci-Roudnicky, *France-RDA. Anatomie d'un transfert littéraire (1949-1990)*, Bern, Berlin, Francfort, New York, 1999, p. 122.

productifs entre les littératures. Pour illustrer ce propos, donnons quelques exemples :

- Exemple d'anomalie intrasystémique : en RDA, l'absence de littérature prolétarienne étrangère dans un État qui érige la culture ouvrière en référence dominante ;
- Exemple d'anomalie intersystémique : des réceptions précoces (des auteurs dont la notoriété n'est pas encore établie dans leur propre pays), tardives (la publication très différée d'auteurs de renommée universelle : Proust édité en 1976 en RDA, et Beckett en 1988), absentes (Céline, Ionesco ne seront jamais édités en RDA), surdéterminées (Houellebecq en Allemagne dans les années 90) ou inversées (Romain Rolland est un auteur français de RDA plus que de France, comme Anatole France, certains auteurs français inconnus dans leur pays survalorisés ailleurs), etc.

L'anomalie systémique, sous des formes variées (péritextuelle, générique, quantitative, qualitative, chronologiques, etc.), sert de guide au chercheur : elle joue le rôle d'un signal, elle appelle une investigation, elle soumet souvent un cas-limite à l'analyse.

III. Quelques hypothèses de méthodes et de recherches

Le chercheur qui veut saisir les paramètres de la lecture étrangère doit tenter d'élaborer des outils adéquats, et chercher les lieux où cette lecture se déploie de manière limite. Dans cette perspective, voici quelques lignes qui guident mes recherches :

- La prise en compte des études sur les transferts culturels appliqués au cas spécifique de la littérature. L'adoption du concept de « système » ;

- La recherche de corpus où la parole étrangère est la plus représentative ;
- Le recours à l'informatique.

La prise en compte des études menées sur les transferts culturels et l'adoption de concept de « système »

Je ne peux ici entrer dans le détail, je dirai simplement que les études de réception étrangère qui me semblent pertinentes s'appuient sur les transferts culturels tels qu'ils ont été définis et pratiqués par Michel Espagne et Michael Werner¹⁶, auxquels s'ajoutent les recherches d'Yves Chevrel, José Lambert (sur les systèmes centraux et périphériques), les travaux de Joseph Jurt, Fritz Nies¹⁷, etc. Les transferts culturels partent du constat que tout objet déplacé de sa culture vers une autre culture subit une transformation liée aux conditions spécifiques de la culture d'accueil, et occupe une place et une fonction différentes de celles qu'il occupait dans son contexte d'origine.

L'une des premières conséquences d'une telle approche est de

¹⁶ Michel Espagne et Michael Werner (sous la direction de), *Les relations interculturelles dans l'espace franco-allemand (XVIII^e-XIX^e siècles)*, Éd. Recherche sur les civilisations, Paris, 1988. Voir aussi la collection des « Philologiques » (I, II, III, IV), Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, entre 1990 et 1996.

¹⁷ Yves Chevrel, *Champ des études de réception, Œuvres et Critiques XI*, 2 (« Méthodologie des études de réception : perspectives comparatistes »), 1986, p. 147-160 ; H. Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, Paris, 1978 ; Joseph Jurt, *La réception de la littérature par la critique journalistique. Lectures de Bernanos. 1926-1936*, Éd. J.-M. Place, Coll. « Œuvres et Critiques », Paris, 1980 ; José Lambert, *Les relations littéraires internationales comme problèmes de réception, Œuvres et critiques, X*, 2 (« Méthodologie des études de réception : perspectives comparatistes »), Éd. J.-M. Place, Paris, 1986, p. 173-189, etc. (Il y aurait beaucoup d'autres noms et œuvres à citer. Se reporter à la bibliographie de l'ouvrage *France-RDA. Anatomie d'un transfert littéraire*, op. cit.)

privilégier la vision culturelle contre la vision ethnocentrique. Ce changement de perspective a été productif : dans l'élaboration de la bibliographie de transfert de la littérature française de tous les siècles reçue en RDA de 1949 à 1990, établie selon les critères du pays d'accueil et non du pays d'origine, contrairement aux entreprises bibliographiques antérieures (voir ci-dessous, le dernier point de cette partie).

Les espaces privilégiés de la rencontre avec l'autre

Le champ littéraire dans son ensemble – dans l'acception que le terme a dans le pays d'accueil – doit être pris en considération pour permettre une « lecture » pertinente des textes.

- L'organisation éditoriale, les éditeurs, leur importance, les collections, les prix littéraires (nationaux, internationaux) ;
- Les dictionnaires de littérature, les histoires de la littérature ;
- Le péri-texte (au sens de Genette) : l'importance des préfaces, des postfaces, le discours spécifique en jeu dans ces « marges du texte » ;
- L'épi-texte officieux, dans les cas de censure : les expertises destinées à la censure sont des pièces essentielles qui offrent des parcours de lecture éclairants ;
- L'espace anthologique : les anthologies de littérature constituent une pièce maîtresse de la lecture étrangère. À vocation canonisante pour un public étranger, conçues de la perspective du pays d'accueil, les anthologies littéraires se présentent comme des combinatoires réinterprétant de la littérature de l'autre. En RDA, l'anthologie a joué un rôle atypique de contournement de la censure, et cette « instrumentalisation » de la littérature a entraîné des relectures intéressantes

de textes interdits : ainsi, j'ai déjà cité ailleurs¹⁸ l'exemple du sulfureux marquis de Sade. De 1973 à 1989, l'auteur paraît dans quatre anthologies¹⁹ de RDA. Par une « manipulation anthologique » (combinatoire de texte et titre anthologique), Sade est tantôt un contre-exemple de l'Ancien Régime, tantôt un conteur-modèle du XVIII^e, tantôt un auteur de récit policier du XIX^e siècle, tantôt enfin un auteur de conte érotique.

Des outils à élaborer

Dans ce programme de recherches, il me semble que l'informatique, par la possibilité qu'elle offre de constituer des banques de données littéraires comparatistes, est un outil privilégié dans le programme des relations littéraires interculturelles. En tenant compte de ce que nous avons dit précédemment, nous pouvons présenter un outil de recherche qui réponde aux hypothèses de travail qui sont les nôtres dans l'état actuel de nos recherches : la constitution d'une bibliographie de transfert informatisée de l'ensemble de la littérature française traduite en RDA.

Elle répond aux critères suivants : la perspective culturelle du

¹⁸ L'anthologie de littérature étrangère dans les transferts littéraires. La France et les deux Allemagnes de 1949 à 1990, dans Chantal Foucrier et Daniel Mortier (sous la direction de), *Frontières et passages. Les échanges culturels et littéraires*, Actes du XXVIII^e Congrès de la SFLGC de Rouen, 15-16-17 octobre 1998, Publications de l'Université de Rouen, 1999, p. 193-199.

¹⁹ Hans-Joachim Kruse, Postface à *Das rote Gasthaus*, Das Neue Berlin, Berlin, 1973, 429 p. ; Eberhard Wesemann, *Französische Erzähler von Lesage bis Mirabeau*, Dieterich, Leipzig, 1981, 604 p. ; Der Liebestrank. Französische Kriminalgeschichten, Aufbau [bb], 1981 ; E. Rappus-Weodemann, *Erotisches zur Nacht. Frivole Geschichten aus vier Jahrhunderten*, Aufbau, Berlin, 1989, 159 p. ; "Eine Kriegslust der Liebe" (« Le Stratagème de l'amour »), épisode tiré de l'œuvre *Augustine de Villeblanche ou le stratagème de l'amour*, figure dans les anthologies 2 et 4 et *Dorgeville oder der Verbrecher der Tugend* (*Dorgeville ou les crimes de la vertu*) paraît dans *Der Liebestrank* (*Le Philtre d'amour*).

pays d'accueil, les données de passage d'un champ littéraire vers un autre (les droits d'auteur, le traducteur, l'auteur du péri-texte, les données éditoriales du pays d'origine et du pays d'accueil, la collection – populaire ou canonisante –, le prix, etc). À ces données bibliographiques s'ajoutent, par le jeu des liens hypertextuels, les lectures péri-textuelles en œuvre dans les postfaces et les *Gutachten* (les expertises).

Un tel outil permet des opérations de « lecture de l'autre » à différents degrés : des lectures quantitatives, des lectures qualitatives qui dessinent un spectre du lecteur étranger, de l'horizon d'attente, du système littéraire dominant. Et, par le travail sur la chronologie et le différé contrastif (dates du pays d'origine, date du pays d'accueil), elle permet aussi de repérer les anomalies intra et intersystémiques (à quel moment particulier voit-on apparaître l'œuvre ou les œuvres étrangères qui subvertissent le champ littéraire du pays d'accueil ?) Ces dates-bornes permettent de dresser une périodisation de transfert qui retracent les étapes d'une rencontre active, les moments-clés d'une lecture de l'étranger.

Conclusion

Quand, entre gens de cultures différentes, nous évoquons un texte, un livre, un auteur, nous ne parlons *jamais* de la même chose. Les lecteurs de cultures différentes qui « lisent » un même livre dans leur langue ou en traduction, ne « lisent » pas la même chose. Cette antanaclase n'est pas une pirouette conclusive, mais un postulat.

Et loin de tirer des conséquences pessimistes d'un tel postulat, il faut voir, dans les rencontres asymétriques qui caractérisent les échanges littéraires et culturels, la chance donnée aux hommes de s'enrichir par la différence consciente et acceptée, de s'éclairer par la confrontation active.

II

Je ne laisse rien à desirer et deviner de moy. Si on doit s'en entretenir, je veux que ce soit veritablement et justement. Je reviendrois volontiers de l'autre monde pour démentir celui qui me formeroit autre que je n'estois, fut-ce pour m'honorer. Des vivans mesme, je sens qu'on parle tousjours autrement qu'ils ne sont.

Michel de Montaigne

Jaan Villemson

Université de Tartu, informatique théorique

POURQUOI LES MATHÉMATIQUES SONT-ELLES SI COMPLIQUÉES ?

1. Théorie de \mathbf{N}

Considérons un ensemble \mathbf{N} , contenant au moins un élément $o \in \mathbf{N}$ et dans lequel sont définies des fonctions $s : \mathbf{N} \rightarrow \mathbf{N}$, $\sigma : \mathbf{N} \times \mathbf{N} \rightarrow \mathbf{N}$ et $\pi : \mathbf{N} \times \mathbf{N} \rightarrow \mathbf{N}$. Supposons que les conditions suivantes soient vérifiées :

1. $\forall n \in \mathbf{N} [s(n) \neq o] ;$
2. $\forall m, n \in \mathbf{N} [s(m) = s(n) \Rightarrow m = n] ;$
3. $\forall n \in \mathbf{N} [\sigma(o, n) = n] ;$
4. $\forall m, n \in \mathbf{N} [\sigma(m, s(n)) = s(\sigma(m, n))] ;$
5. $\forall n \in \mathbf{N} [\pi(o, n) = o] ;$
6. $\forall m, n \in \mathbf{N} [\pi(m, s(n)) = \sigma(m, \pi(m, n))] ;$
7. si P est une propriété quelconque relative aux éléments de \mathbf{N} , alors

$$P(o) \ \& \ [\forall n (P(n) \Rightarrow P(s(n)))] \Rightarrow \forall n P(n).$$

On peut alors démontrer que l'ensemble \mathbf{N} et les fonctions s , σ et π jouissent d'un certain nombre de propriétés, par exemple :

- $\sigma(s(s(o)), s(s(o))) = s(s(s(s(o))))$;
- $\pi(s(s(o)), s(s(o))) = s(s(s(s(o))))$;
- $\forall l, m, n \in \mathbf{N} [\sigma(l, \sigma(m, n)) = \sigma(\sigma(l, m), n)]$;
- $\forall l, m, n \in \mathbf{N} [\pi(l, \pi(m, n)) = \pi(\pi(l, m), n)]$;
- $\forall m, n \in \mathbf{N} [\sigma(m, n) = \sigma(n, m)]$;
- $\forall m, n \in \mathbf{N} [\pi(m, n) = \pi(n, m)]$;
- $\forall l, m, n \in \mathbf{N} [\pi(l, \sigma(m, n)) = \sigma(\pi(l, m), \pi(l, n))]$;
- $\forall l, m, n \in \mathbf{N} [\pi(\sigma(l, m), n) = \sigma(\pi(l, n), \pi(m, n))]$.

2. Comment comprendre cela, et pourquoi ?

Pour la personne qui n'a pas suivi un cours de mathématiques supérieures à l'université, le contenu du paragraphe précédent ressemble sans doute à du chinois. L'auteur de cet article prie ses lecteurs de l'excuser pour le trouble occasionné – cette incompréhensibilité était volontaire, et tout l'article est destiné à ceux qui, bien qu'intéressés, sont dépourvus de préparation mathématique.

On peut trouver le contenu du paragraphe 1 (sous une forme plus ou moins proche de celle donnée ici) dans pratiquement n'importe quel manuel de logique de première année ; l'étudiant moyen de première année ne diffère pourtant en rien, dans sa préparation, du lecteur moyen de cet article. Mon bienveillant lecteur peut donc se mettre dans la peau du mathématicien débutant et ressentir ce qu'éprouve ce dernier lorsqu'il ouvre son manuel de logique pour la première fois, le soir précédant l'examen. Tout d'abord, deux choses le perturbent :

- qu'est-ce que tout cela veut dire ;
- pourquoi tout cela est-il si compliqué à dire ?

Si notre débutant aurait obtenu la réponse à la première question en allant consciencieusement au cours, il faut en revanche reconnaître que l'enseignement des mathématiques à l'université ne fournit pas de réponse à la seconde. C'est un fait que celui qui, à ses débuts, prend la peine de se plonger dans la philosophie et l'histoire de la science arrive tôt ou tard à la vérité, mais de tels étudiants sont plutôt rares. La conséquence la plus dommageable en est que la majorité des gens chargés d'enseigner les sciences n'ont pas eux mêmes une idée claire de la raison pour laquelle les mathématiques ont l'allure qu'elles ont, et sont par la suite incapables de l'expliquer à leurs élèves. Le résultat est qu'une proportion tristement importante des élèves sortent du lycée avec l'idée que les mathématiques sont une discipline compliquée à plaisir, et dont l'étude ne paiera jamais la peine qu'elle demande.

Mais avant d'aborder le cœur de cet article et de tâcher de justifier un tant soit peu le caractère inévitable de cette indéniable complication, récompensons la patience du lecteur en lui expliquant le contenu du paragraphe 1.

3. Comprenons la théorie de \mathbf{N}

En fait, le paragraphe 1 décrit les entiers naturels usuels (c'est-à-dire l'ensemble $\mathbf{N} = \{0, 1, 2, 3, \dots\}$) et leurs diverses propriétés. L'élément o n'est rien d'autre que 0, la fonction s désigne le fait de prendre le suivant d'un nombre donné (ainsi $s(0) = 1$, $s(2002) = 2003$, etc.) L'écriture $s : \mathbf{N} \rightarrow \mathbf{N}$ indique que s a *un argument*, c'est-à-dire qu'elle prend un nombre naturel et en donne un autre (dans le cas présent, supérieur de 1 au précédent). Les écritures $\sigma : \mathbf{N} \times \mathbf{N} \rightarrow \mathbf{N}$ et $\pi : \mathbf{N} \times \mathbf{N} \rightarrow \mathbf{N}$ signifient que les fonctions σ et π ont *deux arguments*, c'est-à-dire que chacune d'entre elles prend deux nombres et en donne un comme résultat. Les fonctions σ et π ne sont rien d'autre que la somme et le produit, respectivement.

Bien qu'on écrive habituellement l'addition sous la forme $2 + 3$, il n'est en rien nécessaire d'écrire invariablement le signe '+' entre les deux nombres, et les mathématiciens aiment souvent aussi écrire sous la forme $+(2,3)$. Pourquoi ? La raison se cache dans la nécessité d'avoir un symbolisme universel.

Plus concrètement, les fonctions d'un ou de deux arguments sont loin d'être les seules dont on a besoin dans la pratique, et il faut aussi pouvoir écrire ce qui se passe quand on a besoin de trois données ou plus pour calculer un résultat. Si l'on peut, dans le cas de deux arguments, écrire l'opération *entre* ceux-ci, que devrait-on écrire dans le cas de trois, quatre ou deux cents données ? La seule solution raisonnable est de mettre le symbole de la fonction au début, et d'énumérer tous les arguments à la suite de ce symbole. Au final, le résultat d'une fonction ' \Diamond ' évaluée sur deux cents arguments aura l'allure suivante :

$$\Diamond(\text{arg}_1, \text{arg}_2, \dots, \text{arg}_{200}).$$

Mais si l'on fait quelque chose, il faut le faire avec assurance, et utiliser la même idéologie dans l'écriture de nos fonctions à deux arguments. Dans cette optique, c'est l'écriture $2 + 3$ qui paraît bizarre, tandis que $+(2,3)$ semble beaucoup plus cohérente.

Le cher lecteur attend peut-être déjà depuis quelques instants que l'auteur multiplie les nombres m et n en écrivant $\times(m,n)$ au lieu de $m \times n$, mais pourquoi donc était-il nécessaire de remplacer le vieux symbole familier ' \times ', dans le premier paragraphe, par la lettre π ? Cette métamorphose-là est causée par le désir de l'auteur de mettre en lumière une autre vérité fondamentale de la philosophie linguistique des mathématiques, *l'indépendance par rapport aux symboles*.

En un certain sens, on peut définir les mathématiques comme la science de ce qui reste une fois qu'on a ôté toute signification. Et effectivement, si l'on convient d'écrire les formules de droite à gauche, alors le théorème de Pythagore, par exemple, affirme que si a et b sont les longueurs des deux petits côtés

d'un triangle rectangle et c celle de son hypoténuse, alors on a l'égalité :

$$^2c = ^2b + ^2a.$$

Dans certains pays de langue arabe (où l'on écrit systématiquement de droite à gauche), le théorème de Pythagore s'exprime exactement par cette formule, et les mathématiciens de tradition gréco-latine n'ont absolument rien contre cela, puisque la *signification* du théorème ne change pas quand on l'écrit à l'envers.

De la même manière exactement, nous pouvons désigner l'addition par la lettre σ en lieu et place du signe plus et la multiplication par la lettre π , ou encore écrire o à la place de zéro. Dans le tableau 1 nous traduisons toutes les formules du paragraphe 1 (à l'exception de la formule 7) dans la symbolique familière aux écoliers. Le seul symbole étrange qui reste à expliquer est \forall , qui se lit « quel que soit... », de sorte que $\forall l, m, n \in \mathbf{N}$ veut dire « quels que soient les entiers naturels l, m et n . » Il faudrait, par souci de correction formelle, placer cette phrase avant chaque formule, mais on l'omet souvent en classe, et nous-mêmes aussi, par souci d'économie de place.

Faisons encore remarquer que la fonction s qui sert à désigner le successeur d'un nombre n'est pas vraiment nécessaire : une addition fait le même travail, aussi écrivons-nous $1 + n$ à la place de $s(n)$ dans le tableau 1. De plus, à la place de $s(s(o))$, ou $1 + 1 + 0$, nous utiliserons le symbole¹ 2, et 4 à la place de $s(s(s(o))))$ ou $1 + 1 + 1 + 1 + 0$.

L'hypothèse 7 du paragraphe 1 est d'une nature différente des autres, et nous ne pourrions pas l'expliquer ici. Remarquons simplement qu'elle exprime le principe d'induction, central dans la théorie des entiers naturels, et quelle intervient dans la démonstration de pratiquement toutes les propriétés importantes.

au paragraphe 1	à l'école
$\forall n \in \mathbf{N} \mid s(n) \neq o \mid$	0 n'est le successeur d'aucun nombre
$\forall m, n \in \mathbf{N} \mid s(m) = s(n) \Rightarrow m = n \mid$	si $1 + m = 1 + n$, alors $m = n$
$\forall n \in \mathbf{N} \mid \sigma(o, n) = n \mid$	$0 + n = n$
$\forall m, n \in \mathbf{N} \mid \sigma(m, s(n)) = s(\sigma(m, n)) \mid$	$m + (1 + n) = 1 + (m + n)$
$\forall n \in \mathbf{N} \mid \pi(o, n) = o \mid$	$0 \times n = 0$
$\forall m, n \in \mathbf{N} \mid \pi(m, s(n)) = \sigma(m, \pi(m, n)) \mid$	$m \times (1 + n) = m + m \times n$
$\sigma(s(s(o)), s(s(o))) = s(s(s(s(o))))$	$2 + 2 = 4$
$\pi(s(s(o)), s(s(o))) = s(s(s(s(o))))$	$2 \times 2 = 4$
$\forall l, m, n \in \mathbf{N} \mid \sigma(l, \sigma(m, n)) = \sigma(\sigma(l, m), n) \mid$	$l + (m + n) = (l + m) + n$
$\forall l, m, n \in \mathbf{N} \mid \pi(l, \pi(m, n)) = \pi(\pi(l, m), n) \mid$	$l \times (m \times n) = (l \times m) \times n$
$\forall m, n \in \mathbf{N} \mid \sigma(m, n) = \sigma(n, m) \mid$	$m + n = n + m$
$\forall m, n \in \mathbf{N} \mid \pi(m, n) = \pi(n, m) \mid$	$m \times n = n \times m$
$\forall l, m, n \in \mathbf{N} \mid \pi(l, \sigma(n, m)) = \sigma(\pi(l, m), \pi(l, n)) \mid$	$l \times (m + n) = l \times m + l \times n$
$\forall l, m, n \in \mathbf{N} \mid \pi(\sigma(l, m), n) = \sigma(\pi(l, n), \pi(m, n)) \mid$	$(l + m) \times n = l \times n + m \times n$

TABLEAU 1 : Traduction de la langue formelle en langue humaine

4. À quoi tout cela sert-il ?

Tout cela est bien joli, nous disposons d'une certaine collection de propriétés simples des entiers naturels, et nous avons confiance dans le fait qu'on peut en déduire beaucoup d'autres aussi belles (« la somme ne dépend pas de l'ordre des termes », etc.), qui doivent être valables pour l'ensemble des entiers naturels. Mais... est-ce qu'on ne pourrait pas faire tout cela autrement, ou plus simplement ?

Cette dernière question joue un rôle vraiment fondamental du point de vue de la compréhension des mathématiques, et mériterait que chaque enseignant (même à l'université) lui accorde une attention bien plus grande qu'on ne le fait habi-

¹ NB !!! Juste comme symbole, à la place duquel on pourrait aussi bien avoir ♣, ☺ ou @.

tuellement. Les maîtres et les professeurs ont été confrontés à ces problèmes élémentaires il y a bien longtemps, si ce n'est jamais, et ne savent pas se mettre à la place des élèves ou des étudiants, qui doivent accepter nombre de choses importantes comme des dogmes.

S'il est nécessaire en physique d'accepter beaucoup de dogmes (la constante gravitationnelle est positive, d'où il s'ensuit que les corps s'attirent, au lieu de se repousser), en revanche il est possible d'expliquer pratiquement tout ce qu'on rencontre dans les études de mathématiques.

Pourquoi les conditions 3 et 4 du paragraphe 1 sont-elles précisément $\forall n \in \mathbf{N} [\sigma(o, n) = n]$ et $\forall m, n \in \mathbf{N} [\sigma(m, s(n)) = s(\sigma(m, n))]$, ou $0 + n = n$ et $m + (1 + n) = 1 + (m + n)$, et pas autre chose ? Il se trouve que parmi les entiers naturels l'addition est l'*unique* opération vérifiant l'une et l'autre de ces propriétés : alors que les opérations qui ne satisfont que l'une de ces conditions sont nombreuses. Le lecteur pourra par exemple essayer de trouver une telle fonction de deux arguments, ' \otimes ', qui ne soit pas l'addition, mais qui vérifie pour tout entier n la relation $\otimes(0, n) = n$.²

Les deux conditions en question sont-elles les seules qui permettent de définir l'addition ? Non, loin s'en faut. Par exemple, on aurait pu remplacer les conditions 3 et 4 du paragraphe 1 par l'ensemble suivant :

$$3. \forall n \in \mathbf{N} [\sigma(o, n) = n] ;$$

$$4'. \forall n \in \mathbf{N} [\sigma(s(o), n) = s(n)] ;$$

$$4''. \forall m, n \in \mathbf{N} [\sigma(m, s(s(n))) = s(s(\sigma(m, n)))] ,$$

qui est cependant nettement plus complexe que les deux conditions dont nous avons parlé. Dans les brumes de l'histoire des

² S'il ne trouve pas tout de suite quelque chose, le lecteur peut jeter un coup d'œil à la phrase suivante de cette note, mais auparavant qu'il essaie encore !

On peut prendre, par exemple, $\otimes(m, n) = |m - n|$.

mathématiques, il se trouve certainement d'autres possibilités de définitions de l'addition à avoir été testées, mais on a dû pour finir en rester à celles que nous avons exposées dans cet article, parce qu'elles se sont avérées *les plus simples*.

Hélas, on ne porte pratiquement aucune attention à ce type de démarche de pensée dans l'enseignement des mathématiques, de sorte que notre système d'éducation produit en grand nombre des individus pour qui les mathématiques ne sont qu'absurdité incompréhensible et fastidieuse, dont ils ne pourront utiliser un jour, dans le meilleur des cas, qu'une infime partie. L'idée la plus profonde des mathématiques – décrire une portion notable du monde de façon correcte et laconique – n'atteint pas sa cible.

5. Conclusion

Pour répondre à la question posée de façon rhétorique dans le titre de cet article, on peut dire que les mathématiques sont en réalité d'une simplicité absolue. Au cours de deux millénaires et demi d'histoire, les mathématiciens de tous les pays en ont ôté les complications inutiles, et ce qui est arrivé jusqu'à nous se présente effectivement comme le concentré du travail de toutes ces personnes. Pour comprendre pourquoi telle ou telle chose se fait précisément de telle ou telle manière, il faudrait à nouveau parcourir toute cette histoire, mais malheureusement personne n'a deux mille cinq cents ans à consacrer à l'étude.

Les étudiants d'aujourd'hui n'ont donc pas d'autre solution que de s'accommoder de la plus grande partie des mathématiques, mais cela ne signifie pas qu'ils doivent tout accepter comme dogme. Au moins dans certains domaines, il conviendrait de retracer l'histoire de la discipline au fil des études, non pas pour ce domaine en particulier mais pour sentir que l'on peut faire confiance aux mathématiciens qui nous ont précédés dans les temps anciens. L'assimilation du domaine suivant ne soulèverait

plus alors de manière si insistante la question « À quoi tout cela va-t-il bien servir ? »

Notre enseignement des mathématiques s'approchera-t-il un jour de cet idéal ? L'avenir le dira.

Raivo Mänd

Université de Tartu, zooécologie

**LA MALÉDICTION DE LA MÈRE ÉTERNELLE,
OU POURQUOI NOUS NE COMPRENONS PAS TOUJOURS
LE SEXE OPPOSÉ**

La nature de l'être humain a toujours constitué pour lui-même un mystère. Pourquoi, si souvent, ne comprenons-nous pas le comportement de nos semblables – ni même, parfois, le nôtre ? Pourquoi, en dépit de la morale qui lui est inculquée du berceau à son lit de mort, et cela depuis des siècles, un individu commet-il si fréquemment des actes qui violent la conception qu'ont les autres de la morale, voire même la sienne propre ? Un mystère particulièrement obscur est celui qui entoure le sexe opposé. En général, les femmes ne comprennent pas les hommes et vice-versa.

Au cours des dernières années, une idée a pénétré dans le monde des chercheurs : la clé du mystère de l'être humain se cache dans l'histoire de son évolution. Un comportement aujourd'hui insensé, voire dangereux, a pu, dans un passé lointain et un autre contexte, être indispensable à la survie.

Ainsi, pour nous mettre sur la trace du mystère de l'être humain, est-il utile d'étudier le comportement de nos lointains ancêtres – les animaux. Pas seulement les animaux, d'ailleurs, mais des précurseurs plus lointains encore, les champignons et les bactéries. En effet, beaucoup de gènes se cachent en nous, qui dirigeaient jadis le comportement de nos ancêtres dans leur environnement propre.

On m'objectera peut-être que l'être humain n'est pas un

animal. Cependant, aucun chercheur en médecine, anatomiste ou physiologiste, ne doute que s'il y a dans l'être humain quelque chose de plus, il demeure tout de même certainement en très grande partie un animal. Et pour étudier ces mystères, il convient justement de partir de là. Pourquoi devrait-il en être différemment lorsqu'il s'agit du comportement ?

Lorsque Tércence disait *Homo sum, humani nil a me alienum puto* « Je suis un homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger », il voulait dire en réalité que l'être humain n'est pas un dieu, un être parfait, mais qu'il porte en lui un embryon d'animalité. Ainsi conviendrait-il d'interpréter les paroles de Tércence de la façon suivante : *Animal sum, animalis nil a me alienum puto*, « Je suis un animal et rien de ce qui est animal ne m'est étranger ».

Les comportements des hommes et des femmes sont largement différents. Pourquoi en est-il ainsi ? Qu'il serait bon, pourtant, que les sexes opposés se comprennent mieux, que nous posions sur la vie des regards plus semblables ! Combien de mariages brisés éviterait-on ainsi, combien de malheureux y aurait-il en moins dans le monde ! Mais non, les intrigues de milliers de romans, de films, de pièces de théâtre, de comédies musicales ou de bandes dessinées, sont encore et toujours fondées sur le conflit qui résulte de l'incompréhension réciproque de l'homme et de la femme. Ce conflit est né en réalité il y a très longtemps, littéralement au commencement des temps.

Au commencement, il y avait les vierges. Cela signifie que la multiplication des tout premiers être vivants – les plus primitifs : les bactéries unicellulaires –, avait lieu selon un processus non sexué. L'ADN de la cellule se répliquait, puis la cellule se divisait en deux, donnant naissance à deux nouvelles cellules, dotés de gènes absolument identiques.

Plus tard apparut la reproduction sexuée, c'est-à-dire que deux cellules porteuses de génomes différents constituaient des cellules dites sexuelles, qui à leur tour donnaient naissance à un descendant unique, chez qui les gènes des parents étaient mélangés en une combinaison pratiquement aléatoire. Malgré son coût et sa complication relatifs, la reproduction sexuée se répan-

dit à la vitesse de l'éclair chez les êtres vivants de l'époque, car la recombinaison rapide du matériel génétique permettait une évolution rapide, donc l'adaptabilité aux conditions nouvelles et changeantes de l'environnement, en même temps qu'elle prévenait la spécialisation des ennemis et des parasites en vue d'une exploitation trop facile de leurs proies.

Lors de l'étape initiale de la reproduction sexuée, c'étaient des cellules sexuelles de tailles comparables qui s'unissaient. Elles donnaient toutes deux à leur descendant leur ADN et les éléments nourriciers de la cellule. Il s'agissait donc d'un stade de reproduction sexuée sans différenciation sexuelle.

Mais tous les descendants des unions de cellules sexuelles ne connaissaient pas des fortunes identiques. Pourquoi ? Il existait des fluctuations dans la taille des cellules sexuelles et dans leur richesse en nutriments. Le descendant de cellules sexuelles de grande taille disposait d'un capital nourricier plus important (*i. e.* d'une meilleure place sur la grille de départ) que le fruit de l'union de deux cellules de petite taille. Les choses étaient toutefois plus compliquées : la dépendance par rapport à la différence de taille était cruciale. C'est pourquoi il était toujours intéressant pour les cellules sexuelles de s'unir à des cellules plus grandes ; pour les cellules les plus petites, c'était d'ailleurs vital, deux petites cellules sexuelles ne disposant pas au total d'une énergie suffisante pour former un descendant. En revanche, la mobilité des petites cellules était plus importante, et leur probabilité de rencontre avec une grosse cellule apte à la reproduction supérieure à celle des grosses cellules elles-mêmes.

Le choix naturel causé par cette situation conflictuelle favorisait une diminution toujours plus importante de la taille des petites cellules, augmentant d'autant leur mobilité et leur faculté de traverser les membranes cellulaires. Au contraire, pour ce qui concerne les grosses cellules, on assista à l'augmentation de leur taille, ce qui garantissait la capacité à donner naissance à un descendant viable même en cas d'union avec une petite cellule. Résultat de ce choix différenciant, deux groupes de cellules sexuelles se dessinèrent, les unes appelées cellules-semence

(minuscules, mobiles, mais ne contenant pour l'embryon à venir pratiquement rien d'autre que l'ADN) et les autres cellules-œufs (géantes comparées aux premières, peu mobiles, riches en nutriments). Les sexes étaient nés : femelle et mâle.

Comme la production des cellules-semence est peu onéreuse, il s'en fabrique des quantités fantastiques. La préparation des cellules-œufs demande, elle, du temps, de l'énergie et des ingrédients rares ; la femelle ne peut en produire qu'un nombre limité au cours de sa vie.

Nous pouvons ainsi considérer la partie femelle (l'organisme producteur de cellules-œufs) comme un producteur ou un investisseur, qui investit dans l'embryon en développement, en plus des gènes, les nutriments nécessaires au démarrage de la vie. La partie mâle (l'organisme producteur des cellules-semence) est au contraire un parasite, qui répand ses gènes en exploitant les ressources présentes dans les cellules-œufs. Entre les intérêts du producteur et ceux de l'exploiteur de son travail, il est naturel qu'un conflit se produise.

Être un producteur dont le fruit du travail est exploité par les parasites mâles est une malédiction, qui accompagne les organismes femelles depuis l'origine des temps. C'est précisément ce que j'appelle « la malédiction de la mère primitive ».

Quel est l'intérêt premier du mâle ? Naturellement, s'accoupler avec le plus grand nombre possible de femelles productrices de cellules-œufs riches en nutriments, afin de répandre ses gènes aussi économiquement que possible. Et quel est, par contre, l'intérêt de la femelle ? Comme les cellules-œufs sont coûteuses et en nombre limité, la stratégie masculine du plus grand nombre possible d'accouplements avec des représentants du sexe opposé ne lui convient évidemment pas. Au contraire, l'intérêt de la femelle est de s'accoupler avec un nombre limité de mâles, porteurs des gènes de la meilleure qualité possible.

C'est pourquoi, dans la nature, les mâles sont d'ordinaire des harceleurs sexuels qui cherchent le plus possible d'occasions de s'accoupler, tandis que les femelles sont réticentes, prudentes, difficiles. Mais les femelles sont présentes en nombre insuffisant,

et pour pouvoir se reproduire les mâles doivent rivaliser et combattre entre eux.

Quels sont les choix possibles des mâles dans cette concurrence ? Les « *machos* » s'affrontent physiquement et le vainqueur gagne le droit de s'accoupler avec la femelle. Le meilleur combattant aura donc le plus grand nombre de partenaires sexuels, et ce mâle est celui qui fera passer le plus grand nombre de copies génétiques dans la génération suivante. Les mâles du type « propriétaire terrien » contrôlent un territoire le plus étendu possible, d'où ils peuvent tirer les ressources nécessaires pour leurs femelles et leur descendance. Plus étendu est le territoire, plus grand est le nombre de femelles qui s'y installent. Les « hommes d'affaires » font aux femelles des présents de valeur (par exemple sous forme de nourriture), et ils en retirent le droit de s'apparier. Les « beaux gosses » envoûtent les femelles par quelques signes sexuels particuliers, qui traduisent la qualité du génotype du mâle. Les femelles tiennent à ce que leur descendance tire ses gènes de mâles de qualité, car leur progéniture elle-même sera ainsi attractive et apte à la survie. Les « fraudeurs » tentent de se faire passer aux yeux de la femelle pour des mâles de qualité, et avant que celle-ci ne découvre la supercherie, ils ont déjà réussi à la féconder. Certains mâles se changent en véritables parasites en ce qui concerne l'habitat ou le mode de vie (par exemple, les mâles du cératide abyssal (*ceratias holboelli*) sont de petites créatures à la structure sommaire, qui élisent domicile dans les entrailles de la femelle, à proximité des conduits ovariens, qui tirent profit de la nourriture capturée par la femelle et dont l'unique fonction est de féconder la ponte de celle-ci). Les « pères de familles » gagnent les faveurs des femelles par la « promesse » de veiller sur leur progéniture dans l'avenir. Cette stratégie permet de faire face aux conditions les plus difficiles, dans lesquelles la survie de la descendance dépend de façon cruciale des soins des deux géniteurs. Il reste encore une compétition invisible : la concurrence des spermés. Si, par exemple, les femelles ont pour comportement de s'accoupler avec autant de mâles qu'il se présente de candidats, alors ceux

qui produisent un sperme de meilleure qualité ont davantage de chances que les autres de les féconder.

On trouve dans le règne animal des exemples d'utilisation de toutes ces formes de lutte. Nombre d'entre elles nous sont également familières au sein du genre humain.

Maintenant, de quelles possibilités les femelles disposent-elles pour parvenir à leurs fins – choisir un mâle avec discernement ? Tout d'abord, un choix passif s'opère déjà lorsque les mâles rivalisent et luttent entre eux, et que le vainqueur conquiert un droit sur la femelle. À ce type de comportement s'associe automatiquement, pour la femelle, l'accouplement avec les meilleurs mâles. En outre, pour de nombreuses espèces, les femelles procèdent également à un choix actif. Celui-ci peut être manifeste ou caché. Il y a choix manifeste lorsque la femelle se soumet exclusivement au mâle qui lui plaît. Dans le cas d'un choix caché, elle utilise des moyens secrets – par exemple la faculté d'entreposer le sperme de plusieurs mâles dans ses voies sexuelles et de n'utiliser que la semence issue de celui qu'elle a élu. Dans ce cas, le mâle lui-même ne sait pas s'il a été sélectionné ou non.

Ainsi, pour perpétuer leurs gènes, le mâle et la femelle doivent s'accoupler. De là procède la passion la plus impérieuse, le besoin le plus puissant qui existe – l'instinct sexuel, l'amour. Mais tout cela cache aussi un conflit : pour satisfaire leurs besoins amoureux, pour apaiser au mieux la tension sexuelle qu'ils éprouvent, mâles et femelles ont recours à des stratégies différentes.

Y a-t-il une échappatoire à la malédiction de la mère éternelle ? Non et oui. Non, parce que les cellules-œufs demeurent précieuses et qu'il s'en produit nécessairement moins. Pour les femelles, la discrimination et la retenue sont toujours plus payantes que l'impétuosité sexuelle. Pour les mâles en revanche, l'activisme sexuel et l'abondance des partenaires constituent une meilleure stratégie de reproduction. Oui, car en réalité le prétendu harcèlement du sexe féminin en tant que tel par le sexe masculin en tant que tel n'existe pas. Le harcèlement ne peut être que le fait d'individus. Comment cela se fait-il ?

Entre les intérêts des deux sexes règne en réalité un équilibre dynamique. Il y a certes abondance de spermatozoïdes, mais comme dans la nature, au sein d'une espèce, le rapport numérique entre individus des deux sexes est rarement 1:1, seule une petite partie d'entre eux a le privilège de féconder une des rares cellules-œufs riches en éléments nutritifs. En revanche, si la fabrication des cellules-œufs est coûteuse pour les femelles, chacune de ces cellules peut, si cela est souhaité, trouver au sein des milliards de spermatozoïdes celui avec qui former une descendance. De plus, l'investissement représenté par les cellules-œufs est loin d'être la seule chose dont a besoin la descendance. Chez de nombreuses espèces, le mâle assiste aussi la femelle dans les soins à donner à la progéniture.

Cet investissement des mâles dans leur descendance (les soins paternels) diminue leur comportement parasitaire et atténue notablement les conflits entre les sexes. Le mâle n'a tout simplement pas, dans ces circonstances, le temps de rechercher beaucoup d'occasions de copuler. Dans le cas contraire, il serait lui-même perdant car les chances de percée de sa descendance diminueraient. Chez beaucoup d'espèces animales, c'est justement le mâle qui élève les petits, la tâche de la mère se limitant à l'enfantement ou à la ponte. Chez les humains aussi, la contribution masculine à l'éducation des enfants est en règle générale importante.

Toutefois cela a aussi, malheureusement, un coût pour les femelles. Si l'investissement personnel du mâle vis-à-vis de sa descendance est grand et que cela l'empêche de s'accoupler avec un grand nombre de femelles, il devient à l'égard de celles-ci aussi sélectif qu'elles-mêmes le sont à l'égard des mâles. Il peut alors arriver que les meilleures femelles obtiennent un partenaire de qualité, tandis que les plus faibles doivent se contenter d'un partenaire médiocre ou se résoudre à l'état de « vieilles filles ». C'est souvent vrai aussi pour les femmes. Les études montrent que les hommes sont extrêmement sélectifs en ce qui concernent les femmes qu'ils envisagent d'épouser. Pour une aventure sans lendemain ils sont moins regardants, car celle-ci

ne s'accompagne pas de l'obligation d'élever la progéniture.

En vérité la femme est, elle aussi, descendante d'une mère originelle – de quelque bactérie depuis longtemps éteinte, qui se reproduisait de façon sexuée et chez qui s'opéra une différenciation sexuelle –, et elle porte le fardeau héréditaire que ce changement révolutionnaire dans l'évolution apporta avec lui. Même si la sollicitude paternelle manifestée par l'homme atténue le conflit originel entre lui et la femme, source de toutes leurs incompréhensions, celui-ci perdure cependant, de façon patente, en raison de l'écart persistant qu'entretiennent les différences fondamentales entre les cellules sexuelles.

Que pourrait faire la femme, si elle désirait changer sa condition présente ?

Tout d'abord, elle pourrait combattre pour obtenir une plus grande liberté de choix. La possibilité et le droit de ne concevoir des enfants qu'avec les hommes les meilleurs supposerait sans doute le passage de la monogamie à la polygamie, où seuls quelques hommes auraient la chance de trouver des partenaires sexuels. Filles-mères et harems ne seraient plus des objets de réprobation mais des phénomènes naturels, comme c'est le cas chez la majorité des mammifères (classe dans laquelle la systématique range aussi les êtres humains).

Ensuite, la femme pourrait combattre pour que les hommes prennent en charge, davantage encore que jusqu'à présent, le soin des enfants. Peut-être même au point que la femme, après l'enfantement, n'aurait plus du tout à s'occuper d'eux (comme par exemple chez un petit poisson très courant, l'épinoche).

Mais arrêtons-nous là ! Il faut aussi réaliser que ces deux objectifs sont incompatibles. En cas d'élargissement de la liberté sexuelle, la liberté consécutive à l'enfantement (c'est-à-dire la possibilité de déléguer une partie de la charge du soin des enfants au partenaire) diminue inévitablement, et vice-versa, car ces deux tendances ont depuis toujours une influence négative l'une sur l'autre. Les femmes doivent choisir ce qu'elles préfèrent. Ou s'accomoder d'un compromis entre les deux. Par exemple, de la situation qui règne aujourd'hui. Naturellement,

l'homme peut lui aussi choisir de chercher, ou non, à avancer dans l'une de ces deux directions.

Jusque là, les conflits et les incompréhensions entre hommes et femmes demeureront aussi normaux que l'amour et la passion réciproque.

Francis Segond

PETITE TYPOLOGIE DU ROMAN À L'USAGE DES MAL-ENTENDANTS

Chapitre I

Résumé

Négligeant quelque peu le formalisme scientifique qui siérait pourtant à un tel colloque, l'auteur, sans toutefois omettre une certaine rigueur, propose quelques considérations sur un classement des romans suivant les intentions de communication de l'auteur avec son lecteur. Pour commencer.

« Où l'on commence à ne pas comprendre. »

Gaston Leroux, *Le Mystère de la chambre jaune*

« [...] voici un livre, par moi manuscrit, que vous pouvez saisir vingt-huitième et lire, afin non seulement de prendre patience, mais de plus probablement me comprendre au cours de ce voyage sur la nécessité duquel je ne demande pas votre avis. »

Alfred Jarry, *Gestes et opinions du docteur Faustroll*

« Et puis tu poursuis ta lecture, et tu t'aperçois que le livre se laisse lire indépendamment de ce que tu attendais de l'auteur. »

Italo Calvino, *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, 1979

0. Définition partielle du comprendre.

- I. 1. Concevoir, saisir le sens de. *Comprendre la pensée de qqn.*
 2. Se représenter avec plus ou moins d'indulgence les raisons de qqn, de qqch ; admettre.
- II. 1. Mettre dans un tout, incorporer. *Comprendre toutes les taxes dans le prix.*
 2. Avoir en soi, être formé de. *Paris comprend vingt arrondissements.*

nous dit le Petit Larousse, et à l'en croire, le sens est épuisé en quatre points.

Si pourtant je m'exclame devant un locuteur français : « Comment vas-tu-yau-d'poêle ? », il y a de fortes chances qu'il me rétorque : « Et toi-le à matelas ! », puis qu'il lève les yeux au ciel d'un air navré. Saluons alors un Allemand d'un chaleureux : « *Wie geht's-von Berlichingen?* », l'éventualité qu'il vous réponde : « *und Du-delsack!* » est extrêmement ténue. Il lèvera néanmoins les yeux au ciel, mais pour d'autres raisons, en marmonnant : « *Die spinnen, die Franzosen!* » Le calembour est le même, la traduction/adaptation acceptable, mais la compréhension différente.

Lorsque Melville commence le premier chapitre de *Moby Dick* par ces mots : « *Call me Ishmael.* », le public français lira dans la traduction due à Giono et Lucien Jacques : « Je m'appelle Ishmael. Mettons. » Dans l'absolu, la traduction est correcte, même excellente, mais la compréhension du texte différente. Par la géniale précision de « mettons », en malicieux clin d'œil vers le lecteur, les traducteurs ont choisi une des implications du simple « *Call me Ishmael* » pour faire entrer le lecteur de plain-pied dans le conte.

Si enfin je dis : « Je ne comprends rien aux romanciers estoniens ! », ce sera le strict constat de la réalité, ne possédant aucune notion de cette langue et n'en ayant jamais lu de traduction.

Ces trois aspects, culturel, sémantique ou logique du comprendre, choisis au hasard dans une liste non-finie de possibilités, ne permettent que de mesurer l'ampleur d'une tentative

de définition exhaustive. Pour pallier cette difficulté, nous nous limiterons donc à une définition sommaire de la compréhension, la réduisant à deux termes : la *compréhension déduite* et la *compréhension induite*.

Par compréhension déduite, j'entends la compréhension que le récepteur, en ce cas le lecteur, tire de l'énoncé (ici un texte) en faisant jouer ses connaissances (linguistiques, culturelles) et son expérience.

La compréhension induite est, à l'inverse, celle résultant des propositions et de la suggestion de l'émetteur de l'énoncé, en l'occurrence de l'auteur du texte. Celle-là seule nous intéressera par la suite.

I. L'intention supposée de l'auteur.

« Als Gregor Samsa eines Morgens aus unruhigen Träumen erwachte, fand er sich in seinem Bett zu einem ungeheueren Ungeziefer verwandelt. »

« Longtemps, je me suis couché de bonne heure. Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite que je n'avais pas le temps de me dire : Je m'endors. »

« Vers quatre heures, ce 25 juin, tout semblait prêt pour le sacre de Talou VII, empereur du Ponukélé, roi du Drelchkaff. »

Trois entrées en matière, trois invitations lancées au lecteur, comme autant d'évidents ponts entre l'auteur et celui-ci. En est-on bien sûr ?

L'intention du romancier est-elle toujours la même, qui impliquerait la nécessaire volonté de proposer, voire d'imposer son œuvre de la façon la plus explicite possible ? Ce n'est peut-être pas aussi simple.

Réduisant à dessein l'autre membre de la relation qui unira l'auteur et son lecteur à sa capacité de compréhension immédiate (tout est dit dans *Lector in fabula*¹ !), nous supposons arbitrairement, dans un premier temps, trois catégories d'auteurs :

1. L'auteur a le désir d'être compris de son lecteur ;
2. L'auteur n'a pas le désir d'être compris ;
3. L'auteur s'en fout.

Le lecteur ingénu, non averti de la critique et de l'histoire littéraires, pourrait placer *Moby Dick* dans la première catégorie, même s'il était un instant dérouté par le prologue sur les baleines « *Supplied by a Late Consumptive Usher to a Grammar School* », *Les Impressions d'Afrique* dans la deuxième et *Du Côté de chez Swann* dans la troisième, hésitant à classer *La Métamorphose* dans d'aussi étroites cases.

II. L'intention réelle de l'auteur ?

Mais cet improbable lecteur n'existe pas et nous devinons que ces catégories sont trop vagues et restrictives. Un développement du schéma initial permet de classer plus correctement un certain nombre d'œuvres :

- 1a. L'auteur a le désir d'être compris par tous ses lecteurs ;
- 1b. L'auteur a le désir d'être compris par une partie de ses lecteurs ;
- 2a. L'auteur n'a pas le désir d'être compris de ses lecteurs (imaginons Lacan décidant d'écrire un roman de cape et d'épée...) ;
- 2b. L'auteur n'a pas le désir d'être compris par tous ses lecteurs ;

¹ Umberto Eco, *Lector in fabula*, traduction française Grasset et Fasquelle, 1985.

- 2c. L'auteur n'arrive pas à être compris par ses lecteurs (cf. Nathalie Sarraute) ;
- 3a. L'auteur écrit pour lui-même ;
- 3b. Le premier souci de l'auteur n'est pas la compréhension de son texte ;
- 3c. L'auteur cherche à tromper délibérément son lecteur.

Faut-il placer dans la catégorie 1a (L'auteur a le désir d'être compris par tous ses lecteurs) tous les romans « populaires », la littérature de gare, le roman policier et de science fiction ? Ce serait trop simple et en partie erroné, mais le roman historique et le roman d'aventure y trouvent généralement leur place, d'Apulée à Cervantès, de Walter Scott à Dumas, de Stevenson à Jules Verne, de Melville, Karl May, Flaubert, London, Tolstoï, Kipling à Blaise Cendrars.

Bien qu'il s'en défende et ait dit de lui-même « Il chante bas, et souhaite que très peu l'entendent », Valéry Larbaud illustre lumineusement cette catégorie :

« Il ne faut pas bouger. Pas même soulever un doigt. La pendule sur la cheminée marque cinq heures cinq. M. Marcatte est en retard de cinq minutes ; et c'est bon signe. S'il allait encore une fois manquer l'heure de la leçon... Ou s'il n'arrivait qu'à la demie : il n'y aurait plus qu'une demi-heure de solfège. Il ne faut pas bouger : le moindre mouvement pourrait le faire venir... »

L'enfant attendant son professeur de solfège, s'invente un rituel pour conjurer sa venue, puis son esprit papillonne au fil des minutes gagnées sur la grande aiguille qui descend inexorablement vers la demie, et se fixe sur la Figure, connue de lui seul, dans les veines du marbre de la cheminée...

Gide écrivait à Larbaud « *Vos exquises Enfantines me plongent dans un enchantement sans mélange. Je les lis et relis chacune*². » Ce jugement, partagé par Marcel Proust qui dédia ses *Pastiches et Mélanges* « à l'auteur des *Enfantines* », sera sans conteste émis

² Lettre d'André Gide à Valéry Larbaud, datée de février 1918.

par tout lecteur de ce livre, quel qu'il soit, homme âgé, femme jeune, adolescent, parce que nous avons tous vécu un semblable moment, parce que la compréhension est ici universelle.

Cela n'est pas toujours évident, même dans l'esprit de l'auteur, ainsi Flaubert confesse dans une lettre à Louise Colet : « Il me semble que j'écris mal ; tu vas lire ça froidement ; je ne dis rien de ce que je veux dire. C'est que mes phrases se heurtent comme des soupirs ; pour les comprendre il faut combler ce qui sépare l'une de l'autre³. »

Les ouvrages de Jules Verne sont un autre exemple d'universalité (de la compréhension par le lecteur), par leur ambition pédagogique certes – par la vulgarisation des connaissances scientifiques de l'époque –, mais surtout par le désir constant de partager avec son lecteur le plaisir de l'aventure imaginée pour atténuer l'absence de l'Aventure réelle dont il fut privé dans son enfance⁴, dont nous sommes presque tous privés...

La plume arrête de griffer le papier... un temps mort...

L'auteur, nous l'appellerons Xavier. Mettons. L'auteur repousse sa chaise qui racle en rechignant le sol dallé. Il prend en soupirant la dernière feuille qu'il vient de couvrir de son écriture irrégulière. Il relit les lignes surchargées de ratures, visiblement mécontent. Il hésite, encore un soupir, puis barre l'avant-dernier paragraphe à partir de « ainsi Flaubert confesse dans une lettre à Louise Colet... » et écrit « hors sujet » dans la marge.

– Le lecteur va se demander où je veux en venir... je commence à m'emmêler dans mes propres catégories... voyons où mettre Nabokov...

L'auteur rapproche sa chaise du bureau en ahanant. Il essuie la plume sur une feuille de buvard : un geste habituel, inconscient, datant de l'époque où il ne pouvait que se payer des stylos de prisunic... il tire la feuille à lui et se remet à écrire.

« On a reproché à Vladimir Nabokov une façon d'élitisme, un air aristocratique qui semble lui faire dédaigner son lecteur. Cela a surtout été dit de la dernière période de sa vie, qui vit

³ Gustave Flaubert, lettre à Louise Colet, 4 août 1846.

⁴ cf. sa fugue à l'âge de onze ans.

la naissance de ces deux chefs-d'œuvre que sont *Pale Fire* (*Feu Pâle*, 1962) et *Ada* (1969). Mais *Pale Fire*, en particulier, n'est en rien dédaigneux de son public, il est même de mèche avec lui, à condition de voir en ce public toute personne étant passée par l'université et en ayant gardé les séquelles. A cette restriction près, mais elle est de taille, le lecteur est complice de l'auteur qui veut partager avec lui cette réjouissante parodie de travaux de recherche et d'érudition. »

Il s'arrête.

– On est dans quelle catégorie là ? 1b ou 2a ?... Et merde !

C'est sa pipe qui vient de glisser de la table et qui rebondit sur le sol, dispersant de la cendre tout autour de sa chaise. Il tente de la rassembler du bout du pied, mais ne parvient qu'à laisser de longues traînées grises sur les carreaux blancs. Il ramasse sa pipe, la cale entre les dents, jure encore une fois et s'abîme dans la contemplation de la feuille de papier.

– 1b ! Nabokov, c'est 1b ! Et ce qui est vrai de Nabokov, l'est aussi de Jarry avec *L'Amour absolu* ou le *Docteur Faustroll*, de Lautréamont, de *Marelle* de Cortázar, de Robertson Davies (*Depford Trilogy*) ou de Thomas Pynchon⁵... bon, au tour de Gustav Meyrinck maintenant ! C'est-à-dire catégorie René Daumal... ouais...

La plume a repris son cours de sinusoïde au bas de la page.

« Je nie qu'une pensée claire puisse être indicible. Pourtant l'apparence me contredit ; car, de même qu'il y a une certaine intensité de douleur où le corps n'est plus intéressé, [...], ainsi il y a une certaine intensité de la pensée où les mots n'ont plus part. »

René Daumal, *La Grande beuverie*, Gallimard, 1938.

Depuis quelque temps déjà, l'auteur a cessé d'écrire. Il met sa vieille casquette rouge, un tic qu'il a depuis toujours lorsque les idées ne viennent pas. Sa pipe éteinte pend au coin de la bouche. Il rêve.

– ... « l'auteur cherche à tromper son lecteur »... une caté-

⁵ Qui suivit les cours de Nabokov à la Cornell University.

gorie rigolote... un procédé littéraire vieux comme le monde, comme *Le jeune enchanteur, histoire tirée d'un palimpseste de Pompeia* de Baudelaire⁶... Sir John Mandeville faisant passer pour une relation authentique son « roman » sur le prêtre Jean... *Nadja* de Breton ? Où vais-je donc caser *La Vie mode d'emploi* de Perec ? Et *Les Nouvelles Impressions d'Afrique* ? Et son corollaire grand public qu'est *L'enchâssement* de Ian Watson (ça se rapporte à 1a, non ?) Et Thomas Rolfe ? Et Velimir Khlebnikov ? (Ah ! non, lui, c'est un poète, pas un romancier, ouf !)

Il rebourre sa pipe lentement. Il a mis ses pieds sur le bureau ; sur les feuilles éparées, entre deux piles de bouquins.

— Et tout ça pour un colloque dans une vague ville inconnue d'un pays que j'aurais bien eu du mal à situer sur une carte il y a encore un mois ! J'aurais dû me renseigner avant si la bière y est bonne ! Si ça se trouve, c'est encore un État tempérant, comme la Finlande ou la Suède...

Deux heures se sont écoulées. L'auteur est penché sur son bureau, il écrit rapidement, rature, reprend une phrase, souligne ; la plume crisse sur le papier.

« Les limites d'un tel découpage sont cependant évidentes.

Julio Cortázar, parlant de Jules Verne que nous avons pourtant placé sans hésiter dans la catégorie 1a, dit :

« Je me rappelle : à onze ans j'ai prêté à un camarade *Le Secret de Wilhelm Storitz* où Jules Verne me proposait comme toujours le commerce naturel et intime avec une réalité qui n'était pas si différente du quotidien. Mon ami me rendit le livre : "Je n'ai pas pu le finir, il est trop fantastique." Je me souviendrai toujours de ma surprise scandalisée. Fantastique un homme invisible⁷ ? »

⁶ Cette nouvelle, publiée en février 1846 dans *L'Esprit public* sous le nom de Baudelaire-Dufays, est doublement trompeuse : longtemps attribuée à Baudelaire, on sait aujourd'hui qu'il n'en fut que le traducteur. Écrite en 1836, elle est l'œuvre de George Croly (1780-1860). voir W.T. Bandy, Baudelaire et Croly, la vérité sur le jeune enchanteur, *Mercur de France*, 2/1950.

⁷ Julio Cortázar, *Le Tour du jour en quatre-vingts mondes*, NRF Gallimard, 1980 (pour la traduction française).

Que dire également des *Lettres de la religieuse portugaise* qu'il convenait de ranger dans la catégorie 2b (l'auteur n'a pas le désir d'être compris par tous ses lecteurs), sinon 3a (l'auteur écrit pour lui-même), tant que l'exégèse érudite n'avait pas attribué la paternité de l'œuvre à son supposé traducteur, le vicomte de Guilleragues, la faisant ainsi passer en 1a, au grand dam de Rilke, son traducteur allemand ? »

Il est six heures du soir. L'auteur est en train de relire les feuillets qui gisent épars sur le bureau. Il semble avoir du mal à retrouver le fil de son argumentation, voire à comprendre où il voulait en venir avec ses huit catégories.

– Pourquoi pas seize ou trente-deux ? Ou soixante-quatre ? Cette manie actuelle qui consiste à classer, catégoriser, nomenclaturer... une littérature normative... À quoi bon ? Cela améliorera-t-il la compréhension du lecteur ? Ramener le roman à une quelconque botanique... faut-il que les littérateurs aient un complexe vis à vis des sciences exactes ?

Il fait le point :

– Six pages, ça devrait faire vingt minutes d'intervention. Les contraintes sont respectées... une contrepèterie volontaire, sans compter les inconscientes... j'ai parlé des bouquins que j'aime... Ai-je réussi à faire comprendre ce que je comprends dans les romans que j'aime ?

L'auteur se demande un instant dans quelle catégorie il placerait le texte qu'il vient d'écrire. Il s'aperçoit que la cafetière est vide et qu'il a fumé au moins deux fois toutes les pipes alignées sur le ratelier. Il a la bouche empâtée et ressent les premières aiguilles de la migraine. Il jette un regard circulaire dans la pièce enfumée et se lève.

– Le chapitre deux, ce sera pour demain.

III

Cette forme d'Histoire est de beaucoup la plus utile. Les mouvements publics dependent plus de la conduite de la fortune, les privez de la nostre. C'est plustost un jugement que deduction d'Histoire; il y a plus de preceptes que de contes. Ce n'est pas un livre à lire, c'est un livre à estudier et apprendre...

Michel de Montaigne

Janika Päll

Université de Tartu, lettres classiques

SUR LES ESTES DE TACITE ET L'IMPARTIALITÉ EN HISTOIRE¹

Mon exposé d'aujourd'hui traite de la tribu germanique mentionnée en l'année 98 au chapitre 45.2 de la *Germania* de Tacite, du lieu de séjour des *Aesti* et des possibilités de le déterminer de façon scientifique. Comme le nom cité se prononce 'esti' et que l'on considère qu'il concerne une tribu riveraine de la mer Baltique (chez Tacite : la mer des Suèves, ou une mer bordant ou contenue dans le territoire des Suèves), il est raisonnable de se demander si cette tribu a un rapport avec nous – les Estoniens. Cette question a été discutée par les historiens, les archéologues, les géographes, les ethnographes, les linguistes spécialisés en étymologie ou en toponymie, ainsi que par les spécialistes de la langue et de la littérature latines. On n'a hélas généralement trouvé aucun lien entre les Estes de Tacite et les Estoniens, mais plutôt des rapports avec des tribus baltes ayant précédé les Lettons et les Lituanais². Il est toutefois déjà arrivé que l'on présente Tacite comme ayant décrit les anciens Estoniens : ce fut le cas du baron von Wrangel à la fin du XVIII^e siècle, mais aussi par exemple de Jaan Jõgever³ en 1911 ou de Valter Saks en 1960.

¹ Version remaniée en février 2004.

² Voir K. Inno, *Aestii, the Estonians and the Origin of Eesti*, *Ural-Altische Jahrbücher*, 1982, 54, p. 57-85 ; J. G. C. Anderson, *Gornelii Taciti De origine et situ Germanorum*, éd. J. G. C. Anderson, Clarendon Press, Oxford, 1970 (première publication 1938).

³ Voir R. Palmaru, Tacitus ja loodud poliitiline muinsus, *Postimees*, 22 novembre 1998, n° 307 ; J. Unt, „Hõbevalgeimast” mõeldes, *Kirjanduse Jaosmaa* '85, 10^e année, Eesti Raamat, Tallinn, 1987, p. 109-115.

De manière plus influente, Lennart Meri a présenté cette théorie dans ses récits de voyage *Hõbevalge* (1976) et *Hõbevalgem* (1984), où il attribue aux Estes collecteurs d'ambre la mémoire du ciel embrasé à la suite de la chute du météore de Kaali. Pour Meri, les Estes ne sont que l'un des nombreux arguments au moyen desquels il tente de démontrer que l'*Ultima Thule* (dans la version de Lennart Meri : *Tulesaar*), abondamment mentionnée par les géographes antiques, se trouvait à l'emplacement de Saaremaa et doit son nom à la chute du météore de Kaali. Le débat animé⁴ qui suivit la parution du livre fut relancé quatre ans plus tard, à l'occasion du séminaire finno-estonien « Par la volonté de Tacite », tenu les 9 et 12 novembre 1998 pour célébrer le mille neuf-centième anniversaire de la parution de *Germania* de Tacite (sous le patronage de Lennart Meri, alors président de la République d'Estonie, et en présence des présidents de la République des deux pays). À côté des Estes déjà nommés, l'attention se concentra sur les Fennes, également mentionnés dans la *Germania*, dont on débattit surtout pour savoir s'il s'agissait d'anciens habitants de la Laponie ou de la rive nord du golfe de Finlande, ou encore, plus généralement, d'ancêtres des Finlandais dans la mer Baltique⁵.

Pour les Estoniens et les Finlandais, petits peuples de l'Europe du Nord, la question a presque une importance politique : une mention chez Tacite renforcerait la dimension européenne de notre passé. Il n'est donc pas étonnant que ce soient avant tout des chercheurs estoniens qui aient assimilé les Estes aux Estoniens, ou que ce soit sur incitation des politiques que les Finlandais aient traité la question de l'origine des Fennes de Tacite⁶. La localisation de l'extrémité du monde – Thule – en Norvège, en Islande, en Allemagne du Nord ou ailleurs dépend

⁴ Voir Paul Ariste, Madis Kõiv, Jaan Unt, Lennart Meri, Kas Thule on Saaremaa? Vestlusing Lennart Mere „Hõbevalgema” asjus, *Sirp ja Vasar*, 16 mars 1984, n° 11 ; J. Unt, Raamat, mis osutab, *Edasi*, 20 juillet 1985, n° 165.

⁵ Voir Inno, ouvr. cité.

⁶ Voir Unt 1985, ouvr. cité.

également de la nationalité des chercheurs – et chacun penche toujours pour son propre pays⁷. Tout ceci fait planer un doute sur la possibilité d'écrire l'histoire à la manière de Tacite : *sine ira et studio*, ce que nous traduirons, fidèles à la tradition, par « sans haine ni parti-pris ».

Pourquoi commencer à semer le doute sur l'interprétation du principe de l'écriture par Tacite et les historiens modernes ? La raison réside dans la méthode d'écriture de l'histoire : partir des sources et des faits que l'on peut en déduire pour bâtir une description complète dans le temps (et l'espace), aussi exempte de contradictions que possible. Il arrive trop souvent que cette description ne concorde pas, non seulement avec les autres faits connus sur l'époque ou la région en question, mais aussi (et surtout) avec l'idéologie en vigueur à l'époque et au lieu où l'on écrit⁸. La *Germania* de Tacite a déjà été, par le passé, mise au service de l'Histoire officielle : Enn Anupõld a attiré l'attention sur un manuel d'histoire de la Russie tsariste de 1903, dans lequel les tribus fennes (et tchoudes), décrites comme misérables et sauvages selon la *Germania*, étaient mises en parallèle avec les ancêtres des tribus slaves, plus évolués et auxquels les tribus primitives finissaient par se soumettre⁹. L'œuvre de Lennart Meri est en accord avec son époque, qui souhaite montrer l'Estonie et les Estes comme faisant historiquement partie non de la Russie mais de l'Europe (de l'Union européenne ?), ce qui était perçu à l'époque soviétique comme une lueur d'espoir, ou de consolation. Cela est encore désagréable à ceux qui ne souhaitent pas se voir dépeints comme une partie de la Germanie, mille ans déjà avant que les chevaliers allemands ne les réduisent en esclavage.

⁷ Voir V. Kaavere, *Pythease reis või reisid?* 1. 2, *Eesti Loodus*, 1976, n° 6, p. 454.

⁸ Les manuels d'histoire de l'époque soviétique étant encore certainement présents à la mémoire de chacun, il est superflu d'emprunter des exemples à l'histoire récente.

⁹ Voir A. Sihvart, *Ehedalt metsikud ja ilgelt vaesed. Kuidas Venemaa ajalooõpik Tacituse najal meie esivanemaid kirjeldas, Maaleht*, 21 février 2002, n° 207. Je remercie Kristi Viiding d'avoir attiré mon attention sur cet article.

La question se pose aussi chez les Lettons et les Lituaniens, qui ont conservé le nom de tribu *aisciai*, sans parler de l'ambre¹⁰.

La littérature historique officielle peut-elle jamais être « impartiale », et comment ? Si tous les historiens des pays riverains de la Baltique sont sujets à caution à cause de leurs « intérêts vitaux », de même que les anciens « souverains » de la région, Allemands et Russes, ne faudrait-il pas se tourner vers des experts impartiaux, venus de plus loin ? Mais les dangers de l'écriture de l'histoire ne se limitent pas à la pression qu'exercent les idéologies dominantes, les difficultés viennent encore du fait qu'il faut insérer des éléments mineurs et contradictoires dans le système d'ensemble que forment les grands événements qui marquent les époques.

Il est temps maintenant de nous tourner vers Tacite. La difficulté d'une interprétation géographique de la *Germania* de Tacite vient du fait que nous ne parvenons pas à accorder la description de Tacite et l'ensemble des faits connus, antérieurs ou postérieurs : quelque chose manque toujours, ou est en trop. Cela donne aux chercheurs la possibilité de créer une version s'appuyant sur un choix de faits, et de négliger le reste comme marginal. Pour défendre sa position, on doit donc faire litière de l'impartialité.

Dans *Germania*, Tacite déclare qu'il s'appuie sur des faits rapportés par d'autres (chapitres 1, 2, 4), et sa biographie ne nous permet pas de savoir s'il a lui-même voyagé dans la Germanie de l'époque. Toutefois, il ne cite pas nommément ses sources (contrairement à Jules César, chapitre 28, qui a évidemment des motivations politiques¹¹). Il n'est pas systématiquement possible de les déterminer, car une partie des sources plausibles, par exemple la description faite par Pytheas au iv^e siècle avant Jésus-Christ, ou une grande partie des autres relations par des

¹⁰ Voir K. Buga, *Die Vorgeschichte der aistischen (baltischen) Stämme im Lichte der Ortsnamenforschung*. Streitberg-Festgabe, Leipzig, 1924. Cité dans Inno, ouvr. cité, p. 57.

¹¹ Voir par exemple A. Lill, Tacitus, *Aestii* ja eestlased, *Sirp*, 13 novembre 1998, n° 43.

géographes anciens, ne nous sont pas parvenues. Les géographies antérieures à Tacite et qui sont conservées, par exemple la *Chorographia* de Pomponius Mela (« Description du monde », 1^{er} siècle) ou les livres de géographie de l'Histoire naturelle de Pline, légèrement antérieurs à *Germania*, ne traitent pas exactement de la même région. Nous n'avons donc pas de renseignements précis. Chercher dans les sources utilisées une explication aux passages difficiles serait un travail plus fiable si l'œuvre de Tacite était une compilation, mais la lecture et l'analyse nous montrent sans doute possible qu'il ne s'agit pas d'un texte composé de fragments mis bout à bout, ni de la traduction d'un choix d'œuvres de géographes grecs. Tacite affirme qu'il expose son propre point de vue (éventuellement fondé sur les travaux des autres), sans être systématiquement d'accord avec ces autres écrivains (chapitres 2.1 ; 4.1), et il procède (comme on peut s'en rendre compte en regardant la construction d'ensemble de l'œuvre) de façon réfléchie et méthodique. L'examen détaillé des renseignements géographiques présents dans les œuvres des autres écrivains ne nous aide pas à comprendre les intentions de Tacite pour une autre raison encore : les tribus étaient continuellement mobiles (Tacite mentionne au chapitre 1.1 qu'il utilise des informations récentes). Il convient donc, pour interpréter Tacite, de moins se fier aux faits historiques, mais davantage à une analyse de la construction générale de l'œuvre et aux modes d'expression de Tacite, ainsi qu'à l'interprétation correcte des aspects linguistiques.

Tacite commence la *Germania* en délimitant de façon précise les frontières et les tribus voisines. Les frontières les plus proches de l'empire romain sont le Rhin et le Danube, qui se jettent respectivement dans la mer du Nord (*septentrionali Oceano*) et la mer du Pont, et séparent les tribus germaniques des tribus gauloises, rhétiques et pannoniennes. Sur la frontière orientale, montagnes et crainte réciproque servent de frontière face aux tribus sarmates et daces, puis vient la mer qui borde le monde (l'Océan). La partie qui suit l'introduction (chapitres 6 à 27) est consacrée aux coutumes et aux habitudes communes

aux Germains, puis vient le traitement des tribus qui vivent à l'intérieur des frontières décrites au début, parfois avec une description de leurs coutumes. Tout au long de l'ouvrage, le Rhin et le Danube servent de points de référence constants (chapitre 41.1), ainsi que l'Océan, certaines chaînes de montagnes et la forêt Hercynienne. Les chercheurs ont avec raison souligné l'importance d'une interprétation exacte de l'ordre d'énumération¹². L'ordre dans lequel les tribus sont présentées peut se lire sur la carte (voir Figure 1 à la fin de l'article). Tacite divise la Germanie en partie occidentale (chapitres 30-34, voir aussi chapitre 35.1), partie septentrionale bordée par l'Océan (chapitres 35-37), territoire des Suèves (chapitres 38-46). Pour chacune de ces zones, il reprend son énumération en revenant à proximité des points de référence fermes – l'empire romain –, et s'éloigne en suivant le cours des fleuves, les côtes ou les chaînes de montagnes.

À l'époque de Tacite, les douze premières tribus mentionnées avaient soit disparu, soit fait allégeance à l'empire romain ; la liste des vraies tribus germaniques commence dans la région de la forêt Hercynienne avec les Cattes (numéro 13 sur la carte, chapitre 30). Descendant le Rhin, Tacite poursuit avec les tribus de Germanie occidentale (numéros 14 à 21, chapitres 32-34), puis il suit la côte vers l'est jusqu'à chez les Cimbres (numéros 22 à 25, chapitres 35-37). L'environnement des tribus est une donnée essentielle, car la progression se fait d'une tribu à une tribu voisine, mais en tenant compte de l'importance de celles-ci : au cours de l'énumération, on peut revenir à une grande tribu rencontrée antérieurement (c'est par exemple le cas pour les Chérusques et les Foses, voisins des Cattes et des Cauques, que Tacite mentionne avant de se tourner vers la côte océanique où vivent les Cimbres, cf. chapitres 36-37). Comme les nouveaux nommés sont toujours situés par rapport à ceux qui ont été mentionnés auparavant, il se forme sur la carte des bandes autonomes. Le lecteur de Tacite a plus de mal à saisir ce qui se passe lorsque les séparations ne reposent pas sur des repères

¹² Voir par exemple A. Lill, *ouvr. cité*.

clairs : c'est le cas des tribus suèves dissimulées dans les forêts intérieures de la Germanie, dont l'énumération se fait une fois de plus en partant des plus proches et plus familières (Semnones et Lombards) et en s'éloignant de nouveau des frontières romaines (*in secretiora Germaniae porrigitur* ; numéros 26 à 34, chapitres 38-40). Puis Tacite revient une fois encore aux frontières de l'empire et suit le lit du Danube, citant d'abord la série des tribus frontalières (numéros 35 à 38, chapitres 41-42) puis les peuples situés « par derrière » (*terga claudunt*, numéros 39 à 42), se mouvant ensuite (à travers les forêts) en direction de l'Océan (numéros 43 à 49, chapitre 43) jusqu'aux Gothons.

Trans Lugios Gotones regnantur, paulo iam adductius quam ceterae Germanorum gentes [...] protinus deinde ab Oceano Rugii et Lemovii [...] Suionum hinc civitates, ipso in Oceano [...] Trans Suionas aliud mare, pigrum ac prope immotum, quo cingi claudique terrarum orbem [...] ergo iam dextro Suebici maris litore Aestiorum gentes adluuntur, quibus ritus habitusque Sueborum, lingua Britannicae propior. [...] Suionibus Sitionum gentes continuantur. [...] Hic Suebiae finis. Peucinatorum Venethorumque et Fennorum nationes Germanis an Sarmatis adscribam dubito. [...] Venethi [...] inter Peucinos Fennosque silvarum ac montium erigitur [...] cetera iam fabulosa [...]

Au-delà des Lygiens, habitent les Gothons, soumis à des rois dont la main se fait déjà plus sentir que chez les autres nations germaniques [...] Plus loin, au bord de l'Océan, sont les Rugiens et les Lémoves. [...] On trouve ensuite dans l'Océan même les cités des Suiones [...] Au-delà des Suiones est une autre mer, domante et presaeu immobile. On croit que c'est la ceinture et la borne du monde [...]. En revenant donc à la mer suéviq ue, on trouve sur le rivage à droite les tribus des Estyens. Ils ont les usages et l'habillement des Suèves ; leur langue ressemble davantage à celle des Bretons. [...] Après les Suiones viennent immédiatement les Sitiones. [...] Là finit la Suévie. Les Peucins, les Vénèdes et les Fennes, sont-ils des nations germaniques ou sarmates ? je ne saurais le dire. [...] tout ce qui s'élève de montagnes et de forêts entre les Peucins et les Fennes, les Vénèdes l'infestent de leurs brigandages. [...] Tout ce qu'on ajoute encore tient de la fable [...] ¹³

¹³ Je cite la traduction de J. L. Burnouf, Paris, Hachette, 1859 – en conservant la dénomination Estyens pour la tribu nommée Estes dans le corps du texte (NdT).

À partir des Gothons, nous sommes en terrain instable. Tacite n'affirme pas qu'ils s'étendent jusqu'à la mer, ce qui ne laisse sur le rivage que les Rugiens et les Lémoves, situés *protinus deinde ab Oceano* (numéros 50 et 51, chapitre 44.1). Ceux qui s'en remettent aux informations de Ptolémée, tout comme ceux voient dans l'Océan la mer Baltique, ont placé ces tribus entre l'Oder et la Vistule ou sur le cours inférieur de cette dernière, et ont proposé de traduire cette expression par « au voisinage immédiat de l'Océan, c'est-à-dire la mer Baltique »¹⁴. Meri traduit par « sur le rivage de la mer hurlante »¹⁵. Mais pourquoi tout de même Tacite dit-il, si on le traduit mot à mot, « en continuant plus loin, à partir de l'Océan »¹⁶ ? La suite du texte l'explique. Tacite mentionne en effet les Suiones, les suivants dans l'ordre des zones d'habitation, qui se situent *ipso in Oceano*, « dans l'Océan même », après quoi il parle d'une autre mer, plus calme (*mare pigrum*)¹⁷, qui se trouve au-delà des Suiones (*trans Suionas*), avant de faire un bond en arrière (*ergo iam*) et de revenir à la mer des Suèves, ou mer Baltique (comme les Suiones sont une tribu plus importante et habitant un lieu dont la détermination géographique est plus solide, il les nomme en premier). Sur la rive droite de la mer des Suèves (il faut ici tenir compte du fait que selon les conventions des géographes, le mot *dextro* renvoie à la droite d'un observateur ou lecteur de carte orienté vers le nord¹⁸)

¹⁴ A. Gudeman, *P. Cornelii Taciti De Germania. Erklärt von A. Gudeman*. Weidmannsche Buchhandlung, Berlin, 1916, p. 219 ; plus tard, W. Reeb, *Tacitus. Germania. Herausgegeben und erläutert von W. Reeb*, B. G. Teubner, Leipzig und Berlin, 1930, p. 67 ; Anderson, *ouvr. cité*, p. 203.

¹⁵ L. Meri, *Hõbevalgem. Reisikiri Suurest Paugust, tuulest ja muinasluulest*. Eesti Raamat, Tallinn, 1984, p. 152.

¹⁶ Voir aussi Tacite, *Vie d'Agricola. Traduit et présenté par Anne-Marie Ozanam. La Germanie. Traduit par Jacques Perret. Introduction et notes par Anne-Marie Ozanam*. Belles Lettres, Paris, 1997, p. 153.

¹⁷ Qui représente aussi, dans Tacite *Agricola* 10.6, la dernière partie du monde connu, au voisinage de Thulé.

¹⁸ Ce sont les conventions géographiques de Plinie et de Pomponius Mela ; il s'agit des seules occurrences dans le corpus électronique du *The-saurus Linguae Latinae* du mot *dextro* utilisé dans un contexte géographique (cela ne vaut pas, toutefois, pour les rivières, où droite et gauche sont employés en relation avec la direction de l'écoulement).

se trouvent les Estes¹⁹, mais immédiatement après les Suiones doivent venir les Sitones (cette petite tribu, dont Tacite n'a pas grand chose à dire, est rejetée en fin de liste). Avec cela finit la Germanie et commencent les tribus des territoires de « l'arrière » (Fennes, Vénèdes et Peucins), dont Tacite ne sait pas s'il faut ou non déjà les compter au nombre des Sarmates (chapitre 46.1).

Si l'on admet que Tacite utilise la langue latine sans rigueur, alors *Oceanus* et *mare* pourraient tous deux désigner la mer Baltique, et non respectivement la mer qui entoure le monde et une mer entourée de terres. Mais pourquoi utiliserait-il *Oceanus*, le terme employé habituellement pour la mer qui borde le monde, pour nommer une mer intérieure (l'autre mer intérieure, la mer du Pont, est nommée *mare*, *rm* chapitre 1.2)²⁰ ? Si l'on suppose que cette distinction n'est pas faite au hasard, on aboutit au tableau suivant : partant des Gothons, qui habitent à l'intérieur des terres, on trouve à partir de l'Océan les Rugiens et les Lémoves. Cela permet de penser que leur lieu d'habitation s'étend, à partir de la zone occidentale de la mer Baltique, en direction des embouchures de l'Oder et de la Vistule. (À la frontière entre la mer et l'Océan, sur la presqu'île du Jutland, on place d'habitude les Cimbres, auxquels Tacite s'est arrêté en atteignant l'Océan à la fin de la précédente énumération ; il serait logique de reprendre de là la liste des tribus côtières.) Dans l'Océan lui-même (sur le bord de celui-ci) vivent les Suiones, derrière lesquels (au nord, à l'ouest ?) s'étend une mer dite pares-

¹⁹ La traduction de ce passage par Lennart Meri – « À partir de là commencent les communautés des Suiones, dont certaines se trouvent sur des îles » – aide à situer une partie des anciens Suédois sur la rive est de la mer Baltique, l'île d'Åland et les îles du Sud-Ouest de la Finlande, c'est-à-dire beaucoup plus au nord, et à voir dans la mer qui se trouve au-delà des Suiones le golfe de Finlande. Cela placerait les Estes plus au nord aux aussi, à l'emplacement de l'Estonie actuelle (Meri, ouvr. cité, p. 152, 154-155). Malheureusement, il n'y a rien dans le texte de Tacite que l'on puisse traduire ou interpréter par « [entre autres] sur des îles ».

²⁰ Dans le chapitre 2.17, on distingue même *exterior Oceanus*, « la mer qui entoure le monde » et *ignotum mare*, « la mer inconnue » ; dans les chapitres 45.4 et 45.7, le mot *mare* est utilisé pour désigner « la mer » en général (ar opposition aux continents).

seuse, presque immobile, tandis que devant eux se trouve la mer des Suèves (mer Baltique).

Que nous donne cette disposition ? Elle situe plus sûrement les Estes dans la partie sud-ouest de la mer Baltique. Comme Tacite ne mentionne aucune rivière comme limite à ces tribus, il n'est pas impossible qu'Estes et Fennes soient des dénominations générales et qu'aux limites nord ou sud de leurs lieux de résidence, ceux-ci englobent des régions où se trouve l'Estonie d'aujourd'hui²¹. En tout cas, le centre de leur aire de répartition, auquel Tacite fait référence, se situe sur la rive est de la mer des Suèves, entre les Gothons et les Suiones, en limite du territoire des Suèves et à la frontière des Sarmates²². Une telle analyse montre peut-être aussi la nécessité d'une lecture et d'une relecture critiques des sources. Comment les philologues, qui exigent une lecture et une traduction précises, et les historiens, qui interprètent les mots en partant des faits connus, pourraient-ils arriver à s'entendre ? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que dans ma lecture philologique des textes historiques, je ne peux pas me passer des résultats des recherches menées par les historiens et les archéologues. Et peut-être peuvent-ils eux aussi recourir à l'aide des philologues, ne serait-ce que pour effectuer des recherches plus soigneuses et plus impartiales.

²¹ cf. aussi A. Lill, *ouvr. cité* ; R. Palmaru, *ouvr. cité*.

²² S'il s'agissait là de l'emplacement actuel de l'Estonie, il faudrait trouver un nouveau territoire pour placer les Sarmates de la géographie antique (il n'y aurait pas assez de place au nord ou au nord-est des Estes), ce qui serait, même pour des manipulateurs intrépides comme Lennart Meri, un trop gros morceau !

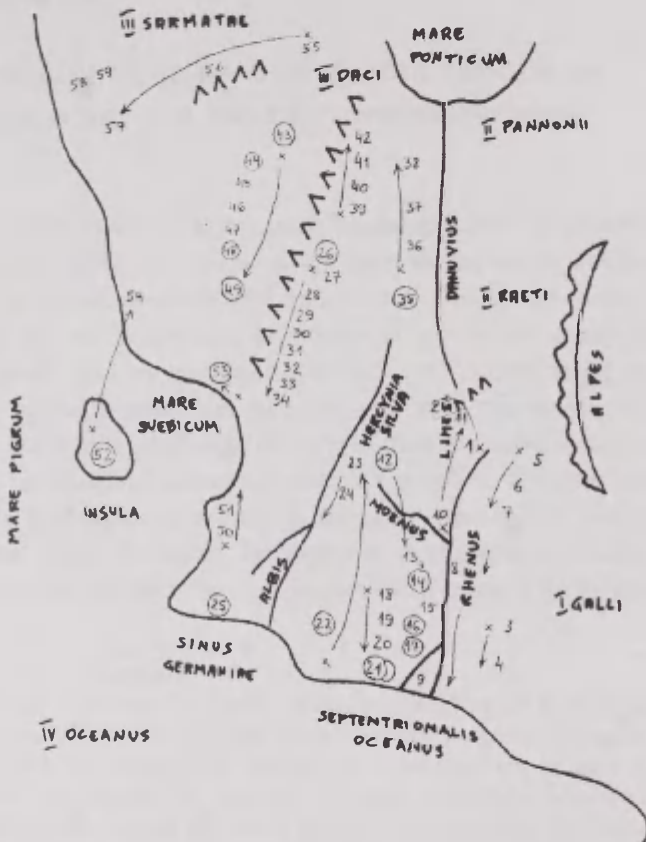


FIGURE 1. – La Germanie de Tacite

Marge Käsper

Université de Tartu

L'INTERSÉMIOTIQUE DANS LA TRADUCTION DE LA CRITIQUE D'ART : LE CAS DES IMPRESSIONNISTES¹

Le terme *intersemiosis* désigne, pour les sémioticiens, les interférences entre différents codes ou systèmes de signes, de même que les transpositions d'un système à l'autre : par exemple l'évocation d'une œuvre littéraire en musique, d'une œuvre musicale en peinture, etc. Une œuvre conçue dans un système de signes (œuvre littéraire, musicale, picturale) est ainsi transposée ou *traduite* (au sens le plus large du terme) dans un autre, à moins que ces deux codes² agissent de manière parallèle. On peut par exemple étudier le rapport intersémiotique entre mot et image dans une œuvre littéraire³, les rapports entre mots et images acoustiques et visuelles dans un film tourné à partir d'un roman

¹ Texte révisé en décembre 2003.

² Cela, pour autant que l'on puisse parler de la peinture, de la musique et des autres arts comme de codes ou de systèmes de signes. Mais puisque l'on parle du *langage* de la peinture, de la musique, etc, on peut les considérer aussi comme des systèmes de signes. Rappelons Gombrich (E. H. Gombrich, *Art and Illusion. A Study in the Psychology of Pictorial Representation*, Princeton University Press, Princeton, 1960, p. 87) : « Tout porte à considérer que l'expression "langage de l'art" n'est pas une simple métaphore occasionnelle » (cf. V. Sarapik, *Keel ja kunst, Oxymora*, Tartu, 2000, p. 127 sq.)

³ C'est ce que fait Kotov (K. Kotov, « Intersemiootilised mehhanismid sõnas ja pildis », dans R. Veidemann (sous la direction de), *Kultuuritekst ja traditsioonitekst*, Éditions de l'Université de Tartu, 2000) pour *Le Déjeuner des champions* de Vonnegut.

(pourquoi pas, par exemple, la fameuse *Communauté de l'Anneau*, d'après le livre de Tolkien), la représentation d'un tableau en musique (Ciurlionis⁴), « l'empreinte » de la musique dans sa critique verbale, etc. Dans notre culture postmoderne et interdisciplinaire, où le message exclusivement verbal cède de plus en plus la place à toutes sortes de messages multimodaux, les interférences et les traductions intersémiotiques sont omniprésentes. À l'ère du structuralisme, centré sur la langue et la linguistique, a succédé une époque où le mot n'est plus omnipotent, et ce sont d'ailleurs surtout les moyens visuels qui ont gagné en puissance, de sorte que selon certains auteurs, il conviendrait de parler d'un « tournant pictural » à la fin du xx^e siècle.

Dans cet exposé, je me propose d'appliquer le concept d'*intersemiosis* à un travail pratique de traduction que j'ai eu le plaisir de diriger il y a quelque temps⁵. Les textes à traduire étaient des propos tenus dans la presse parisienne, lors de la première exposition des peintres impressionnistes à Paris en 1874⁶. Ce qui nous a incitées à traduire et nous a intéressées dans ce travail de traduction, c'était justement d'étudier, dans ces textes, quel était le rapport entre les codes visuel et verbal. La critique d'art étant en soi composée de *mots*, éléments du code linguistique, tandis que les tableaux eux-mêmes représentaient le code visuel, il nous intéressait de voir comment les critiques avaient mis en mots les tableaux – ce qu'ils avaient considéré comme important, les mots qu'ils avaient choisis, etc. –, et de

⁴ Voir P. Torop, « Tölkimine kui avastamine », dans R. Veidemann, ouvr. cité.

⁵ Il s'agissait d'un séminaire facultatif (2000-2001), au sein de la section française de l'université de Tartu, qui était né à l'initiative des étudiantes intéressées elles-mêmes.

⁶ Ph. Burty, dans *La République française*, 16 et 25 avril 1874 (trad. Mari Normak) ; L. de Lora, dans *Le Gaulois*, 18 avril 1874 (trad. Iren Carballeira) ; J. Prouvaire, dans *Le Rappel*, 20 avril 1874 (trad. Elin Mürk) ; L. Leroy, dans *Le Charivari*, 25 avril 1874 (trad. Gudrun Ojasalu) ; E. Cardon, dans *La Presse*, 29 avril 1874 (trad. Linda Mitsuhevitš) ; J. Castagnary, dans *Le Siècle*, 29 avril 1874 (trad. Tiini Ploom) ; M. de Montifaud, dans *L'Artiste*, 1er mai 1874 (trad. Dagmar Hallmägi) ; E. Chesneau, dans *Paris-Journal*, 7 mai 1874 (trad. Tiina Vahtras).

voir aussi à quel point, pour la bonne compréhension du texte écrit, était nécessaire la connaissance de l'impulsion première ayant conduit à ce texte : l'image. Est-ce que cette connaissance contribuait à la compréhension ou, au contraire, est-ce qu'elle la compliquait ?

Dans la première partie de mon exposé, je donnerai des exemples montrant que la connaissance des images décrites explicite, en effet, et contribue à la compréhension de l'écrit. Dans la deuxième partie, je montrerai par contre que ces rapports intersémiotiques peuvent également parfois compliquer la tâche, créer des confusions, voire une surinterprétation du texte écrit.

En ce qui concerne les *difficultés terminologiques* liées au domaine de l'art, il est toujours possible de surmonter ces problèmes en étudiant le sujet à fond ou en s'adressant aux spécialistes⁷. À cet égard, une fois trouvé le *mot* estonien correspondant, le problème est résolu. Dans la plupart des cas, le problème n'est pas vraiment lié à quelques *mots techniques*, comme « pâte », « modelé », « premier plan », etc., mais plutôt à certaines *manières de dire* qui sont propres au discours donné. Dans notre cas, il s'agissait des façons de « dire l'indicible », de rendre le visuel par le verbal, et bien que l'objectif du critique ne soit jamais la verbalisation exacte du visuel (même une *ek-phras*e, ou représentation verbale de la représentation visuelle, pratiquée essentiellement dans la littérature, n'aboutit jamais à un effet comparable⁸), pour en parler, il est toutefois obligé d'y référer d'une manière ou d'une autre. Ainsi se pose la question du *support visuel*. Il est beaucoup plus facile d'exprimer dans une autre langue, bien que toujours par des *mots*, une expression du genre « *modelée dans une pâte épanouie, avec une touche grasseyante* »

⁷ Nos remerciements vont à M. Jaak Kangilaski, professeur d'histoire de l'art à l'université de Tartu, qui a bien voulu réviser nos traductions (un exemplaire de ces traductions est aujourd'hui également disponible dans la bibliothèque du département concerné), et à Mlle Gudrun Ojasalu, historienne de l'art, alors étudiante de français, qui était aussi une des personnes à l'origine du séminaire.

⁸ Voir V. Sarapik, ouvr. cité, p. 268-272.

quand on a sous les yeux l'image correspondante (bien sûr, dans un format plus grand qu'ici, l'idéal étant l'original) :



FIGURE 1. – Loge de Renoir

« [...] Cette figure empruntée au monde élégant est modelée dans une pâte épanouie, avec une touche grasseyante[...] »
(M. de Montifaud, dans *L'Artiste*, 1^{er} mai 1874)

La suite du même texte nous fournit un exemple montrant que le sens d'un adjectif ou de tout autre mot simple décrivant une nuance visuelle peut être tout d'un coup « éclairci » à la vue de la source visuelle elle-même. Il s'agit du mot « féline », dans la description de la dame, qui avait laissé assez perplexe la traductrice de ce texte. Ayant jeté un coup d'œil, après avoir lu le texte suivant, au tableau de Renoir, *Loge* (Figure 1), la réaction fut immédiate : « Ah oui ! C'est ça !... »

« [...] Les yeux, ainsi posés sous l'enchâssement de leurs paupières immobiles, ont l'éclat et comme la mince solidité du verre. Les cheveux [...]. La robe gris-mauve, tigrée de rayures noires, achève d'envelopper la jeune femme d'une apparence féline [...] »
(M. de Montifaud, dans *L'Artiste*, 1^{er} mai 1874)

De même que dans les problèmes liés à la verbalisation des nuances de couleurs et d'impressions, le support visuel est souvent également d'un grand secours dans les passages concernant *la composition du tableau*. Une figure simple ou une composition sans complications particulières est possible à imaginer, mais lorsqu'il s'agit de présenter des tableaux comme *Olympia moderne* de Cézanne, par exemple, il est très souhaitable, pour comprendre de manière précise le texte écrit – dans une langue étrangère ! –, de voir le tableau.

Sans voir ni connaître le tableau il n'était pas vraiment évident de comprendre, dans le texte qui suit, où était « le démon », où « la vision voluptueuse »...

Voici le texte de M. Marc de Montifaud, dans *L'Artiste* du 1^{er} mai 1874 :

« Le public de dimanche a jugé à propos de ricaner en face de la fantastique figure qui se présente dans un ciel opiacé, à un fumeur d'opium. Cette apparition d'un peu de chair rose et nue que pousse devant lui, dans le nuageux empyrée, une espèce de démon, où s'incube, comme une vision voluptueuse, ce coin de paradis artificiel, a suffoqué les plus braves, il faut le dire, et M. Cézanne n'apparaît plus que comme une espèce de fou, agité en peignant du delirium tremens [...] »



FIGURE 2. – Olympia moderne de Cézanne

L'information visuelle contribue donc sans doute à la compréhension de l'écrit – comme la connaissance de tout sujet, quel que soit le domaine, facilite la lecture des textes concernés ! Par ailleurs, l'image vue (même une triste reproduction) nous rapproche également de la situation de création du texte, car celui-ci est sans doute écrit l'image sous les yeux, ou tout au moins dans la mémoire immédiate.

Mais tout cela ne va pas sans problèmes. D'abord – et surtout : l'image traitée dans le texte écrit n'est pas toujours évidente à retrouver. Les travaux des peintres aujourd'hui connus sont certes plus faciles à retrouver dans les livres d'art et sur les sites internet consacrés à l'art⁹. Mais outre Monet, Renoir, Degas et Sisley, vingt-six artistes participaient encore à cette exposition – trente au total –, et tous ne sont plus vraiment connus de nos jours. Il y avait donc forcément, dans nos textes, des références à des œuvres difficilement accessibles aujourd'hui.

Le fait que le nom de l'artiste soit connu aujourd'hui ne nous garantit d'ailleurs pas encore le succès dans de telles enquêtes. Surtout si l'on parle des peintres impressionnistes, dont l'idée même de l'œuvre était d'étudier un seul et même sujet dans des lumières et des moments différents. D'où le fait qu'il y a par exemple une série impressionnante de tableaux de Degas représentant des danseuses sur scène, et si les indications dans le texte ne sont pas très exactes, il n'est pas vraiment évident de décider de laquelle de ces œuvres il est question.

Voici un texte de M. Jean Prouvaire dans le journal *Le Rappel* du 20 avril 1874 :

« [...] une toile heureuse d'où la réalité n'exclut pas le charme, que la Scène de l'Opéra pendant le ballet, vue d'une coulisse, et peinte par M.Degas.

On aperçoit à peine le rebord rouge et doré de la première baignoire ; derrière le manteau d'Arlequin, une marcheuse s'emmitoufle d'un châle rouge ; des figurantes, de l'autre côté, les unes vertes, les autres

⁹ Nous avons principalement utilisé : Robert Katz et Celestine Dars, *The impressionists in context. The great works and the world that inspired them*, Crescent Books, New York, 1991, et « Webmuseum », Paris, dirigé par Nicolas Pioch, <http://www.ibiblio.org/wm/paint/auth/> (20.09.02)

roses que dépassent les chapeaux d'hommes, attendent le moment de leur entrée, tandis que la première danseuse, en scène, droite sur la pointe d'un pied, élève l'une de ses jambes, et détend ses bras maigres et longs avant de les arrondir dans la révérence de l'accord final. Cette petite figurine, surtout, est dessinée à merveille, et peinte de main d'artiste. L'ensemble, vu le soir – car le tableau gagne singulièrement à être éclairé d'un jour factice – est d'une vérité incontestable, et les anciens habitués du foyer de l'Opéra, en passant devant cette toile, souriront, avec un soupir. »

Le nom du tableau est indiqué, la description est assez détaillée, nous connaissons la date, donc il ne devrait pas y avoir de problèmes pour identifier l'œuvre. Pourtant ce passage a pu donner lieu à des interprétations bien différentes et à une bonne enquête en plusieurs étapes, au cours de laquelle j'ai d'ailleurs eu le plaisir de profiter de l'aide d'un éminent holmésologue, Francis Segond¹⁰, qui m'a procuré les informations qui me manquaient et avec qui je pourrais bien partager mes droits d'auteur pour ce qui suit.

Tout a commencé avec les « chapeaux d'hommes ». À la première lecture, nous avons pensé, bien naturellement, que dans le contexte de l'Opéra, le syntagme *chapeaux d'hommes* devait désigner les chapeaux haut-de-forme des hommes élégants dans le public, mais puisqu'ils devaient « dépasser les figurantes », ceux-ci devaient être vus dans une optique bien particulière. Pour avoir une meilleure idée de ce que représente le tableau, nous avons essayé de retrouver l'œuvre décrite.

Le seul tableau, dans les sources disponibles, où l'on pouvait trouver une danseuse remerciant le public accompagnée de deux côtés par des figurantes de couleurs différentes et encore quelqu'un – une marcheuse ? – avec une sorte d'étoffe rouge, était le suivant :

¹⁰ Sur l'holmésologie, voir : <http://www.baker-street.org>, et sur F. Segond : <http://faustroll.net>



FIGURE 3. – Danseuse de Degas

Il y a une danseuse en action au premier plan, des figurantes des deux côtés, quelqu'un avec du rouge... et des choses qui pourraient ressembler d'une certaine manière à des chapeaux... si on veut bien ! Certes, ce sont plutôt des parasols, mais qui sait, le regard de celui qui cherche à écrire de manière intéressante peut parfois voir de manière fort curieuse...

Et voilà un cas plutôt pervers d'intersémiologie : dans la première stupeur et l'*Ahhaah* ! de l'espérance comblée, un fait évident – le tableau date de 1877 ! – était passé inaperçu, et dans cette situation d'attente s'est produite *une remotivation* des signes du langage verbal par *quelques* signes picturaux correspondant aux conditions. Normalement, la dénomination *chapeau* n'est pas attribuée à un parasol. Je vais expliciter cette logique :

J'ai dit plus haut *de couleurs différentes*, et pas *verts et roses*, parce que, comme toute personne ayant eu à travailler avec des reproductions, je sais qu'on ne peut jamais faire confiance aux nuances de couleur vues dans un livre d'art – les couleurs peuvent être tellement altérées que les œuvres prennent une toute autre coloration. C'est ainsi que l'orangé peut très bien être rose dans l'original, sans parler du bleu qui peut être vert. Le rouge, la seule couleur de base claire et évidente, est bien là, quoique à vrai dire l'étoffe rouge dans laquelle est plus ou moins enveloppé(e) le (la) figurant(e) ressemble plus à un manteau qu'à un châle. Le *manteau d'Arlequin* reste un peu mystérieux,

mais sinon la composition du tableau est plus ou moins celle qu'on attend...

Restent *les chapeaux d'hommes*. Doivent-ils être forcément des chapeaux haut-de-forme ? Enfin, il n'est pas impossible d'interpréter les « trucs » orange sur le tableau comme des chapeaux, car la définition du dictionnaire, Larousse (1998) par exemple, nous dit : « *chapeau* – coiffure de formes et de manières très variées, portée à l'extérieur par les hommes et les femmes ». Donc, quelle que soit la forme, cela pourrait être un chapeau...

C'est ainsi que l'intersémiologie a joué à l'envers et, dans des conditions présentant une certaine potentialité, les parasols ont été interprétés comme des chapeaux.

J'aimerais bien évoquer un parallèle tiré du domaine de la linguistique : s'il reste des « trous » dans l'explication mais qu'il y a des éléments potentiels permettant d'offrir une solution, *l'étymologie populaire* peut créer des démonstrations tout à fait crédibles, bien que non attestées par les faits. C'est la tendance à vouloir attribuer une forme ou un sens connu à un terme inconnu ou méconnu pour donner une plus grande transparence sémantique au mot. Exemples : l'anglais *country danse*, interprété comme « contredanse, *opposing danse* », ou le français *rentrer en catimini* « rentrer en cachette », mal interprété comme « rentrer entre quatre et minuit »¹¹.

La traduction était finie – on avait traduit *les chapeaux d'hommes* par des « gros chapeaux », et l'erreur serait passé inaperçue, si une présentation en public de notre travail ne l'avait pas fait découvrir. D'ailleurs la personne qui a signalé l'erreur s'est tout d'abord trompée elle aussi, mais elle s'est entêtée pour parvenir à élucider le problème et à trouver le bon tableau.

Le tableau auquel elle a pensé en premier est présenté Figure 4 :

¹¹ <http://momiji.arts-dlll.yorku.ca/corbett/feb8.html> (30.01.03)



FIGURE 4. – Danseuses à l'opéra de Degas

C'est vu « d'une coulisse », « le rebord rouge et doré de la première baignoire » est là aussi, il y a des danseuses et on peut voir des chapeaux d'hommes dans le public. Malheureusement, le tableau est de 1878...

Mais alors, qu'a exposé le jeune Degas lors de l'exposition de 1874 ?

Grâce à un écrit d'Émile Zola dans *Le Séaphore de Marseille* du 18 avril 1874, on apprend que Degas a exposé au moins deux tableaux représentant des scènes de danse lors de l'exposition de 1874¹². Dans une lettre datée également d'avril 1874, il précise : « M. Degas, qui expose entre autres *La répétition d'un Ballet sur la scène*, parmi les toiles qui [m]'ont frappé ».

¹² « Je sors de cette exposition, et je ne puis qu'applaudir à l'audace heureuse de ces peintres et de ces sculpteurs qui, sans vouloir protester contre le Salon réglementaire, ont pensé qu'il suffirait de s'entendre pour se faire connaître du public et se mettre en rapport direct avec les acheteurs. [...] Je vous indique en outre des *Études de danseuses*, de M. Degas ; [...] »



Figure 5. – Répétition de ballet de Degas

Ce qui correspond bien à la description dans cette œuvre, c'est de nouveau « vu d'une coulisse ». Le rebord de la première baignoire est là aussi, de même que la danseuse « sur la pointe d'un pied ». Ce qui reste mystérieux, c'est le manteau d'Arlequin et le châle rouge. Et « les chapeaux d'hommes », « qui dépassent des figurantes », peuvent-ils être en profondeur du tableau, derrière le groupe de danseuses de gauche, à moitié dissimulés par le décor ?... Les couleurs, comme je l'ai dit, sont un sujet délicat si l'on parle de reproductions. C'est la même chose avec le titre des œuvres. Dans nos textes, par exemple, le tableau de Renoir représenté plus haut est appelé soit *Loge*, soit *Avant-scène*. Les titres peuvent souvent être attribués par ceux qui composent les catalogues, les œuvres peuvent même changer de nom au cours de leur vie... Donc, que l'œuvre soit appelée dans le texte *Scène de l'Opéra* et que le tableau s'appelle la *Répétition d'un ballet sur la scène*, cela ne contredit pas grand-chose.

Si on y trouve quelque chose qui ressemble à un manteau

d'Arlequin, on pourrait donc presque se décider pour ce tableau-là...

Une vérification ultérieure dans le catalogue raisonné des œuvres de Degas¹³ nous dit qu'au cours de cette exposition, Degas a présenté dix travaux parmi lesquels, dans la thématique qui nous intéresse :

- N°54 – *Examen de danse au théâtre* ;
- N°55 – *Classe de danse* ;
- N°56 – *Intérieur de coulisses* ;
- N°60 – *Répétition de ballet sur la scène*.

Nous connaissons le 60 et le 54, restent les 55 et 56. D'après le titre, *Intérieur de coulisses* pourrait correspondre à ce que nous cherchons. Malheureusement, cette toile n'est pas représentée dans le catalogue raisonné, ni ailleurs. Il n'est donc pas possible de vérifier si cette œuvre s'appariait mieux ou moins bien avec notre description verbale...

« Voilà, mon cher Watson, la fin d'une bien décevante enquête » : ainsi mon ami holmésologue conclut-il ses investigations.

Admettons que nos informations ne nous permettent pas d'identifier avec précision le tableau décrit, la dernière œuvre étant soit dans une collection privée¹⁴, soit complètement disparue. Il s'agit alors peut-être de ce qu'on appelle un *protexte* – l'œuvre dont n'existe plus que le nom ou la description. L'histoire de l'art en connaît beaucoup : le titre de l'œuvre figure dans les catalogues mais on ne peut plus la voir¹⁵. Si l'œuvre

¹³ Le catalogue raisonné des œuvres de Degas : P.-A. Lemoisne, *Degas et son œuvre*, tomes I-IV, Paul Brame et C.M. de Hauke, Paris, 1946.

¹⁴ Le catalogue des Indépendants précisait qu'elle appartenait aux Rouard. Mais est-elle toujours propriété de la famille Rouard (fondation Denis et Annie Rouard), a-t-elle changé de propriétaire ou a-t-elle été détruite, c'est difficile à dire.

¹⁵ Un tableau important pour l'histoire de l'art estonien serait par exemple *Italie* de Aado Vabbe, présenté en 1919, mais dont les historiens de l'art ne connaissent aujourd'hui que des descriptions (voir Tiiu Talvistu : « Aado Vabbe. Italie. Un tableau qui n'existe plus », dans V. Sarapik, *ouvr. cité*, p. 254-264.)

décrite existe, le texte la décrivant n'est que le *co-texte* et il est toujours possible de consulter l'original, mais si l'original n'est plus visible, c'est uniquement le *protex*te qui le représente. Dans ce cas, le texte descriptif acquiert une valeur supplémentaire et une bonne traduction sera d'autant plus importante, bien que plus délicate à mener.

Pour terminer, un autre exemple avec « des chapeaux », cette fois-ci un seul chapeau, et appartenant à une dame. Le cas est bien plus typique que le précédent – le tableau est bien identifié mais c'est l'observation de l'image qui crée quelque confusion et complique ainsi la traduction du texte écrit.

M. Jean Prouvaire, dans *Le Rappel* du 20 avril 1874, dit que le chapeau de *La Parisienne* de Renoir est « *presque* sur l'oreille ». On peut traduire mot-à-mot « *peaaegu kōrva peal* », mais dès qu'on commence à se demander ce que veut dire cet énoncé, il faut d'abord se demander « combien est ce *presque* ? » L'oreille est-elle à moitié couverte ? Le chapeau est-il à 45° ? ou à 30° ? ou à 15° ? Sémantiquement, *presque* est beaucoup plus près de *tout* que de *rien*, donc le chapeau devrait couvrir une grande partie de l'oreille et être au moins à 30°. L'image, par contre, nous révèle une dame dont le chapeau est, dirais-je, plutôt bien comme il faut.

Que peut faire maintenant le traducteur ? Une traduction littérale exacte donnerait un texte qui plongerait sans doute le lecteur dans la confusion dès qu'il verrait le tableau. « Corriger » le critique en disant que le chapeau est bien d'aplomb ? Ce serait assez comique et, pis encore, contraire aux intentions de l'auteur, qui le voyait autrement.

Le problème n'est peut-être pas ici de savoir si l'oreille est couverte ou pas, mais dans le fait que le chapeau fait partie de la coquetterie cachée que le critique veut attribuer au sujet du tableau : « Montrer ses jambes, elle s'en garde bien. [...] Le chapeau, presque sur l'oreille, est d'une coquetterie téméraire. » On touche déjà là un autre aspect de l'inter-sémiologie : ce sont des références communes à une époque ou à une autre. Peut-être pour nous, qui avons vu des chapeaux de toutes formes et sortes

possibles, la perception de ce qui est « presque sur l'oreille » est-elle différente...

De toute façon, l'embarras où se trouve, à ce point, le traducteur, est dû justement au double impact des codes visuel et verbal. L'impression est diversifiée, mais s'il faut traduire, il faut choisir soit l'un, soit l'autre. Si l'on donne la préférence à l'impulsion verbale, on pourrait traduire « *müts on julgelt viltu* » (le chapeau est fort « incliné »), si c'est le visuel que l'on prend davantage en considération, la traduction pourrait être par exemple « *kergelt kõrvale kallutatud* » (légèrement sur l'oreille). La dernière variante diminue sans doute la valeur sémantique du *presque* français, mais elle indique tout de même que le chapeau est porté un peu différemment de ce que l'on voit d'habitude, et elle présente l'avantage d'avoir une sonorité allitérative (*kergelt kõrvale kallutatud*) qui serait peut être associable à l'apparence coquette de la demoiselle...

Ce n'étaient ici que quelques exemples de l'exercice agréable que peut nous offrir l'étude des interférences intersémiotiques. Comme le dernier exemple nous l'a également montré, ces interférences ne sont pas les seuls critères dans la traduction de ce genre de textes : aux références visuelles s'ajoutent la rhétorique générale du texte donné¹⁶, le contexte source et le contexte de réception, etc., qui au total forment un ensemble intéressant que j'ai ailleurs appelé la *polyphonie traductionnelle*¹⁷. Les interférences intersémiotiques fournissent au texte une profondeur supplémentaire et constituent ainsi une matière à réflexion, aussi bien au sujet des modalités verbales que visuelles, sans parler encore de leur rapport au « réel », que nous n'avons pas voulu aborder ici.

¹⁶ Voir M. Käsper, « Rhétorique de la critique des impressionnistes : contrastes renforcés, ambiguïté et "explosion" culturelle », *Studia Romanica Tartuensia III*, Tartu, 2004.

¹⁷ M. Käsper, « Sur des propos au sujet des impressionnistes – traduire la critique d'art », exposé au XV^e Congrès des Romanistes Scandinaves à Oslo, août 2002 ; matériaux : <http://www.digbib.uio.no/roman/page21.html>

Aadu Must

Université de Tartu, histoire

ENTRE EST ET OUEST : LA LECTURE DES DOCUMENTS HISTORIQUES EN ESTONIE¹

Chers auditeurs, j'ai déjà eu l'occasion de dire à quel point je regrette de n'avoir pas entendu les conférences prononcées hier. Mais que faire, si l'on est contraint d'être ailleurs ? Je le regrette parce que j'ai déjà entendu bon nombre d'idées intéressantes au cours des exposés d'aujourd'hui, auxquelles je puis raccrocher mon *fragmentarium* historique en poursuivant, d'une certaine façon, les thèmes déjà abordés et qui vont des sources historiques jusque, encore et toujours, à leur compréhension et leur interprétation dans notre histoire. En d'autres termes, dans cette courte présentation, je voudrais me demander, en réfléchissant sur quelques exemples, si nous nous comprenons toujours bien nous-mêmes, ou si nous comprenons nos ancêtres, jusqu'à quel point les textes écrits nous aident pour cela, et si ces derniers s'accordent avec la tradition ou la mémoire historique.

Comme historien, je dois tout d'abord déclarer que je ne fais pas partie de ces gens qui pensent que nous avons une longue mémoire, que nous comprenons tout et que nous savons tout. Pis encore, je me dispute toujours avec mes estimables collègues ethnologues, et je tente de leur expliquer que nous ne gardons des époques précédant 1700 que la mémoire de quelques milliers de faits concrets. Ici même nous avons entendu que le

¹ Transcrit à partir de l'enregistrement vidéo de la conférence, avec l'accord de l'auteur.

texte qu'on transmet ou qu'on lit n'est jamais qu'une partie de l'information, qui va de pair avec le contexte, ou information sur l'arrière-plan, et que plus nous avons d'informations sur l'arrière-plan, plus grande est notre compréhension du texte. C'est aussi simple que cela. Et par moments, l'information historique sur l'arrière-plan s'évapore très rapidement.

Voici un exemple tiré de l'histoire récente. J'ai gribouillé quelque chose au stylo à bille sur ce papier. Il s'agit des années 1950. On trouve des listes dans des archives : des noms et, à leur suite, encore quelque chose. Un historien estonien consciencieux transcrit soigneusement les caractères cyrilliques en alphabet latin : Jüri Kask 439 kg, Jaan Tamm 439 kg... Il s'agit de personnes déportées. S'il était écrit 39 kg, je comprendrais – zut ! quelque chose ne va pas... On cherche, on cherche, jusqu'au moment où on se dit que les choses sont peut-être différentes avec les alphabets étrangers, et finalement on comprend que 4 pourrait être le caractère cyrillique *н*, que 3 pourrait être 3, que ce 9 mal formé pourrait être un *а*, que *k* est toujours *κ* et que la dernière lettre est un *у* lu comme *g* – et voilà qu'on avait affaire à une liste de déportés originaires d'Isaku dans le Virumaa. Pourtant il s'agit d'histoire récente, imaginez un peu l'époque de Tacite !...

Voici maintenant un autre exemple, sur lequel je m'arrêterai un peu plus longtemps, car il a suscité de nombreuses découvertes enthousiastes et le torpillage de bien des théories. Vers 1920, dans la province de Pärnumaa, on a transcrit par écrit, au sein de tout un recueil de traditions, un récit très précis de la visite que le tsar Pierre I^{er} aurait rendue à la draperie de Sindi. Les détails abondent : quels chants furent chantés, quelles sortes d'étoffes écarlates furent déroulées sur son passage. Cette visite de Pierre I^{er} fut décrite avec enthousiasme dans le journal de Pärnu. Puis un historien découvrit un petit problème : la draperie de Sindi avait été construite en 1833, quelque temps donc après la mort de Pierre I^{er}, en 1724. Comment avait-il fait pour la visiter ? On ne pouvait donc se fier à personne, et la mémoire était bien trompeuse !

Sur ces entrefaites, un historien de l'entreprise déclara qu'il fallait examiner l'histoire un peu plus en profondeur et que la mémoire, bien souvent, passe sans encombre les montagnes, les mers, etc. On s'aperçut que la fabrique de Sindi était vieille de plusieurs siècles et qu'elle avait démarré quelque part plus à l'ouest : elle travaillait, des barrières douanières apparaissaient, elle déménageait au-delà de la frontière. En 1823 elle se trouvait quelque part en Pologne, elle avait passé la frontière à cause des soulèvements et, pour se rapprocher de ses marchés, elle s'était installée à Sindi. Et ainsi comprenait-on que l'usine s'était jadis trouvée dans une ville qui avait été visitée par Pierre I^{er}. Quel triomphe pour les folkloristes et les ethnologues – imaginez un peu, les usines déménagent avec leurs ouvriers par-delà les mers et les montagnes, par-dessus les frontières, mais la mémoire demeure !

J'étais presque convaincu moi-même, jusqu'au jour où je lus dans le fonds d'archives du tribunal de police de Pärnu un compte-rendu de la visite du prince héritier Alexandre Alexandrovitch dans la province de Pärnumaa. Il se trouvait qu'il avait là-bas un ami, garde du corps, avec qui il avait pris du bon temps quand il était officier. La description était pittoresque. (Je ne voudrais pas m'éloigner de mon sujet, mais on y explique pourquoi les abstinents étaient considérés comme ennemis du régime – parce que le prince héritier était alcoolique.) Le fond de l'affaire, c'est que les descriptions sont les mêmes. On raconte comment on déroula devant le prince héritier débarqué anonymement des rouleaux d'étoffes écarlates, on dit quels chants furent interprétés, et la conclusion est que tout ceci se passa non pas au temps de Pierre I^{er} mais un bon siècle et demi plus tard.

Pourquoi un tel travestissement ? Tout simplement parce que le paysan comprenait le monde à travers ses catégories, ses modèles. Il ne connaissait rien à toutes ces questions d'organisation de l'État. Son supérieur était le baron, un supérieur plus haut placé était général, et plus haut encore c'était déjà le tsar. Et l'homme qui était passé là était certainement plus important

que tous les généraux, de grande taille par-dessus le marché, et si on a affaire à un tsar qui est aussi un homme de grande taille, alors tout naturellement il doit s'agir de Pierre-le-Grand.

Il s'agissait d'un exemple du genre de textes que l'on écrit, du genre de textes que nous pouvons lire et sur lesquels nous devons nous interroger, pour décider quoi croire et quoi ne pas croire. La question suivante est celle des généraux. Selon une tradition mise par écrit vers 1888-1889, on peut trouver dans la région de Pärnumaa des dizaines de tombes de généraux, une au moins à proximité de chaque manoir. Si l'on demande ce que l'on sait sur le général qui est enterré là, le fermier des années 1880 savait déjà répondre qu'« il y a eu des grandes guerres, par chez nous. » Il semble effectivement qu'elles aient dû être bien grandes...

Par curiosité, quelques historiens décidèrent de voir un peu ce que l'on pouvait découvrir sur ces généraux, et s'ils étaient réellement enterrés aux emplacements dits. La réponse fut positive... à ceci près, que dans les éloges funèbres de l'époque on avait coutume d'évoquer « notre seigneur baron, célèbre général des forêts »... Alors, s'agissait-il de généraux ? Non, sous l'empire russe il y avait un système de grades aussi bien dans la vie civile que dans l'armée, et si quelqu'un était vraiment important, par exemple responsable des forêts d'un gouvernorat, on l'appelait général des forêts. Plus tard on oubliait qu'il était responsable en chef des forêts du gouvernorat, mais on se souvenait qu'il était général, car c'est par ce nom que le peuple devait s'adresser à lui.

On peut affirmer que l'on comprend encore moins les textes qui concernent les paysans. Je vais vous raconter maintenant une histoire un peu gênante, mais comme nous nous trouvons dans une rencontre scientifique, je n'ai pas à craindre de froisser le goût de mon jeune et sympathique public. Dans un procès-verbal d'inspection (ou quelque autre document) dressé en 1738 dans la province de Valgamaa, on trouve de façon inattendue, après un nom, la mention : « le mari et la femme, tous les deux », suivi de *französische*, puis de quelque chose comme

kr..., et il y a déjà une tradition secondaire, selon laquelle le couple de maîtres de ce manoir, déjà en 1738, parlaient français tous les deux. Mais après avoir cherché davantage on découvrit qu'il était en réalité question de *Krankheit*. Tous les malheurs viennent des voisins, les Français parlent du mal espagnol, les Allemands du mal français, les Finlandais du mal suédois, mais nous avons perdu ce contexte culturel et au lieu de dire le mal allemand, nous avons repris l'idée que cette vilaine maladie était le mal français. D'où cette vilaine insinuation.

Il y aurait encore des listes entières de manifestations de totale incompréhension. Par exemple, un homme d'affaires connu dans l'histoire estonienne, Girard de Soucanton, avait construit ses entrepôts à Tallinn. On les appelait en estonien « les réserves de Siirak », *Siiraku aidad*. Un brave nom estonien, et ce Girard était probablement appelé Siirak par les gens du cru. Les gens de Kunda racontaient quant à eux que « monsieur Antoine de Suka » (*Suka Antoni härra*) était passé. Tout trouvait sa place, même dans le contexte culturel estonien.

Pour en finir avec les Français, les collaborateurs de Jakob Hurt ont passé leur temps à demander : que peut-on se rappeler des époques les plus anciennes ? Certains parlent des vieillards qui étaient partis à la guerre contre « Punapart² ». Si on leur demandait pourquoi il s'appelait Punapart, ils répondaient que dans le temps tous les généraux portaient des culottes rouges, mais que pour le canard, là, ils ne savaient pas...

Assez sur ce sujet. Pour en revenir à notre propre compréhension, il faut reconnaître qu'il y a eu en Estonie, suivant les époques, des mémoires culturelles différentes. Chaque époque a eu sa durée et sa fin, tout simplement. En particulier la culture paysanne. Il ne faut pas croire que les choses soient immuables ou éternelles.

Il est intéressant de voir que nombre d'informations nous viennent d'ailleurs et que d'autres que nous les ont portées par écrit. Un des exemples les plus remarquables est peut-être

² Bonaparte. Littéralement « canard rouge ». (NdT)

celui des toponymes estoniens et des noms des manoirs. La grande majorité des toponymes estoniens les plus anciens nous sont restés en mémoire grâce aux descriptions en allemand et en caractères gothiques, non par tradition orale. On n'essayait pas de se rappeler ce qu'avait été jadis tel ou tel nom de lieu, la mentalité estonienne associait le nom de la ferme et le nom du fermier, ou le nom du manoir et le nom du châtelain, en un seul bloc.

Il a déjà été brièvement question aujourd'hui de la météorite de Kaali, et certains ont imaginé que le lac de Kaali est le lac de Kaali parce qu'il est aussi joli et rond qu'un navet (*kaalikas*). Lennart Meri a une proposition encore meilleure, qui parle de rameurs et de *kalipuud* (leviers destinés à faire rouler les rondins sur lesquels étaient transportés à sec les bateaux), d'où *kali*, ou *kaali*. En réalité, un châtelain s'installa là au xvi^e siècle, dont le nom était von Gahlen. Pour les Estoniens il n'y avait pas de manoir de Gahlen, mais plus brièvement un manoir de Kaali (*Kaali mõis*). La même chose, exactement, dans la province de Pärnumaa. Le châtelain était un Stael von Holstein, mais un paysan estonien ne dira jamais « stael », imaginez un peu comme c'est difficile à prononcer ! Dans la région, on ne s'en sortait même pas avec les paires de consonnes les plus simples : on ne disait pas « *härрад ja proud sõitsid troskaga kraavi* » (la calèche de ces messieurs et ces dames a versé dans le fossé), mais « *ärрад ja rouad sõitsid roskaga raavi* ». Et on ne disait pas « *Staeli mõis* », mais « *Taali mõis* » ; pas « *Stackelbergi mõis* », mais « *Taagepera mõis* ». Ou encore, là où les Allemands avaient écrit Tignitz, quelqu'un a pensé, à l'époque de l'estonisation, qu'il s'agissait de Tihemetsa ou de quelque chose du même genre. C'est là, déjà, une interprétation secondaire. Par cet exemple, je voulais simplement montrer que la tradition orale, que l'on présente parfois comme ce qu'il faut savoir et ce qui permet d'expliquer les choses, a en réalité la mémoire courte et s'écarte des faits réels.

Encore un exemple au sujet du contexte culturel et de l'assimilation, plus précisément un message venu d'Amérique. Le

contenu du message : au XIX^e siècle, dans la région de Soomaa (Sud-Ouest de l'Estonie), on réussit à amender les sols. On draina les eaux et des gens s'installèrent immédiatement. Par endroits, la population fit plus que doubler en quelques dizaines d'années, comme en Amérique. Un des châtelains locaux décida précisément de faire de son domaine une Amérique, et il donna pour noms à ses fermes : Arkansas, Illinois, Jersey. Vingt ans plus tard, ces fermes existaient toujours, et elles avaient de beaux noms estoniens : Illinois était devenu Ilvese – car on y avait vu des lynx (*ilves*) –, Carolina Karulinna – dans les forêts il y a aussi des ours (*karu*) –, Arkansas Arg-Antsu – ce fermier-là n'était, disait-on, pas ravi de se faire traiter de poltron (*arg*), mais que faire, c'était écrit quelque part... Le message original d'une autre culture avait tout simplement été oublié, à l'époque on n'était pas encore prêt à le recevoir, le contexte culturel ne le permettait pas.

C'est ce qui peut arriver à un message lorsque l'étranger entre en jeu. Mais retenons-nous toujours nos propres messages ? Une fois encore, il est particulièrement intéressant de suivre ce qui arrive avec les toponymes, les noms de personnes, etc. On a l'impression que ceux qui les utilisent se rappellent quelque chose. Ceux qui lisent n'ont pas besoin de se souvenir. Si, dans une commune rurale, on porte dans un procès-verbal la phrase suivante : « La palissade, qu'elle n'existe pas, qui existe » (« *Puuaid, et ei oleks, et om* »), il est certain que les magistrats comprenaient ce qu'ils disaient. Celui à qui ils s'adressaient comprenait peut-être aussi, mais nous ? Nous comprendrons si nous pouvons par ailleurs consulter un plan du village – comme on l'a dit ici : une source doit confirmer l'autre.

Les questions surgissent aussi au sein même des familles. Soit par exemple le nom de famille Ansip. D'où provient-il ? De Hollande, peut-être ? On imagine déjà la mer et les terres lointaines, puis on se rend compte qu'à une époque le fermier s'appelait Antsu-Joosepi Mart, mais que son fils était Ansipi Toomas. C'est comme le jeu du téléphone : à la place d'Antsu-Joosepi, il est plus facile de dire Ansipi. Sur Jaani-Jaagu on forme Jaaniku,

et voilà déjà ceux qui prétendent qu'on faisait là-bas le feu de la Saint-Jean.

Une coupure très nette dans la tradition estonienne et dans la mémoire collective populaire se produit à la limite entre le ^{xvii}e siècle et le ^{xviii}e. C'est le moment où les toponymes se mélangent, deviennent incompréhensibles et où l'on ne sait plus d'où l'on vient. Il y a par exemple sur les cartes du ^{xviii}e siècle, dans un domaine proche de chez moi, une série de fermes pour lesquelles l'origine des fermiers est indiquée. Il y a la ferme de Hollande, des Allemands, des Polonais, et il y a une ferme de Vännämaa (de Russie, *Venemaa*). Après la guerre du Nord, cette dernière devient brusquement la ferme de Võnnu. C'est visiblement encore le jeu du téléphone : on se rappelle quelque chose mais on ne dit plus exactement Vännämaa, on dit Võnnu. En l'occurrence, le contexte est d'ailleurs encore là pour le savant. J'ai demandé un jour à l'académicien Paul Ariste ce que ce Võnnu pouvait bien signifier. Il a regardé une seconde le plafond avant de me répondre que cela désignait quelque chose d'étranger. Dans les chants populaires on trouve déjà une allitération ou assonance de ce type : *Võnnu, võdras*, etc. Comme vous le voyez, une moitié du message était conservée. Quoiqu'en réalité les gens de l'époque suivante ne s'en souvenaient déjà plus.

Encore un détail peut-être, une curiosité. J'ai l'impression que l'audience est assez détendue pour que l'on puisse parler de façon plaisante de choses sérieuses. Dans les années 1930, les Estoniens arrivèrent à la conclusion qu'il fallait expulser toutes les influences culturelles étrangères. On s'était par exemple rendu compte qu'il y avait davantage de noms allemands parmi les officiers estoniens que dans l'armée allemande. C'est ainsi que l'on procéda à l'estonisation des noms. Il y a un exemple que j'adore, c'est celui de l'homme qui portait le nom de Lehm (vache), un beau nom estonien, mais qui déclara qu'il voulait le changer en Savi (glaise), puisque son Lehm était certainement d'origine allemande (~~Lehm~~). C'est ainsi que la vache fut changée en glaise. Mais peut-être s'appelait-il réellement Lehm

(et non pas **Vehm**). Le nom à lui tout seul ne donne pas une information complète, le contexte est nécessaire. S'agissait-il de **Vehm** ou de Lehm ? Le plus simple serait de pouvoir consulter la liste des noms de famille dans cette commune rurale. Si en-dehors de **Vehm-Savi** on trouve des Mullik, Orrik, Koir (veau, cochon, chien), alors il est probable que notre homme n'était pas **Vehm-Savi**, mais bien Lehm.

C'est volontairement que je me suis abstenu de parler des longs textes narratifs, me contentant de présenter ce bref *fragmentarium*, au moyen duquel j'ai souhaité montrer que sans une recherche détaillée, sans contexte, sans complément accompagnant les sources écrites, il ne nous est même pas possible de traduire des textes des années 1880.

Je ne veux pas maintenant vous asséner une grande conclusion théorique ; il me suffira de répéter ce que, philologues, traducteurs ou historiens, nous avons en commun : nous recevons le message seulement lorsque nous sommes capables de le lire avec une connaissance suffisante de son contexte. Ce contexte est une loupe qui nous restitue le message écrit à une taille normale, compréhensible, intelligible. Je pense que c'est là une base suffisante pour entamer la discussion. Je vous remercie.

IV

Je vois ordinairement que les hommes, aux faicts qu'on leur propose, s'amusest plus volontiers à en chercher la raison qu'à en chercher la vérité: ils laissent là les choses, et s'amusest à traiter les causes. Plaisans causeurs.

Michel de Montaigne

Jean Pascal Ollivry

NODUS IN SCIRPO¹

À la mémoire de Laurent Schwartz (05.03.1915 – 04.07.2002)
et de Chaim Potok (17.02.1929 – 23.07.2002)

- *Ma olen teie raamatut lugenud,*
härja Piibeleht – kaks korda koguni!
- *Siss om teil palju aiga.*
- *Mitte aja pärast – ma ei loe mitte üga*
raamatut kaks korda².

(E.Vilde, *Pisuhänd* ; acte I)

La division des savants à propos de l'origine de *religio* semble presque aussi ancienne que le mot lui-même : Cicéron le rattache à *legere*, « cueillir, rassembler » ; les premiers auteurs chrétiens, Lactance, Tertullien, à *ligere*, « her ». Plus proches de nous, des autorités comme Walter Otto ou Émile Benveniste, qui se rangent clairement du côté de Cicéron, sont en balance avec les non moins respectables Ernout-Meillet ou Pauly-Wissowa, tenants de la deuxième explication. On peut soupçonner que toute cette discussion est de nature idéologique peut-être autant qu'étymologique.

¹ Texte révisé en février 2004.

² « – J'ai lu votre livre, monsieur Piibeleht : je l'ai même lu deux fois !

– Ben vous en avez, du temps !

– Ce n'est pas une question de temps ; je ne lis pas tous les livres deux fois. »

Dans *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*³, É. Benveniste cite plusieurs exemples d'emploi ancien du mot, qui révèlent un sens plus étroit que celui que nous donnons aujourd'hui à « religion » : on lui trouve alors essentiellement celui d'« hésitation », de « scrupule ». Recopions, avec la traduction de Benveniste, deux répliques de Térence (*Andrienne*) : « Chrémès est mis en présence d'une jeune fille, sa propre fille qu'il croyait perdue ; il hésite à la reconnaître : *At mihi unus scrupulus restat, qui me male habet* "Il me reste un scrupule qui me tourmente", dit-il ; et l'autre répond : *dignus es cum tua religione, odio: nodum in scirpo quaeris* "tu mériterais, toi, avec ta religion, d'être haï : tu cherches des difficultés là où il n'y en a pas" (littéralement : "tu cherches un nœud sur un jonc"). »

Lisant maintenant la phrase de Cicéron (dans *De natura deorum*), nous nous apercevons qu'il se situe dans la parfaite continuité de cette notion : *Qui autem omnia quae ad cultum deorum pertinerent diligenter retractarent et tanquam relegerent, sunt dicti religiosi ex relegendo*, soit, dans la traduction de Benveniste : « Ceux qui reprenaient (*retractarent*) diligemment et en quelque sorte *relegerent* toutes les choses qui se rapportent au culte des dieux, ceux-là ont été appelés *religiosi* de *relegere* ».

Il n'y a pas à chercher bien loin pour trouver un groupe, une communauté dont la vie religieuse s'accorde parfaitement à cette image du scrupule, de la reprise diligente de toutes les choses qui se rapportent au culte de Dieu : « Ce livre de la Tora ne quittera pas ta bouche et tu l'étudieras jour et nuit » (Jos 1, 8). Le Talmud (c'est à dire la tradition orale d'Israël, fruit de discussions tenues depuis la révélation mosaïque et tout au long de l'âge des Prophètes, fixée par écrit en deux temps : la Michna vers la fin du II^e siècle de notre ère, la Guemara vers la fin du V^e) et l'enseignement ultérieur des rabbins fourmillent d'incitations à l'étude, et à l'étude *créative*, du texte saint. J'en emprunte deux exemples au volume d'entretiens du mathématicien français

³ É. Benveniste, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1969.

Haïm Brezis avec Jacques Vautier⁴ : « Il y a une double lecture fascinante du verset : “Et les Tables (de la Loi) étaient l’œuvre de Dieu, et l’écriture était l’écriture de Dieu, gravée sur la pierre” (Ex 32, 16). En hébreu, le mot “gravé”, si on omet les voyelles, se lit exactement de la même façon que le mot “liberté”. L’un se prononce *harout*, gravé ; l’autre *hérout*, liberté. » Et plus loin : « R. Eliézer compare les paroles des sages à des braises ardentes. Pourquoi des braises, et pas un feu ? R. Haïm de Volozhyn explique que les braises ne deviennent feu que si l’homme souffle sur elles. De même les paroles de la Tora : il faut sans cesse les retourner pour que leurs flammes jaillissent et nous éclairent. » On pourrait choisir mille autres exemples ; pourquoi je vais chercher les miens chez un mathématicien, cela se comprendra bientôt. J’ajoute encore, à propos de cette *relecture* permanente, que le commentaire qui figure aujourd’hui en première place dans toutes les éditions de travail de la Tora ou du Talmud est l’œuvre d’un Français, que l’on connaît sous le nom de Rachi, acronyme de Rabbi Chlomo ben Yitshaki. Il vécut à Troyes, en Champagne, pendant la deuxième moitié du XI^e siècle. Il était viticulteur.

On sait que les premiers penseurs chrétiens ne se montrent guère enthousiastes. Tout d’abord par simple hostilité envers les Juifs. Sans même parler de l’accusation de déicide, les évangiles les y incitent en présentant presque à chaque page les rabbins talmudistes comme les adversaires que Jésus ridiculise au cours de joutes érudites (ce qui signifie d’ailleurs, mais on le passe pudiquement sous silence, qu’il était encore plus fin talmudiste qu’eux !). Ensuite dans un souci très pragmatique : le danger d’éclatement de la nouvelle religion à l’identité encore malléable est bien réel, et lorsqu’il importe de condamner comme hérétiques les divergences les plus dangereuses, il est commode de le faire par un glissement qui ôtera à l’homme toute initiative pour la remettre aux mains de Dieu. Si « la Tora n’est pas dans les Cieux » (Deut 30, 12) (les rabbins disent qu’elle n’est

⁴ H. Brezis, *Un Mathématicien juif – entretien avec Jacques Vautier*, Beauchesne, Paris, 1999.

plus dans les Cieux, depuis que Dieu l'a donnée aux hommes et qu'elle se trouve « tout près de toi, dans ta bouche et dans ton cœur pour que tu la mettes en pratique », Deut 30, 14), c'est qu'elle est désormais pour les chrétiens, par l'incarnation du Christ, « achevée ». La révélation étant close, l'enjeu de son étude se trouve singulièrement rétréci ; Dieu a donné à ses créatures d'autres moyens de l'approcher : il entretient maintenant un dialogue privé avec les hommes, qu'il s'est attachés comme des fils. Voici Lactance, et sa traduction par Benveniste : *Nomen religionis a uinculo pietatis esse deductum, quod hominem sibi Deus religauerit et pietate constrinxerit*, « le terme *religio* a été tiré du lien de la piété, parce que Dieu se lie l'homme et l'attache par la piété ». Opposons à cette vision un passage du Talmud, dans le traité *Chabbat* (j'emprunte encore cette citation à Brezis) : « R.Yirmiya était assis face à R. Zeira et ils discutaient de Loi. Ils étaient en retard pour la prière et R.Yirmiya se pressait. R. Zeira lui cita alors ce verset : "Celui qui détourne son oreille pour ne pas écouter la Tora, sa prière même est une abomination" (Prov 28, 9). »

(Il ne faut toutefois pas idéaliser cette liberté et cette capacité créatrice de l'étude dans le judaïsme. Les violentes querelles, aux XVIII^e et XIX^e siècles, entre champions de la piété et partisans de l'étude (*hasidim* et *mitnaggedim*), par exemple, prolongent leurs échos jusqu'au XX^e siècle, comme en témoignent de façon souvent poignante les romans de Chaim Potok. Non que les *hasidim* n'étudient pas la Tora, bien sûr : mais c'est la créativité que leur piété semble s'interdire.)

Les chrétiens inaugurent un nouveau rapport à Dieu, et une certaine réticence face à la (re-)lecture de sa parole. La coïncidence, c'est que le mot qu'ils empruntent et redéfinissent, *religio*, désigne pour Cicéron précisément ce qu'ils veulent rejeter du judaïsme. *Nodus in scirpo*. Un nœud sur un jonc.

*Minu kūsīmus on: mis mōttes on
sellised kārbsed head⁵?*

(J. Kaplinski, *Silm*)

La relecture sera donc pour nous la conséquence d'un scrupule, d'une inquiétude. Benveniste dit encore « reprendre pour un nouveau choix, revenir sur une démarche antérieure ». L'élan qui porte ce mouvement compte parfois davantage que l'objet auquel on l'applique. Dignes successeurs de Chrémès, les rhéteurs et orateurs romains, maîtres d'école toujours prêts à défendre les causes les plus invraisemblables dans les « controverses et suasoirs » que nous a transmises Sénèque le Père⁶, et qu'a romancées Pascal Quignard⁷, nous proposent des arguties bien futiles au regard des discussions talmudiques. Leur contemporain Pétrone ne manque d'ailleurs pas de les ridiculiser : « Aussi, à mon avis, les jeunes gens deviennent-ils complètement sots à fréquenter les écoles parce qu'ils n'y voient et n'y entendent rien des choses de tous les jours : il n'y est question que de pirates debout, chaînes à la main, sur le rivage, de tyrans rédigeant des décrets enjoignant aux fils de couper la tête de leur père, de réponses d'oracles à propos d'épidémies, ordonnant de sacrifier trois vierges, ou davantage, de périodes arrondies comme bonbons de miel (*melliti uerborum globuli*), et tout, paroles et actes, a l'air d'avoir été saupoudré de pavot et de sésame⁸. » Elles sont cependant une mine de *religiones*, au sens noté plus haut chez Térence, et on peut, aussi bien, être frappé par leurs similitudes de ton, de forme, d'ardeur, de ferveur parfois, avec les ratiocinations rabbiniques. Un homme discute, un homme interroge, conteste, contredit. Un homme ne comprend pas ce qu'on tenait jusqu'alors pour acquis, et *il a le courage* de ne pas

⁵ « Ma question, c'est : "en quoi de telles mouches sont-elles bonnes ?" »

⁶ Voir Sénèque le Père, *Sentences, divisions et couleurs des orateurs et des rhéteurs* (trad. Henri Bornecque), Aubier, Paris, 1992 (première éd. 1902, éd. revue 1932).

⁷ P. Quignard, *Albucius*, P.O.L., Paris, 1990.

⁸ Pétrone, *Le Satiricon* (trad. Pierre Grimal), Gallimard, Paris, 1959.

comprendre : il se lève, s'incline devant son scrupule, *revient sur la démarche antérieure, reprend les données pour un nouveau choix*. Le domaine dans lequel se manifeste ce scrupule importe moins que la démarche.

Harish-Chandra, le grand mathématicien indien émigré à Princeton, disait en substance à ses disciples : Vous ne comprenez pas ma philosophie. Les générations passent leur temps à ne pas comprendre ce qu'ont fait les précédentes. C'est comme cela que la science progresse. Je voudrais rapprocher cette déclaration d'un passage du livre de Brezis où il commente la notion de tradition : « Un enfant qui reçoit un enseignement de son père (ou de son maître) c'est comme s'il (= l'enfant) recevait la Tora directement du Sinaï. R. Kalonymos Shapiro suggère une inversion éblouissante. Les enfants symbolisent création et renouvellement du sens. À travers les visages des enfants, l'éducation est un face-à-face avec Dieu. C'est *d'eux* que l'on reçoit la Tora. »

Si chercher vient de *circare*, « faire le tour, parcourir pour examiner », puis « fouiller, scruter », la recherche scientifique n'est pas très éloignée du programme de *religere*. Et bien que ce ne soit pas la Tora qu'elle interroge, son objet (la nature pour la physique, le vrai pour les mathématiques) n'est pas futile pour autant. Il n'est jusqu'à la joie ou au plaisir que cette recherche procure et qui sont indissolublement mêlés à la souffrance du scrupule et de l'hésitation, qui ne trouvent leurs analogues dans ceux que promet le Talmud à qui consacre ses nuits à l'étude de la Tora. Barry Mazur cite dans un de ses articles *André Weil's celebrated meditation* (je ne sais ni où Weil a écrit ça à l'origine, ni dans quelle langue ; je recopie le texte en anglais que j'ai sous les yeux) : *Nothing is more fruitful – all mathematicians know it – than those obscure analogies, those disturbing reflections of one theory on another ; those furtive caresses, those inexplicable discords ; nothing also gives more pleasure to the researcher*⁹. « Obscure »,

⁹ B. Mazur, « The Theme of p -adic Variation », dans V. Arnold, M. Atiyah, P. Lax et B. Mazur (sous la direction de), *Mathematics: Frontiers and Perspectives*, American Mathematical Society, Providence, R. I., 2000.

« *disturbing* », « *furtive* », « *inexplicable* » : sommes-nous bien loin de notre point de départ ? Qu'il existe des sujets nobles et d'autres qui le sont moins, cela peut se défendre – mais n'y a-t-il pas une grande similitude de démarche, une même énergie motrice chez tous les Anxieux, qu'ils soient scientifiques, artistes ou religieux, questionneurs de la Tora, de la Nature, de leur esprit ou de leur prochain, déchiffreurs, interprètes ou créateurs, ou encore rhéteurs tatillons, pinailleurs impénitents explorant infatigablement leur sujet à la recherche de la moindre faille ?

Jacques Drillon, dans une digression figurant au chapitre "Virgule" de son *Traité de ponctuation française*¹⁰, nous fournit un exemple de *religio*, dans un contexte encore différent : « On trouve, dans une lettre que Debussy écrivit à son ami Caplet, cette confession terrible : "J'ai hésité trois jours entre deux accords." Quelle force soutient le créateur dans de telles souffrances ? (– Si ce n'est croyance en quelque dieu ?) »

Ouvrons enfin *À la Recherche du temps perdu* et relisons un fragment de ce qui en est peut-être l'épisode le plus célèbre. « Arrivera-t-il jusqu'à la surface de ma claire conscience, ce souvenir, l'instant ancien que l'attraction d'un instant identique est venue de si loin solliciter, émouvoir, soulever tout au fond de moi ? Je ne sais. Maintenant je ne sens plus rien, il est arrêté, redescendu peut-être ; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit ? Dix fois il me faut recommencer, me pencher vers lui. *Et chaque fois la lâcheté qui nous détourne de toute tâche difficile, de toute œuvre importante, m'a conseillé de laisser cela, de boire mon thé en pensant simplement à mes ennuis d'aujourd'hui, à mes désirs de demain qui se laissent remâcher sans peine*¹¹. » (Je souligne.)

Ce n'est plus le texte sacré que l'on relit ou que l'on interroge, c'est la nature, c'est soi-même. Peu importe. La nécessité, l'urgence, n'ont pas changé. Ni le tourment : les *disturbing reflections*, les trois jours d'hésitation, la tâche difficile. L'infatigable aiguillon du questionnement. Le scrupule.

¹⁰ J. Drillon, *Traité de la ponctuation française*, Gallimard, Paris, 1991.

¹¹ M. Proust, *Du Côté de chez Swann*, Gallimard, Paris, 1999 (première éd. 1913).

*Kas see selgroots oled sina*¹² ?

(M. Kõiv, H. Runnel,

Küüni täitmine ; acte II)

N'est-ce pas une nostalgie platonicienne qui est la base commune à toutes ces *religiones* ? Des soixante-dix faces de chaque verset de la Tora aux analogies insaisissables dont les caresses furtives hantent le mathématicien, en passant par le souvenir que réveille le morceau de madeleine trempé dans une gorgée de thé, *quelque chose* inquiète l'Anxieux, et toute sa recherche ne vaut pour lui qu'en raison du mystérieux accord dont elle porte la promesse. On m'opposera Poincaré : « la géométrie n'est pas vraie, elle est avantageuse¹³ », mais c'est chercher cet accord là où il ne se trouve pas. Poincaré nous signale que les mathématiques sont un arrangement avec nous-mêmes, une manière de répondre à nos questions, *de les faire taire*. L'espace du géomètre, comme la Tora ou le Temps du Narrateur, sont des prétextes. La découverte de Proust, bien sûr, c'est que nous occupons « une place si considérable [...] dans le Temps », mais peu importe que cela soit vrai ou seulement avantageux. Son moteur, son carburant, si j'ose dire, c'est son anxiété – ses *religiones*, et c'est là aussi le domaine où sa *Recherche* sera finalement validée. Poursuivons notre lecture de la *Recherche*. Le Narrateur saisit l'image de la madeleine : « Et tout d'un coup le souvenir m'est apparu. » Il insiste sur la ténuité du support matériel : « Mais, quand d'un passé ancien rien ne subsiste, après la mort des êtres, après la destruction des choses, seules, plus frêles mais plus vivaces, plus immatérielles, plus persistantes, plus fidèles, l'odeur et la saveur restent encore longtemps, comme des âmes, à se rappeler, à attendre, à espérer, sur la ruine de tout le reste, à porter sans fléchir, sur leur gouttelette presque impalpable, l'édifice immense du souvenir. » Et il réalise que ce souvenir ne vient pas seul : « Et dès que j'eus reconnu le goût du mor-

¹² « Cette colonne vertébrale, c'est toi ? »

¹³ H. Poincaré, *La Science et l'hypothèse*, Flammarion, Paris, 1968 (première éd. 1902)

ceau de madeleine trempé dans le tilleul que me donnait ma tante [...], aussitôt la vieille maison grise sur la rue, où était sa chambre, vint comme un décor de théâtre s'appliquer au petit pavillon, donnant sur le jardin [...] ; et avec la maison, la ville, depuis le matin jusqu'au soir et par tous les temps, la Place où on m'envoyait avant déjeuner, les rues où j'allais faire les courses, les chemins qu'on prenait si le temps était beau. » C'est une expérience totale, un monde, qu'il reçoit en même temps que le minuscule élément de souvenir qu'il a recherché au prix de tant d'efforts, comme la moindre miette du Saint Sacrement fait le communiant absorber le Sauveur aussi complètement qu'une hostie entière (*Tantum esse sub fragmento, quantum toto tegitur*), ou comme l'hologramme, dont un fragment quelconque suffit pour restituer (une approximation de) l'image entière qu'il emprisonnait. À partir d'une parcelle d'os fossile, on reconstitue un saurien gigantesque. Est-ce à dire que ce monde englouti a déversé en une seconde ses dizaines de gigaoctets dans la mémoire vive du Narrateur ? Ce dernier n'a-t-il pas plutôt aboli, par une compréhension nouvelle du Temps, le laborieux processus d'entrées/sorties qui régulait l'accès à son passé ? C'est l'esprit du Narrateur, et lui seul, qui s'est mis à fonctionner selon un mode différent, sans plus de questions, dans une immédiateté qui ressemble à une expérience mystique.

Dans le même esprit, lisons la suite des réflexions de Weil citées par Mazur, que nous avons entamées tout à l'heure : *The day comes when this illusion dissolves: the presentiment turns into certainty; the yoked theories reveal their common source before disappearing. As the Gita teaches, one achieves knowledge and indifference at the same time. Metaphysics has become Mathematics, ready to form the material of some treatise whose cold beauty has lost the power to move us.* Et si l'on me passe encore un mathématicien, voici ce qu'Andrew Wiles déclarait récemment à propos de sa démonstration du dernier théorème de Fermat, au terme d'une quête ininterrompue pendant sept ans : *In September, I decided to go back and look one more time [...] suddenly, totally unexpectedly, I had this incredible revelation. [...] It was the most — the most*

*important moment in my working life. It was indescribably beautiful. It was so simple and so elegant, and I just stared in disbelief for twenty minutes. [...] There's no problem that will mean the same for me. Fermat was my childhood passion. [...] There is a sense of melancholy. [...] There is a certain sense of sadness, but at the same time there is this tremendous sense of achievement. There's also a sense of freedom. [...] My mind is now at rest*¹⁴. Avec un système de références différent, Weil et Wiles tiennent à peu près le même propos : l'indifférence, ou non-dualité, qu'évoque l'un, la liberté dont parle l'autre, ne sont-elle pas l'équivalent de l'ouverture de l'esprit du Narrateur de la *Recherche* ? Devenue froide et indifférente, la beauté a perdu le pouvoir de nous (é)mouvoir. L'esprit est en repos, et plus aucun problème n'aura jamais la même importance. Il n'y a plus de tension, plus de *religio*. Plus de nœud sur le jonc.

¹⁴ Voir A. Wiles, Entretiens radiophoniques et télévisés, octobre 1997, sur <http://www.pbs.org/wgbh/nova/proof/wiles.html> et <http://www.pbs.org/wgbh/nova/transcripts/2414proof.html>

Silvi Salupere

Université de Tartu, sémiotique

LA TRADUCTION SCANDALEUSE.

DE LA POSSIBILITÉ ET DE LA NÉCESSITÉ DE TRADUIRE LES OBSCÉNITÉS

(sur la traduction russe d'une nouvelle de Peeter Sauter)

L'utilisation du lexique tabou, c'est un fait, diffère selon les cultures, voire, à l'intérieur d'une seule et même culture, entre l'usage écrit et l'usage l'oral. Il se produit également des transformations au fil du temps, lesquelles, elles aussi, ne coïncident pas forcément dans différentes cultures. En l'occurrence, nous allons comparer les espaces culturels estonien et russe. En russe, la part du lexique obscène a toujours été supérieure à ce qu'elle est en estonien (et sans doute dans bien d'autres langues). En même temps, l'utilisation de ce type de termes dans la langue écrite a toujours été jalousement limité¹. Ceci induit de sérieuses difficultés dans la traduction de certains textes. Il est de notoriété publique que, dans la toute première version russe de *L'attrape-cœurs* de Salinger, le traducteur a donné comme équivalent au terme anglais *fuck* le verbe russe *трахаться*, qui, dans les dictionnaires ordinaires, signifie « s'écrouler », « tomber » et

¹ Ceci apparaît clairement dans les dictionnaires. En effet, ces termes n'apparaissent guère dans les dictionnaires unilingues du russe (sauf dans l'édition légendaire du dictionnaire de Vladimir Dahl), alors que tous les termes utilisés par Sauter (à l'exception du verbe désignant l'acte sexuel) figurent sans problème dans la dernière édition de EÕS (*Eesti õigekeelsuse sõnaraamat*, Dictionnaire normatif de l'estonien).

qui est à l'origine construit sur une onomatopée. Or le nouveau sens de ce terme a acquis une telle popularité qu'il est devenu désormais presque neutre : on évite de l'utiliser dans son ancien sens, alors même qu'il continue à figurer dans les textes publiés antérieurement, y compris dans les livres pour enfants, ce qui suscite chez les jeunes lecteurs d'aujourd'hui une agitation amusée.

En estonien, en revanche, la différence entre l'utilisation du langage tabou dans les langues écrite et orale n'a jamais été aussi marquée qu'en russe. Les raisons en sont probablement d'ordre historique : les Estoniens sont un peuple de paysans – plus on est proche de la nature, plus l'on regarde avec sérénité tout ce qui concerne le corps et les processus physiologiques. C'est ainsi que dans le langage des paysans estoniens les termes *sitt*² et *perse*³ du texte de Sauter sont parfaitement utilisables et aucunement ressentis comme obscènes.

Les différences entre les espaces culturels estonien et russe pour ce qui est du traitement des obscénités sautent aux yeux dans les traductions, parues presque en même temps, de l'ouvrage de Kurt Vonnegut *Breakfast for Champions*. La traduction estonienne correspond à l'original et a été publiée sans la moindre coupure, alors que tous les paragraphes où les personnages sont caractérisés par la taille de leurs organes génitaux, ainsi que quelques images (*asshole* et *beaver*) ont été omis dans la traduction russe. Avec la *perestroïka*, cette attitude a commencé lentement à évoluer, entre autres avec la traduction en russe d'auteurs tels que Sade, William Burroughs et Henry Miller. Leur pratique lexicale ne correspond nullement ce que les lecteurs russes avaient l'habitude de considérer comme langue littéraire, alors même qu'il n'était guère possible autrement de publier ces textes, même avec des coupures. En même temps, les écrivains russes eux-mêmes commencent à publier des écrits, dans lesquels les obscénités sont monnaie courante, même si en général elles se justifient par le choix du sujet, comme dans

² En traduction française « merde » (NdT).

³ En traduction française « cul » (NdT).

le cas de Sorokine (dont le roman *Hopma*⁴ est entièrement consacré à l'absorption d'excréments), de Marinina, des deux Erofeïev.

Peeter Sauter, l'auteur du texte que nous allons examiner (*Kõhuvalu*^{5,6}), a attiré l'attention des critiques tout d'abord par la hardiesse de sa pratique lexicale (rappelons la polémique suscitée par *Kõhuvalu* sur les jurons et les obscénités en littérature, particulièrement vive après l'attribution à cet auteur du prix Tuglas).

L'intrigue, dans les textes de Sauter, est la plupart du temps réduite au minimum et le texte n'est pratiquement pas lié (Hasso Krull définit la spécificité des textes de Sauter par la notion de « composition horizontale⁷ », Barbi Pilvre par le terme de « discontinuité⁸ »). La plupart de ses textes sont reliés entre eux de manière fondamentale, une grande partie des personnages se recoupent, les thèmes qui dans tel ou tel livre ne sont pas traités jusqu'au bout sont repris dans tel ou tel autre. Dans ce contexte, le texte que nous allons examiner fait exception, dans la mesure où ses contours sont clairement délimités : on y trouve relatée pas à pas et dans les moindres détails l'histoire d'un accouchement, vue par les yeux du mari de l'accouchée. Le deuxième personnage principal, la muette Jo Jo, semble être le double de la protagoniste : comme elle, Jo Jo est en position de distanciation par rapport au monde, elle se suffit à elle-même, elle a du recul par rapport à la vie, à l'instar du narrateur. Pour ceux qui se tiennent à l'écart, ce que les autres pensent d'eux ne compte guère. Elle parle sa langue et appelle les choses comme elle a été habituée à le faire. Pour elle, il n'y a pas de mots obscènes, il n'y a que du lexique ordinaire.

⁴ En traduction française « La norme » (NdT)

⁵ En traduction française: « Mal au ventre ».

⁶ Vikerkkaar, 1996, 6, p. 6-26. Ci-dessous, les citations de ce texte feront référence uniquement à la page où elles figurent.

⁷ Vikerkkaar, 1997, 9.

⁸ Looming, 1997, 2. Pilvre commente les caractéristiques stylistiques de Sauter : « Mais si nous coupons les termes de s... et de n... (ce qui a été fait dans les textes journalistiques de cet écrivain ultraproductif), la « discontinuité » sauterienne disparaît et le texte cesse d'être ce qu'il est » (p. 262).

Il y a dans ce récit un motif persistant, le mal au ventre. L'une des clés permettant de comprendre l'histoire et son mode de narration est incontestablement le titre (il est curieux de noter qu'en 1977, à la publication du recueil de Sauter intitulé *Kogu moos*⁹, le tout premier récit était intitulé *Kõhu valu* autrement dit « Le mal du ventre », ce qui correspond davantage au titre russe, le ventre étant ainsi placé dans une position plus proche de celle de « sujet ») – ce qui exprimait de la part de l'auteur une certaine prédisposition, voire un point de vue purement masculin. Il faut accorder une importance toute particulière au troisième personnage, la petite fille, qui est présente au moment de l'accouchement et qui définit les événements par le terme de « mal au ventre », qui constitue en même temps le titre du récit. Pour elle, tout ce qui se passe est tout à fait naturel.

Curieusement, ce sont les hommes qui ont en premier blâmé l'approche naturaliste de Sauter, dans laquelle ils ont vu de la vulgarité¹⁰ et ressenti un sentiment d'horreur¹¹, alors qu'Eve Annuk reconnaît la valeur de la vision sauterienne de l'accouchement et fait observer que pour la première fois quelqu'un a osé le présenter tel qu'il est dans la réalité, plus précisément un homme, dans la mesure où les femmes, en général, sont discrètes et tentent d'embellir la chose. Nous sommes là sans doute confrontés à une pression d'ordre culturel, l'accouchement étant élevé au statut d'un événement solennel et supérieur¹².

Commençons l'analyse de la traduction¹³ par la fin. À la fin en effet nous trouvons un commentaire de la rédaction :

⁹ Que l'on pourrait traduire en français par « Un point c'est tout » (NdT).

¹⁰ Cf.: « Pour moi, la dose de vulgarité dépassait la limite. Elle a tout simplement dévoré l'atmosphère de peur et d'angoisse à prétention littéraire. » Teet Kallas, « Rõve on rõve », *Sõnumileht*, 13 avril 1996.

¹¹ Mihkel Samarüütel, dans sa critique de *Kõhuvalu*, évoque « un horrible spectacle et une horrible lecture » – *Looming*, 1998, n° 12, p. 1913.

¹² Eve Annuk, *Sünnitamisest tekstini*, *Vikerkaar*, 1996, n° 11-12, p. 107-114.

¹³ Пеэтер Саутер, *Живот болит*, Радуга, 2000, n° 4, p. 23-60. Traduit par Svetlan Semenenko. Ci-dessous, les citations de ce texte feront référence uniquement à la page où elles figurent.

Dans ses descriptions naturalistes, l'auteur s'exprime de manière nettement plus directe et fait appel à un lexique qui serait intolérable mis noir sur blanc sur le papier. Le traducteur, partant des traditions de la langue littéraire russe, a estimé qu'il était impossible de traduire de manière appropriée toute une série de termes.

La rédaction estime de son devoir de relever ce point, afin que Peeter Sauer n'apparaisse pas aux yeux du lecteur russe comme „nobilisé“, mutilé. [60]

Nous trouvons dans ces phrases bien des détails dignes d'attention. Tout d'abord, l'affirmation selon laquelle le traducteur a estimé impossible de traduire *toute une série de termes* (en fait, il y en a quatre, dont l'un n'apparaît qu'une seule fois). Deuxièmement, on peut se demander ce que signifie l'expression « *tradition de la langue littéraire russe* ». Nous avons l'impression que le traducteur fait référence non point à la situation contemporaine, mais à des notions propres à sa génération. De plus, il s'agit d'un Russe d'Estonie – faisant partie d'une communauté habituée à rencontrer en permanence ce type d'usage lexical sur les écrans de cinéma, puisque la tradition estonienne veut que les films soient sous-titrés aussi bien en estonien qu'en russe, alors qu'en Russie il est coutume de lire la traduction par-dessus le dialogue original, circonstance qui fait que ce type d'expression se rencontre, puisqu'il est question de langue orale.

Avant de passer aux exemples concrets de traduction des obscénités, quelques commentaires généraux sur cette traduction. On voit que le traducteur fait passer avant tout sa vision de l'accouchement et de la manière dont un homme peut se sentir en présence d'un tel événement.

Puisque pour le traducteur, cela ne fait pas l'ombre d'un doute, l'accouchement est un processus désagréable et indécent – ce dont témoignent les nombreuses erreurs de traduction qui se rencontrent dans le texte – il s'efforce de relater ce processus en des termes aussi décents que possible. Le texte de Sauter est descriptif, le comportement des personnages est naturel et ordinaire et le mode de narration est lui aussi ordinaire, quotidien, neutre et réservé, dépourvu d'émotions. Les formes « j'ai

dit », « j'ai vu » se répètent sans cesse. Or le traducteur s'efforce de rendre le texte de Sauter « plus littéraire », il fait un usage abondant de synonymes et « enrichit » la langue de l'auteur, qui est sèche et objective. Il a recours aux stéréotypes de la littérature amoureuse, étrangers au texte de Sauter, lesquels ne font que briser l'impression d'ensemble, dans la mesure où la réalité, dure et dépouillée, est contredite par cette pratique lexicale esthétisante. Alors même que l'essentiel, chez Sauter, c'est bien la sécheresse du ton, la précision et le caractère direct de l'expression aussi bien dans le cas des termes les plus ordinaires que dans le cas des obscénités¹⁴.

Quelques exemples :

karvad ja reied olid niisked [6] (les poils et les cuisses étaient humides)	бедра мокрые, волосы мокрые [22] (les cuisses étaient humides, les cheveux étaient humides)
Torkasin käe teki alt välja ja hoidsin seda ta põlve juures [6] (Je sortis la main qui était sous la couverture et je la posai sur son genou)	Выснул руку из под одеяла, поло- жил ей на ногу выше колена [23] (Je sortis la main qui était sous la couverture et la posai sur sa jambe, un peu plus haut que le
märğa vittu ja jalgu [6] (la vulve et les jambes mouillées)	влажное лоно и мокрые ноги [23] (le giron humide et les jambes mouillées)
kitsas emakakaelas [17] (dans l'étroit utérus)	В материнском чреве [48] (dans le sein maternel)
Paokul uksega palatist kostis hele kisa. [19]	Из за приоткрытой двери послышался чистый, пронзи- тельный крик младенца. [49]

¹⁴ Voir la réponse de Sauter à la question : « Pourquoi es-tu si vulgaire ? » – « [...] Si le dictionnaire est plein de mots, pourquoi les uns devraient-ils être meilleurs que les autres ? [...] c'est la pensée qui peut être vulgaire, non point la parole. Si tu désignes les organes sexuels par la terminologie clinique, ce n'est pas vulgaire, si tu utilises les termes courants, c'est vulgaire – mais est-ce qu'on pense à des choses différentes ? [...] Pour ce genre de choses, les mots vulgaires sont les plus directs » – « Orgaaniline Sauter. Peeter Sauter/Barbi Pilvre. Intervjuu », *Looming*, 1997, n° 10, p. 1410.

<i>(Un cri aigu retentit depuis la salle dont la porte était entrouverte)</i>	<i>(Par la porte entrouverte on entendit le cri pur, aigu de l'enfant)</i>
Jo Jo silmad olid kinni. [20]	Все это она продельывала с закрытыми глазами [51]
<i>(Jo Jo avait les yeux fermés)</i>	<i>(Elle fit tout ceci les yeux fermés)</i>
rindade vahelt oli märg [24]	меж ними выступила испарина [58].
<i>(entre les seins, c'était humide)</i>	<i>(Entre eux, il apparut de la transpiration)</i>

Dans le texte estonien, l'action se déroule image par image, cadre par cadre, de sorte que la rime des deux termes obscènes *sitt* et *vitt* crée une sorte de contrepoint de l'action. Le texte russe, en revanche, construit une narration, le texte est plus lié. Le traducteur ajoute au texte sa propre perception horrifiée de ce qui se produit :

Imelik, et on nagu on [15]	Страшно все это. [40]
<i>(Comme c'est curieux, que les choses soient comme elles sont)</i>	<i>(Tout ceci est terrible.)</i>
Mul oli õdus istuda [16]	какой ужас так сидеть [41]
<i>(Il faisait bon être là)</i>	<i>(quelle horreur, que de me trouver ainsi [assis])</i>

Cette sensation d'horreur ne lui permet pas de suivre le cours du texte ; la description précise de Sauter est altérée, décalée :

Jo Jo näitas mulle kättega, et ta võib siin keset hoovi jalad harki ajada, et see on sümpaatne koht [13]	Йо Йо показала руками, что она пока может размяться тут на дворе. [36]
<i>(Jo Jo me fit signe de ses mains qu'elle pouvait écarter les jambes ici, au milieu de la cour, que c'était un endroit sympathique)</i>	<i>(Jo Jo me fit signe de ses mains qu'elle pouvait se dégourdir les jambes là dans la cour)</i>
Sünnitus ehk ei ole nagu filmis. [15]	Роды и без того кино. [40]
<i>(L'accouchement, ce n'est peut-être pas comme dans un film.)</i>	<i>(L'accouchement, c'est n'importe comment du cinéma.)</i>
Plika tuleb teil [21]	Девушка придет к вам. [53]
<i>(Ce sera une fille.)</i>	<i>(La jeune fille vient vers vous)</i>

“Millal ta sünnib?” [21]

(« *Quand est-ce qu'elle va naître ?* »)

Voolik läks talle suhu faisant des bulles. Voolik luristas ninast. [23]

(*Le tuyau lui entra dans la bouche et gargouilla. Le tuyau gargouilla par le nez.*)

Когда она **родит**? [53]

(*Quand est-ce qu'elle accouche ?*)

ioiiaëia iiaëa äio ä ðio,

üäëiöäëä iin [59]

(*Le cordon ombilical se retrouva dans sa bouche, il lui chatouilla le nez.*)

Le monologue central fait l'objet d'erreurs de traduction sur différents points importants.

Susa on minu laps ja ma ei tea, kes Susa sündimise juures oli või kuidas ta sündis, nüüd ma olen siin, aga ma võin Jo Jo juurest ära minna ja laps ei näe mind ja ei saa teada, et ma olin siin, kus ta sündis, kus siin?, ta ei tea ka ruumi, ei tea termose-topsikut ega okselappi. [21]

Суса мой ребенок. Ребенок мой, а я не знаю, кто присутствовал при ее рождении и вообще как она родилась, и вот я здесь, и я не могу уйти, бросить здесь Йо Йо, **иначе** ребенок не увидит меня и никогда не узнает, что я был здесь и присутствовал при его рождении. Где – здесь? Ведь он не может знать, что такое помещение, что такое термосный стаканчик или тряпка. [52-53]

(*Susa est mon enfant, je ne sais pas qui était présent à sa naissance ni comment elle est née, maintenant je suis là, mais je peux quitter Jo Jo et l'enfant ne me verra pas et elle ne saura pas que j'étais là à sa naissance, où donc ? elle ne saura rien non plus de cette pièce, pas plus que du gobelet thermos ou le chiffon pour les vomissures.*)

(*Susa est mon enfant. Mon enfant à moi, alors que j'ignore qui était là à sa naissance, comment elle est née, et me voici, et je ne peux pas partir, quitter Jo Jo, autrement l'enfant ne me verra pas et ne saura jamais que j'étais là, que j'ai été présent à sa naissance. Où donc, ici ? Car elle ne peut pas savoir ce que sont ces locaux, ce que sont le gobelet thermos ou encore le chiffon.*)

Comme nous l'avons dit, les termes obscènes, dans le texte de Sauter, sont au nombre de quatre. Deux d'entre eux – *sitt*¹⁵ et *vitt*¹⁶

¹⁵ « merde »

¹⁶ « vulve »

— sont dominants, ils apparaissent respectivement 18 et 19 fois. Cette paire est d'autant plus forte, significative et suggestive que ces deux mots se ressemblent y compris du point de vue phonétique. Leur répétition permanente n'est pas moins importante : à la longue, elle agit sur le lecteur qui finit, qu'il le veuille ou non, par s'y habituer et cesse de sursauter à chaque apparition. Le traducteur aurait certainement dû suivre ce principe qui structure l'ensemble du texte.

sitt (merde)	—	по-большому (à la selle)	запачкало замарало грязная (se salir, se souiller, sale)	кусочки эскрементов (des bouts d'excréments)
ma pean * minema (je dois aller chier)		+		
* püksi (la * dans le pantalon)			+	
* püksid täis (le pantalon plein de *)			+	
võtsin * ära (j'ai retiré la *)	+			
vähene * tuli ära (la petite * est partie)	+			
väike tükk *				+
väike *tükk (un petit bout de *)				+
kas astub *sisse (est-ce qu'elle marche dans la *)	+			
nägi * maas (...a vu de la * par terre)	+			
oli sitane (... était merdeux)			+	
vaatasin *tükke (je regardai les bouts de *)	+			
korjas *tükke (... ramassa les bouts de *)				+ испражнений (défécation)
pesi * kohad (... lava les endroits pleins de *)	+			+
sitase lina (d'un drap merdeux)			+	
oli veel *tulnud (il était encore venu de la *)				+
sitase lina (d'un drap merdeux)	+			
kukkus *				+
de la * tomba				выступило еще немного эскрементов
pudenes *				(... lâcha encore un peu d'excréments)
(de la * tomba)				

TABLEAU 1. — Les occurrences du mot sitt dans l'original et dans la traduction.

Sitt n'est pas un équivalent exact du terme allemand *Scheiße* ou encore de l'anglais *shit* (d'origine anglo-saxonne), même s'il lui est manifestement apparenté. C'est un terme relativement nouveau dans le lexique obscène de l'estonien, en tout cas il ne figure pas encore dans le dictionnaire estonien-allemand de Wiedemann publié en 1869.

Le texte russe évite la plupart du temps de traduire ce mot. Le seul équivalent effectif choisi (*ekskrement*), est trop artificiel pour le texte de Sauter. En effet, '*ekskrement*' n'est pas un terme utilisé par le Russe moyen. Mais l'expression « morceaux d'excréments », du fait de ce choix lexical particulier, laisse une impression très directe et naturaliste.

Le deuxième terme obscène utilisé est *vitt*¹⁷. Il s'agit là indiscutablement d'un terme vulgaire, qui a cependant l'avantage de localiser avec précision l'endroit auquel il est fait référence et qui a un équivalent exact en russe¹⁸. Or dans la traduction, ce terme est traduit de cinq manières différentes, comme le montre le tableau n°2 :

vitt (vulve)	—	лоно (giron)	промежность (périnée)	влагалище (vagin)	большие губы (les grandes lèvres)
vaatas *		+			
(... regarda la *)					
et tal raseeritaks ise *	+				
(qu'on lui rase la *)					
õde raseeris *			+		
(sa sœur s'était rasé la *)					
arst lükkas näpud *				+	
(le médecin fourra les doigts dans sa *)					
* oli paisunud					+
(la * avait gonflé)					
käed tõmbasid *			+		
(... fourra les mains dans la *)					
* läks suuremaks					+
(la * avait grossi)					
tursunud * vahel			+		
(dans la * gonflée)					
* tõmbus kokku			+		
(la * se dégonfla)					

¹⁷ En français « vulve ».

¹⁸ Ce qui n'est pas le cas en français. Le terme estonien est un terme neutre objectif, mais pas savant. Le terme « vulve » du français est trop médical et le terme « con » trop argotique pour être des équivalents convaincants (NdT).

vitt (vulve)	—	лоно (giron)	промежность (périnée)	влагалище (vagin)	большие губы (les grandes lèvres)
* tursus üles (la * gonfla)			+		набухшие губы вспучились ²⁰
* läks punni (la * grossit)					
pundunud lillakad *		Разбухшее синеватое ^{*19}			
(la * gonflée et violacée)					
vaatas * /arst/					
(il examina la * [le médecin])		+			
läks * /nabanöör/					
(le cordon ombilical)			+		
est entré dans la *)					
* tilkus välja		+			
(...gouttait de la *)					
masseeris kõhtu * poole	+				письку
(...massa le ventre en					
direction de la *)					
pühkisin väikest *					
(j'ai nettoyé la petite *)					
* juures	+				
(près de la *)					
otsapidi *					
(droit dans la *)	+				

TABLEAU 2. — Les occurrences du mot vitt dans l'original et dans la traduction.

Toutes les fois que le texte d'une manière ou d'une autre le permettait, à savoir à quatre reprises, le traducteur a omis de traduire ce terme. Dans les autres cas, il répartit la notion unique de l'original, désignant une zone clairement localisée de l'anatomie féminine, entre quatre notions différentes, dont chacune désigne une partie encore plus précise de cette anatomie. De ce fait, le traducteur ne fait qu'orienter l'attention du lecteur vers les spécificités anatomiques, alors même qu'il souhaiterait, par son choix lexical, l'en détourner. En traduisant un terme « indécent » par un terme décent, en remplaçant un signifiant « intolérable mis noir sur blanc sur le papier », le dénoté se trouve actualisé, alors même que le traducteur voulait à tout prix éviter de l'exposer. En revanche, dans l'original, grâce à la permanente répétition, le lien entre le signifiant et le dénoté s'affaiblit, le premier vit une vie autonome, se détache du signifié et permet au lecteur de porter toute son attention sur d'autres détails de la narration.

Le mot *лоно* 'giron', terme archaïque et littéraire, apparaît

¹⁹ « La * gonflée et bleuâtre ».

²⁰ « Les lèvres enflées se tuméfièrent ».

quatre fois. Certes, il est possible de l'utiliser dans le sens en question, mais l'adjonction des épithètes *разбухшее синеватое* « gonflé et bleuâtre » fait qu'il est indiscutablement ressenti comme indécent, nettement plus que dans la version estonienne. Il est également curieux de lire que le médecin examine le giron (à deux reprises) ou encore que le cordon ombilical s'y retrouve. Aussi bien en estonien qu'en russe, un tel mot s'emploie dans des contextes tel que « dans le giron de la nature, au sein de la nature ».

L'autre équivalent utilisé est *промежность* « périnée », à propos duquel le dictionnaire russe donne la précision « anatomique » et qui de ce même point de vue est situé à un endroit quelque peu différent de celui auquel fait référence l'original *vitt*. On trouve cet équivalent six fois. Si, dans les phrases où le verbe est « raser », ce choix lexical est d'une manière ou d'une autre envisageable, l'idée que le cordon ombilical puisse en sortir ou encore l'expression « между взбухшей промежностью » « entre le périnée gonflé » sont plutôt amusantes, surtout si nous tenons compte du fait que l'action se déroule avec la participation du personnel médical.

Le troisième terme utilisé est *влагалище* « vagin » (une fois), qui désigne une partie de la notion transmise par l'original et qui est un terme anatomique neutre.

Le quatrième équivalent, *большие губы* « grandes lèvres » est, comme le précédent, un terme anatomique, qui désigne une partie des organes sexuels externes de la femme. Le lecteur russe se fait l'image suivante du déroulement des faits : tout d'abord, « les grandes lèvres gonflent », puis « elles grossissent », après quoi on parle du « périnée qui se contracte », ensuite une fois de plus des « grandes lèvres gonflées » et puis enfin d'un « giron bleuâtre gonflé ». L'image est véritablement atroce...

Tout ceci montre que ce texte a suscité chez le traducteur des sensations extrêmement désagréables. J'ai déjà fait référence à de sérieuses erreurs de traduction. Il faut encore mentionner un ensemble problématique qu'on pourrait mettre dans la catégorie

« discours pornographique²¹ ». Je m'inscris ici en désaccord avec Eve Annuk et je prétends que le texte de Sauter n'est nullement pornographique (dans la mesure où l'accouchement serait sexualisé). L'utilisation du terme *vitt* en paire avec *sitt* ne peut pas servir de prétexte à voir dans cette narration une dimension sexuelle. À l'inverse, le traducteur essaye de suggérer au lecteur un lien entre sexualité et accouchement, transformant ainsi le texte de l'auteur :

Ta heitis selili ja hoidis jalgu põlvest konksus ja harkis. Vaatasin jalgade vahele. [22] <i>(Elle se mit sur le dos, se tenant les genoux pliés et écartés. Je regardai entre ses jambes.)</i>	Повалилась набок, обхватив колени руками. Я оглядел ее ноги. [54] <i>(Elle tomba sur le flanc, entourant les genoux de ses mains. Je regardai ses jambes.)</i>
Tõmbasin ta kitlit rindade juurest koomale [24] <i>(J'écartai sa blouse à hauteur de ses seins.)</i>	Пошире распахнул халатик у Йо Йо на груди [58] <i>(J'ai ouvert la robe de chambre de Jo Jo sur ses seins.)</i>
Naise nägu kummardus Jo Jo näo juurde ja ta käsi läks Jo Jo kubemele [25] <i>(Elle se pencha sur le visage de Jo Jo et sa main alla vers son aine)</i>	Женщина наклонилась к самому лицу Йо Йо, а руку засунула ей в пах [58] <i>(Elle se pencha tout près du visage de Jo Jo et elle lui enfonça la main dans l'aine)</i>
Ta sai kausi, pani selle vitu juurde ja viskas näpitsad sinna sisse [25] <i>(On lui donna une bassine, elle la posa près de sa vulve et y jeta les pinces.)</i>	Ей передали таз, она подставила таз Йо Йо к паху, засунула пальцы во влагалище [59] <i>(On lui donna une bassine, elle la posa près de l'aine de Jo Jo et lui enfonça les doigts dans le vagin.)</i>

Certes, les mots « doigts » (*näpud*) et « pinces » (*näpitsad*) sont relativement semblables en estonien, mais ce n'est pas là la raison essentielle de l'erreur, car le traducteur a une parfaite

²¹ « [...] le discours sexuel maculin sexualise à sa manière l'accouchement : le terme “vitt” est surchargé de sexualité et amène à établir des associations avec des images pornographiques » Annuk, ouvr. cité, p. 114.

maîtrise de l'estonien – ses traductions ont souvent été saluées par des prix littéraires.

En somme, il semble bien que, contrairement à son intention, le traducteur a réussi à rendre cette narration bien plus naturaliste et obscène que le texte estonien, car le remplacement d'un mot répété dix-neuf fois dans l'original par différents termes conduit à perdre l'effet d'origine : la répétition neutralisait la signification directe, en soi obscène, du terme, et ainsi, en arrière-plan, l'auteur pouvait faire ressortir son regard chaleureux sur le personnage principal, l'accouchée. J'insiste sur cet arrière-plan d'obscénité, car il permet de mettre en évidence et d'amplifier les moindres manifestations de tendresse. Or dans la traduction, ceci disparaît entièrement, puisque la structure du texte d'origine se trouve brouillée. Dans le texte russe, ce sont les détails anatomiques et physiologiques qui émergent, car ils sont mis en relief par l'utilisation de termes différents, relevant de styles différents, de sorte que le lecteur est amené, toutes les fois qu'un nouveau mot apparaît, à repenser à l'objet visé.

D'un point de vue sémiologique, nous pouvons dire que dans le texte estonien, à un seul et unique signifiant (*vitt*) correspond toujours un seul signifié : la répétition du signifiant produit un effet magique grâce auquel le signifié se trouve « déterritorialisé » (pour reprendre la terminologie de Deleuze/Guattari²²), neutralisé. En revanche, dans le texte russe, où le lecteur se voit confronté à quatre signifiants, l'attention ne cesse d'être tournée vers le(s) signifié(s), de sorte que malgré l'absence de « lexique intolérable mis noir sur blanc sur le papier », nous assistons à une « reterritorialisation » récurrente du signifié.

Il en découle la confirmation d'une vérité bien connue, mais qu'il ne faut cesser de rappeler : bien traduire, cela ne veut pas dire transposer des mots d'une langue dans l'autre. Il faut voir le texte dans sa globalité. Un facteur essentiel de la traduction est le rapport du traducteur au texte traduit : il vaut mieux ne pas tenter de traduire un texte qui déplaît – il ne peut rien en sortir de bon.

²² Cf la préface de Hasso Krull à l'ouvrage de Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka. Väikese kirjanduse poole*. Tallinn, 1998.

Tanel Lepsoo

Institut scientifique français

LA LITTÉRATURE EST BEL ET BIEN UNE CHOSE SÉRIEUSE !

Nombreux sont ceux qui connaissent ce que l'on appelle en « français » un *talker* ou un *chat*. C'est un lieu virtuel où les internautes de multiples localités, grâce à leur connexion internet, peuvent se rencontrer, discuter, acheter et vendre des choses en direct, et tout cela sans être obligés de révéler leur véritable identité. Comme l'internet en général, ce genre de moyen de communication est devenu aujourd'hui très populaire et mérite une étude approfondie. Certaines recherches ont été effectuées dans ce domaine, mais je voudrais plutôt vous faire part aujourd'hui d'une expérience personnelle, qui servira d'exemple pour penser la littérature et non pas pour étudier la société contemporaine, et cela d'autant plus que je ne suis pas un spécialiste des *chats*, ni du côté technique ni du côté théorique : je les utilise de temps en temps à la place de mon téléphone, et non pas pour « parler à des gens qu'on ne connaît pas et à qui il n'y a rien à dire », comme disait l'humoriste Anne Roumanoff.

Il m'est néanmoins arrivé une fois de faire la connaissance d'une personne que je n'avais jamais rencontrée de ma vie et que je serais incapable de reconnaître dans la rue, si je la croisais par hasard. Un cas typique des rencontres qui se font, je crois, tous les jours par internet. Pourtant, et c'est la raison pour laquelle je m'y arrête, au bout d'un certain temps j'ai commencé à avoir l'impression que je connaissais cette personne, et plus encore, qu'elle m'était devenue sympathique. Cela s'est certai-

nement produit à cause de petits détails (par exemple nous préférons tous les deux la couleur bleue et les gâteaux à la crème épaisse), mais encore plus par une construction imaginaire de ma part : ce que je ne savais pas, je me l'imaginais. Les trous d'information ont été très vite comblés.

Il n'y a ici rien de surnaturel, on sait que cela fonctionne de telle manière dans tous les domaines : qu'il s'agisse de personnes réelles ou inventées, d'objets du monde physique ou imaginaire. Ce qui m'intéresse pourtant dans le cas présent, c'est le rôle de la langue. Le seul matériau que j'avais, c'était le texte rédigé par mon interlocuteur, les phrases coupées volontairement ou involontairement, la ponctuation, les fautes d'orthographe ; tout servait comme point de départ pour l'interprétation. Finalement, je me sentais comme face à un personnage de fiction, d'un roman peut-être, avec la seule différence visible que cette fois-ci, je pouvais directement poser des questions et avoir des réponses, tandis que face à un personnage romanesque il faudrait faire la même chose d'une manière indirecte, soit feuilleter le livre, soit suivre docilement le déroulement de l'intrigue.

Quoi qu'il en soit, dans les deux cas il s'agit d'une interaction entre le texte et le lecteur, et de la construction que fait le lecteur d'après les données qui sont à sa disposition. Et même, les questions que je pouvais poser d'une manière explicite ne me servaient pas davantage que les questions implicites que je pose face à un personnage romanesque. Pourquoi ? Parce que je n'étais pas dans une situation quotidienne de communication, où les « répliques » servent à élucider l'objet du discours et où, avec des questions de contrôle, on précise l'intention du locuteur afin d'assurer le bon déroulement de l'acte linguistique. Voilà pourquoi la situation où je me trouvais ressemblait plutôt à une conversation décrite par Wolfgang Iser (à propos des romans d'Ivy Compton-Burnett) : « L'acte linguistique du dialogue ne sert pas à la compréhension des états de faits et des objectifs, mais à la découverte continuelle des implications qui, à chaque moment, motivent la communication. Le dialogue ne produit pas l'acte linguistique pragmatique qui relève de la vie

quotidienne, mais il relève l'impondérabilité des actes linguistiques. Étant donné que chaque énonciation s'enracine dans un complexe de présuppositions, le dialogue vise à mettre en évidence la multiplicité de ces implications. Le destinataire essaie de combler les lacunes de la communication du locuteur mais, ce faisant, il crée à son tour de nouvelles lacunes que le partenaire cherche lui aussi à combler, ce qui fait que le dialogue se prolonge indéfiniment¹. »

Autrement dit : en discutant avec mon interlocuteur à la fois connu et inconnu, il me manquait *l'objet concret* du discours. Me voilà devant une situation qui est considérablement différente de celle où je me trouve dans un bar en commandant un *expresso*. Là aussi, le dialogue s'annonce toujours complexe car les serveurs ont toujours du mal à deviner mes intentions : j'aime le café très fort et le *double expresso* ne signifie pas pour moi le double par sa quantité, mais par son intensité, bref le double de poudre de café, mais pas le double d'eau... Doublement fort, enfin. Mais j'arrive assez souvent à obtenir ce que j'avais préalablement en tête : j'ai un projet et je veux un objet. Je possède donc un moyen de contrôle simple et efficace qui me manque absolument devant une œuvre de fiction et devant mon dialogue virtuel.

Dans cette lumière on comprend mieux pourquoi le Dealer dans la pièce de B.-M. Koltès *Dans la solitude...* prononce une phrase telle que « Si vous marchez dehors, à cette heure et en ce lieu, c'est que vous désirez quelque chose que vous n'avez pas, et cette chose, moi, je peux vous la fournir [...] ». Il ne nomme jamais l'objet, la chose, qu'il a à proposer. Il ne peut pas le faire car cela réduirait la communication à un échange concret, et dans ce cas-là il risquerait une réponse négative du Client, ce qui terminerait la pièce tout de suite après qu'elle aurait commencé. Tout comme le dialogue décrit par Iser, le dialogue koltésien pourrait être interminable. C'est le vide, le manque,

¹ W. Iser, *L'acte de lecture : théorie de l'effet esthétique* (traduit de l'allemand). P. Mardaga, 1985, p. 335.

qui assure le fonctionnement. Une fois le vide comblé, les trous bouchés, les deux personnages arrivés à la conclusion que le deal est consommé, ils se jettent l'un sur l'autre.

Voilà que j'arrive maintenant à une banale constatation : il n'y a pas de communications gratuites. On le sait depuis longtemps. Il y a des échanges concrets où l'on vend et où l'on achète des choses concrètes, où l'on transmet de l'information, où l'on « veut dire quelque chose ». Et d'autres où il n'y a pas d'objet, mais qui fonctionnent tout simplement parce qu'il s'agit de communication et de rien d'autre, où l'acte linguistique est justifié par sa présence même. *Medium is message*.

Il y a pourtant une chose qui ne me semble pas être très claire : c'est la frontière entre les deux genres de communication. Et une autre chose qui me semble très dangereuse : c'est la volonté d'établir cette frontière manifeste. Je vous ai montré le caractère fictif de mon dialogue internet, mais pourtant il s'agissait d'une personne physique, existante, qui se trouve peut-être même aujourd'hui dans cette salle. Et j'ai également le droit de me demander si ma demande d'*expresso* n'est pas un exercice ludique de communication, un jeu, un flirt avec une jolie serveuse...

Les psychologues qui verraient dans chaque acte linguistique le désir comme force stimulatrice ne seraient pas loin de la vérité. Nous savons que c'est également le désir qui fait marcher une pièce, une tragédie classique par exemple. M. Rein Veidemann, qui à ma façon trouve des éléments fictionnels dans la société contemporaine, dit dans un article de *Postimees*² que c'est le hasard qui dramatise les situations aussi bien dans les tragédies que dans les journaux. Non, non, non, ce n'est pas le hasard. Tout est hasard dans *En attendant Godot*, mais ce n'est pas pour autant une tragédie. Si Œdipe, au lieu de désirer sauver et lui-même et la cité, s'était contenté de désirer des carottes, son sort aurait certainement été différent. Le hasard ne suffit donc pas pour qu'une pièce ait lieu ou qu'un dialogue puisse durer.

² R. Veidemann, Kas Signe sobib Iokasteks?, *Postimees*, 14 septembre 2002.

Il faut un minimum de désir (voir Godot, dire quelque chose, faire quelque chose) pour qu'il y ait un acte. Le désir donne par conséquent à chaque acte de communication une justification. La différence n'est pas là que cet acte soit réel ou imaginaire, mais la réponse se trouve dans la question : d'où vient cette justification ?

Pensons au Roquentin de Sartre : il abandonne l'écriture de son livre d'histoire, M. de Rollebon meurt sous sa plume. Le désir d'écrire un livre savant est perdu au moment où il comprend l'inutilité, l'absurdité du monde. Mais malgré cette découverte, il n'arrête pas d'écrire son journal. Celui-ci est parfaitement inutile aussi, comme son existence, comme toutes les existences. Mais le désir de communication n'a pas disparu. Ce désir est interne, interminable. Un journal intime n'a pas de conclusion, de mot « fin » sur le dernier feuillet. Son livre d'histoire, en revanche, avait une justification externe, limitée dans le temps et dans l'espace. Voilà la différence majeure entre ma commande d'*expresso* et ma conversation virtuelle : la première est censée se terminer – une fois le café obtenu ou refusé, la communication s'arrête ; mais ma conversation imagée n'est pas vouée à une conclusion, à une fin. Elle peut s'arrêter à tout moment, mais ce n'est qu'une interruption. Une interruption peut-être définitive, ce n'est quand même qu'une interruption.

Si l'on entend l'acte de lecture comme l'acte linguistique de la communication, on sera obligé de constater qu'il peut se présenter sous deux formes : lecture parfaite et lecture imparfaite. La lecture parfaite est une consommation, elle est définie et déterminée. La lecture une fois finie, on jette le support : par exemple un journal ou une lettre d'affaires. La lecture d'un livre est d'habitude une lecture imparfaite. C'est pourquoi nous ne jetons pas les livres, même si nous les avons « terminés ». On envisage toujours une possibilité de relecture.

Ce qui me fait peur, c'est que cette approche, qui est celle de l'acte, est souvent attribuée au support, c'est-à-dire au texte. On présume, on devine formellement l'intention de l'auteur ou, si on veut, l'intention du texte. Le résultat, c'est qu'on qualifie

certains textes de sérieux et d'autres de non-sérieux. Une étude sur les armadilles est par définition un texte sérieux qui nécessitera une lecture parfaite. Une fois appris que grâce à cette étude nous savons mieux lutter contre la lèpre, le livre perd sa valeur communicative. Nous avons reçu quelque chose, et cette chose, nous la tenons pour toujours. Le livre est consommé, et sa justification se trouve à l'extérieur, dans le fait qu'il nous a apporté quelque chose. Un autre livre, disons sur les puffskeins³ n'est d'après la même logique pas sérieux. D'abord parce que les puffskeins sont eux-mêmes complètement inutiles, ensuite parce que le fait de les étudier ne nous a strictement rien donné. Je ne suis pas ici pour démontrer que les puffskeins sont plus utiles que les armadilles, pas davantage pour dire, à la manière de Stanley Fish, que l'on a le droit de faire *usage* du livre sur les armadilles au même titre que de celui sur les puffskeins. Je suis plutôt content que l'on ne déteste plus les armadilles comme on les a détestées autrefois, et si la science y est pour quelque chose, tant mieux. Ce qui me fait peur c'est que l'on qualifie, comme je le disais, certains livres de sérieux et d'autres de non-sérieux.

Et malheureusement on range toute la littérature, tous les livres de fiction, les romans, les poèmes, parmi les livres non-sérieux. Enfin on ne dit pas que la littérature c'est n'importe quoi. Mais on la présente souvent comme gratuite, ludique et certainement moins importante que les sciences exactes ou sociales. Récemment, dans une émission télévisée, les professeurs de littérature exprimaient tous leur inquiétude devant le fait que les élèves lisent de moins en moins. Ce que je trouve scandaleux, c'est qu'ils l'acceptaient et constataient que c'est la réalité des choses : la littérature n'intéresse aujourd'hui que 10 % d'élèves, calculaient-ils. Pour moi, les 90 % qui restent ne sont pas des élèves qui détestent la littérature, mais ce sont des élèves qui aiment les choses sérieuses. Or, si on continue à expliquer aux élèves (et aux plus grands aussi) que l'école est une institution

³ N. Scamander, *Fantastic Beasts And Where To Find Them*, Obscorous Books, 2001.

sérieuse et que la littérature est une chose qui n'est pas sérieuse (par rapport aux mathématiques, à la biologie, à l'économie qui sont toutes des matières bien sérieuses), il ne faut pas s'étonner que les élèves commencent à détester cette matière secondaire et horriblement compliquée. C'est encore pire si l'on présente la matière comme sérieuse, mais l'objet comme non-sérieux. Dans ce cas là, on devrait admettre que les critiques et les commentateurs de la littérature sont à un bien plus haut niveau que les écrivains, parce que eux sont sérieux, mais pas les écrivains. Il existe d'ailleurs une autre tentative pour sauver la littérature : c'est de sacraliser les écrivains. C'est une méthode assez répandue, car en sacralisant les auteurs dont il parle, le professeur se sacralise aussi, et cela lui est très agréable. Mais cette tentative est elle aussi vouée à l'échec, car dans la société pragmatiste où nous nous sommes, il y a que l'argent qui peut être sacralisé et il l'est déjà suffisamment.

À mon avis, il reste une seule solution, et si je peux reprendre mes termes précédents, c'est d'éviter le parallélisme entre une lecture parfaite et les choses sérieuses. Au lieu de montrer que certains œuvres sont sérieuses, il faudrait montrer que chaque acte de lecture est sérieux et utile. Depuis quelques années, j'ai remarqué que les élèves ont du mal à utiliser leurs connaissances littéraires hors du champ littéraire, comme si tout ce dont on parle en étudiant « Le père Goriot » ne concernait à la limite que Balzac et ses œuvres, et aucunement le monde où nous vivons aujourd'hui. Ce qui reste à apprendre aux élèves, c'est la lecture imparfaite et sérieuse dans une classe d'école. Lire un livre, ce n'est pas le ranger après coup parmi les choses faites. Tout comme l'amitié n'est pas une consommation. Si l'on ouvre un livre ou si l'on se fait un ami, c'est pour toujours.

Claude Schopp – si je ne me trompe pas – disait dans une interview que son meilleur ami est Alexandre Dumas, et qu'en lisant son œuvre il lui parle comme il parlerait à un ami. Dumas, c'est un ami à moi aussi. On ne me l'a pas fait découvrir à l'école, on disait que c'était quelqu'un de secondaire, mais heureusement j'avais fait sa connaissance déjà avant d'y aller. C'est

aussi grâce à lui que je continue à lire et à me faire des amis. J'ai quelques amis qui sont réels et j'en ai beaucoup de virtuels. Mais je ne dirai jamais que l'amitié n'est pas une chose sérieuse. C'est surtout l'amitié imparfaite qui m'a le plus donné. C'est amusant, non ?



ISBN 9985-56-831-1



9 789985 568316

ISSN 1406-9091